COURS D’INTRODUCTION À LA THÉORIE

SYLLABUS

LICENCE 1 SEMESTRE 1
ENSA MARSEILLE

FLORENCE SARANO, enseignante

AUTOMNE 2025

DESCHAMPS
Lucas

SYLLABUS _ SEANCE 1 **: ARCHITECTURE(S)**

1. EXPERIENCES ARCHITECTURALES

01- Comment un lieu marquant de l'enfance a constitué pour moi comme un jalon dans ma sensibilisation aux qualités d'accueil de l'environnement, et peut-être constitué un premier cheminement vers l'architecture ?
Sélectionner 3 lieux, les nommer (titre) et décrire précisément les liens entre les caractéristiques du lieu, mes expériences, les émotions provoquées et ce que j'en retire aujourd'hui c'est-à-dire quelle perception de l'architecture ais-je aujourd'hui ? attention de dissocier votre expérience à l'âge ou elle a été réalisée et aujourd'hui.

Texte des Réponses :

1. Je me rappel de ce voyage, j'avais Aux alentours des 6 ans. Mes parents, ma sœur et moi, sommes allés à Marseille, pour récupérer la nouvelle voiture de maman. Lors du chemin du retour, nous sommes passés sur le viaduc de Millau. Ce pont semblait immense et interminable, du fait de sa longueur et ça hauteur, je me demandais même comment ce pont tenait avec ses câbles.
   Lors du passage sur ce pont, ma tête était collée à la vitre de la voiture afin de voir La majestuosité de ce pont. Mais je continuais à réfléchir sur les techniques utilisées pour construire ce pont, ainsi que sur les possibilités de faire une si grande infrastructure.
   Il y a peu de temps j'ai pu retourner sur ce lieu, et ces mêmes questions me sont revenues à la tête. En famille nous avons donc décidé de visiter le lieu consacré à ce pont. Et j'ai pu apprendre beaucoup de choses, comme son prix, sa durée de construction et sa taille.

2. Lorsque j'étais petit, et que j'allais chez mon grand-père, nous avions comme un rituel, celui de se promener au château de son village. Ce château en ruine, ma toujours impressionné, à cause de sa taille et de son histoire. Mon grand-père me racontait toujours quelques histoires autour de ce château. Je ce château garde une grande histoire en lui notamment lié à sa destruction. Mais son emplacement était quand même assez atypique, car il était le seul des environs.
   Ses murs épais et ses designs sur les murs mont toujours fait penser que c'était l'œuvre de personnes anormales, doté de pouvoirs ou autre. Ses recoins et ses pièces m'ont toujours fasciné. C'est grâce à des lieux comme ça, chargé en histoire, Que pour moi, en architecture on ne doit pas oublier les constructions passées, mais profitez d'eux, puisque sans eux, nous n'aurions pas pu arriver à une architecture moderne.
   Aujourd'hui, dès que je vais chez mon grand-père, je ne peux m'empêcher de regarder ce château, et son évolution au cours du temps. Malgré sa dégradation, liés aux intempéries, je repense à ce château, et cette vision que j'avais quand j'étais petit. Encore aujourd'hui, je me souviens encore des endroits et des histoires qu'on n'a pu me raconter.

3. Ce 3e lieu, n'est pas tant un lieu de mon enfance, mais depuis tout petit, j'ai toujours voulu visiter l'Italie, et l'année dernière, j'ai pu enfin visiter cette ville. Lors de ce voyage scolaire, j'étais très préoccupé par l'architecture, car dans la ville de Rome, l'architecture date de l'époque romaine, et cette architecture est ma préférée. Je ne pourrais pas expliquer pourquoi, mais je me suis attaché à cette époque.
   Ainsi, le lieu qui m'a marqué à Rome, n'est autre que le Colisée. Cette infrastructure est assez imposante mais en même temps relève de prouesses techniques impressionnante. Les arches, les différentes couronnes, et son histoire, fais de lui un monument historique dont je suis assez proche.
   Pour moi, l'architecture a réellement commencé grâce à ces bâtiments-là, car sans eux, Et les techniques utilisées pour, nous ne pourrions pas fonder le monde qu'on a aujourd'hui. Ce lien fort avec ce style, me fortifie dans l'idée de vouloir associés le monde moderne avec ce monde antique.

02- réaliser 3 dessins pour chaque lieu avec des annotations dessus

Rédiger le postscriptum
Qu'est-ce que je retire de ces souvenir ? Ce que j'ai appris ce dont je vais pouvoir me servir …

Réponse : Je retiens de ces souvenirs, beaucoup de questionnements sur la manière dont les choses sont construites. Et sur le fait que notre passé, et nos apprentissages, nous servent et fondent ce que l'on va devenir dans le futur et construit nos idées. Je vais donc pouvoir me servir, de tout ce que j'ai déjà vu depuis que je suis petit, mais également ce que je vais voir plus tard, et garder à l'idée qu'une vision enfantine et beaucoup plus sincère qu'une simple description. Je vais devoir également continuer à penser à ce qui m'a poussé à faire de l'architecture, mais également aux idées dont je veux mêler, afin de pourvoir ma propre vision.
Cependant il faut faire attention à ce que notre idée puisse être réalisable et donc se concentrer sur les choses qui sont faisables plus que d'autres, Sans oublier de mettre notre pâte.
En conclusion, mon enfance m'a guidé dans mes choix, mon avenir, et me pousse encore à promulguer la personne que je suis aujourd'hui.

2. ECOLE MATERNELLE DU MONT FUJI, Florence SARANO

Texte en ligne sur Taïga + VIDÉO https://www.youtube.com/watch?v=sNss-sJt82U (visionner à partir de 20,30 mn jusqu'à 38 mn)

École maternelle
Fuji

Quand éduquer signifie permettre à chaque enfant de découvrir et d'expérimenter le monde pour y trouver sa place, alors le rôle de l'architecte est de concevoir le lieu généreux de ce libre apprentissage. Pour Takaharu et Yui Tezuka, c'est rien moins qu'à l'échelle de cinq cents enfants qu'ils ont conçu cette école maternelle suivant la pensée de Maria Montessori.

Takaharu et Yui Tezuka « Pour un architecte, ce projet a présenté une belle opportunité de comprendre le comportement humain. Ces connaissances sont devenues notre spécialité. »

Tout débute ici par l'expérience du mouvement du corps et de l'esprit. Être en mouvement, c'est parcourir le monde : découvrir le lointain et le proche, le sol et le ciel, le centre et la périphérie, le dessus et le dessous en repoussant ses propres limites. Les enfants relèvent chaque jour tous les défis de ces expériences spatiales. Alors se mettent en place des répétitions joyeuses, peut-être même des rites : débuter sa journée avec plusieurs tours sur la piste du toit flottant, afin de monter dans l'un des arbres, puis courir de l'une à l'autre des trente boîtes en verre pour regarder à travers ce qui se passe en dessous, et repartir vers une autre expérience.

Takaharu et Yui Tezuka « Il n'y a pas un seul équipement de jeux sur le toit. c'est le toit lui-même qui devient un espace de jeu. Tout ce dont nous avions besoin en l'occurrence, c'était un toit. Les enfants peuvent y déambuler à leur guise et choisir leur place. Au contraire, dans un environnement excessivement sécurisé, ils ne trouvent pas de possibilités de jouer. »

Le projet commence en observant leurs deux enfants courir. Les architectes retiennent la boucle que forment leurs courses qui souvent les encercle. Ces parcours répétitifs créent le territoire circulaire d'une piste autour d'un espace central. Les séries de trajectoires sont totalement libres, sans début ni fin prédéterminés, et chacun à son rythme.
C'est donc par le tracé des lignes de déplacement que débute le plan sur la table à dessin. Du mouvement des corps au mouvement de la pensée, du mouvement de celle-ci au mouvement de la main : c'est le cheminement qui donne naissance aux formes du projet.
Une première trajectoire en boucle entoure la seconde décalée : entre les deux, une piste pour accueillir des parcours libres et sans fin. Ce territoire devient la plateforme du toit abritant dessous

un espace d'enseignement ovale. Insolite et inhabituel cet anneau n'a donc pas précisément de centre, cependant il génère une énergie de déplacements amplifiée par ses variations de largeur mais aussi les inclinaisons multiples de cette surface flottant au-dessus du sol. Courir ici, c'est peut-être imaginer s'envoler dans sa tête.

Takaharu et Yui Tezuka « L'ovale a été déformé suite au scan d'une esquisse à la main, redessiné ensuite suivant les courbes de spline. Il a été la cause de bien des soucis pour notre équipe et sur le chantier. De plus, le toit est incliné de façon à obtenir la pente de recueil des eaux de ruissellement. Le toit apparaît lisse mais c'est en fait la surface courbe tridimensionnelle d'une coque hyperbolique qui change subtilement. Instantanément, la main peut apporter des réponses qui ne peuvent être fournies par l'ordinateur. Quand il s'agit de résoudre des rapports délicats avec le site, comme prévenir la croissance des arbres, la souris n'est qu'un obstacle. »

Cette architecture cohabite avec les trois grands ormes zelkova déjà présents sur le site, qui émergent de la plateforme, constituant alors de nouveaux territoires d'expériences désormais accessibles aux tout petits. Grimper aux arbres est une aventure qui s'écrit dans un enchainement joyeux de relations passionnées à cet être vivant : s'accrocher à ses branches, les serrer fort comme un ami, pour se rassurer contre sa peau rugueuse mais aussi peut-être se sentir le vainqueur d'un sommet et finalement se suspendre avec confiance dans sa force pour se lâcher dans le vide et se laisser tomber dans le filet.

Parce que l'architecte a choisi de faire des arbres une partie de l'édifice il a réalisé les rêves d'enfants d'habiter dans ces futaies de 25 mètres. Mais il lui faut imaginer une solution architecturale pour laisser les troncs traverser cette structure : c'est le patio et le filet. Permettre la cohabitation entre ces deux entités implique une mise en œuvre complexe : creuser comme pour un chantier de fouilles puis disposer les poteaux de la structure irrégulièrement en fonction des racines ainsi découvertes et celles futures. Ainsi sont dessinées des fondations invisibles qui prennent en compte l'avenir.

Le mouvement, c'est également se saisir du temps : l'accélérer, mais aussi suspendre l'élan en s'arrêtant soudainement. Les enfants se laissent glisser sur le toboggan pour arriver en bas dans l'espace central, et ils remontent aussitôt afin d'éprouver encore l'ivresse de la vitesse mêlée à l'attente de l'atterrissage.

C'est depuis la hauteur du toit que les architectes offrent cette glissade pour reprendre pied sur un tas de terre.

Takaharu et Yui Tezuka « L'architecture est un dispositif qui relie les personnes à leur environnement ambiant. »

Tous les mouvements sont autant de contacts, de relations avec les éléments naturels : l'air, la terre, l'eau, le soleil, les espèces végétales. Il n'y a pas d'air conditionné et aucun automatisme. Plus qu'un bâtiment, cette école est un environnement, un milieu propice aux rencontres : ressentir le souffle de l'air, jouer avec la pluie qui glisse du toit à des points précis où l'architecte la récupère dans des réservoirs. Manipuler la terre du sol avec des pelles et des seaux dans l'espace central et, sur la périphérie de la boucle s'occuper des potagers. Se mettre à l'ombre des arbres quand il fait trop chaud sur le toit. Ils vivent au rythme du climat de chaque saison. Ce sont les conditions de vie de l'Homme avec lesquelles les enfants interagissent.

Takaharu et Yui Tezuka « Grâce à cet édifice, nous souhaitons enseigner le bon sens. Ce bon sens comprend les valeurs de la société humaine qui sont constantes à travers les siècles. »

L'architecture révèle cet environnement, elle se laisse traverser par l'air, le soleil et les arbres. Il n'y a aucune façade, seulement des portes pivotantes vitrées ouvertes six mois dans l'année. Il n'y a pas de limite fixe entre intérieur et extérieur : tout l'édifice est un seuil abrité sous une piste de course. Le rôle de l'architecte est de concevoir ce dispositif spatial mais aussi de l'incarner dans sa réalité constructive. La plateforme devant accueillir jusqu'à quatre mille personnes est pourtant entièrement portée par de petits poteaux de 15 cm de diamètre. Toutefois, en raison des racines l'implantation des poteaux ne correspond à aucune géométrie. Les portées des poutres métalliques sont donc toutes différentes. La structure complexe disparaît cependant pour ne donner à percevoir que le vide qui semble supporter les enfants en mouvement sur le toit. Le vide joue d'autres rôles : en raison des ondulations des lignes courbes de la toiture, les portes pivotantes sont toutes de hauteurs différentes ; de plus, pour accompagner les mouvements des tremblements de terre entre les portes et leur encadrement il y a un espace de 2 cm, rempli par un joint de caoutchouc. Ce détail permet aussi aux petits doigts de ne pas se

coincer. Le développement de chacun des enfants est physique, intellectuel et sensible. Les cinq sens en éveil sont en interaction avec le monde. Goûter les produits du potager. Toucher l'eau toujours à disposition coulant de ces tuyaux imaginés par les architectes tels des plantes sortant du sol dans la cour. Respirer l'odeur de la terre mouillée et des fruits du jardin.

Takaharu et Yui Tezuka « Pour éclairer intégralement l'espace, il faut le parcourir pour tirer sur plusieurs cordons d'allumage. Les enfants entrent en contact avec la substance de la lumière par le toucher lorsqu'ils actionnent un à un les cordons.
De nos jours, développer le sens du toucher est impératif. »

Dans cette école, il est possible de voir au travers du toit. C'est un jeu qui se déroule grâce à d'étonnantes lucarnes qui ressemblent à des boîtes en verre. Les regards plongeants rencontrent ceux qui s'élèvent : des contacts espiègles où le langage est celui du corps et la complicité joyeuse est totalement visuelle. La nuit, ces boîtes éclairées sont des signes de vie.

Takaharu et Yui Tezuka « La lumière est un symbole de la vie humaine. Un éclairage de nuit n'est pas un spectacle de lumière. Un spectacle fait apparaître l'objet architectural. Un feu de camp est un territoire généré par sa lumière. Même en l'absence de murs, un feu de camp entraîne la formation d'un rassemblement de personnes autour de son centre. Une mise en lumière illumine une surface, tandis qu'un feu de camp est un territoire de lumière. Ce qui est important n'est pas la surface illuminée, mais bien la profondeur d'espace emplie de lumière. Les nombreuses lucarnes projettent la lumière en produisant l'effet de feux de camp. »

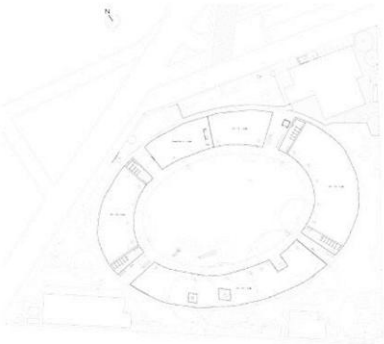
Cinq cents élèves partagent librement le volume intérieur dont les 2,10 mètres de haut s'étirent sur les 180 mètres de circonférence. Les architectes n'ont dessiné ni murs ni cloisons, évitant donc les couloirs qui séparent et les salles qui enferment. Le directeur peut parcourir tout l'espace d'apprentissage, il n'a pas de bureau fermé, simplement une table à l'entrée. Le grand anneau est rythmé par les trois patios vitrés réservés aux troncs des grands arbres. Il est uniquement divisé par des empilements temporaires de caisses en bois tendre de Paulownia, laissant le regard passer par endroits et les sons se propager partout. Ils sont absorbés en partie par les patios, mais l'ambiance n'atteint jamais un silence imposé.

Vivre tous ensemble c'est pouvoir écouter l'autre quand il en a besoin, c'est aussi adapter son attitude à l'ambiance sonore. Chaque enfant peut donc passer de l'autre coté à tout moment pour aller participer à l'activité en cours. Il sait se concentrer sur les voix des enseignants et donc mieux écouter.

Les boîtes en bois sont suffisamment légères pour être portées et suffisamment solides pour grimper dessus. Les enfants les manipulent, organisant ainsi l'espace, se glissent à l'intérieur ou y rangent des objets et construisent aussi par empilement des séries de micro-architectures. Les tables de travail aux bords irréguliers se composent en facettes, les élèves ne sont pas assis face à l'enseignant, mais tournent la tête pour s'adresser à lui. Dans ce contexte architectural, ils construisent leur autonomie et un usage commun partagé.

Takaharu et Yui Tezuka « Une architecture bien pensée est capable de révéler et stimuler les différents aspects de la personnalité des enfants : leurs capacités physiques ou intellectuelles, mais aussi leur participation à la vie en société. »

Cette microsociété alterne des instants personnels, des expériences en groupe et la conscience de la collectivité à laquelle ils appartiennent. À l'exemple des lavabos que les architectes ont imaginés dans certaines des caisses en bois situées au centre de l'espace, les enfants ne se retrouvent pas face au mur quand ils se lavent les mains, mais rassemblés pour discuter. Il leur est aussi offert de s'asseoir tous ensemble sur ce gigantesque banc circulaire flottant. Il réunit cette communauté autour de l'espace central pour assister aux spectacles qui leur sont réservés. Tous se glissent entre les barres de ce haut garde-corps pour s'installer les jambes balançant dans le vide, en rythmes joyeux, collectivement ils forment une ronde de six cents enfants enchantés d'être assis sur l'extrémité d'un toit-plateforme devenu un siège posé sur le vide. Au départ d'un tel projet, il y avait cette demande à la fois généreuse et intrigante de faire habiter cinq cents enfants hyperactifs sur un toit, émanant du directeur d'une école à reconstruire. Kashiwa Sato connaissait la famille qui avait demandé aux architectes une maison où ils voulaient vivre une grande partie de l'année sur la plateforme de leur toit. « Aujourd'hui la famille mange sur ce toit. » C'est là, exactement, que s'est tenue la première réunion avec le commanditaire de l'école. « Aucune discussion n'était nécessaire, le toit nous disait tout. »



01- Ce projet a débuté avec une observation laquelle ? Expliquer comment cette observation a pu se transformer en architecture ?
Réponse : Ce projet débute par l'observation des propres enfants de l'architecte, qui couraient en rond autour d'une structure, d'un monument. C'est ainsi que le corps et l'esprit se développent, à travers l'expérience du mouvement. L'architecte souhaitait représenter au mieux les enfants dans cette école maternelle, et a donc commencé par tracer les lignes de ce mouvement corporel.
Ce tracé, formant une boucle sans début ni fin, est devenu à la fois une plateforme et un toit, né du simple mouvement du corps et de l'âme.

02- faire l'inventaire de tout ce que cet édifice apporte aux enfants
Réponse : Cette infrastructure offre aux enfants un contact privilégié avec la nature, notamment avec l'air, l'eau, le vent, le soleil et les espèces végétales, grâce aux arbres conservés lors de la construction de l'édifice. Les enfants peuvent également cultiver, creuser, jouer avec la terre, goûter les fruits et les légumes grâce au potager situé aux abords de l'école.
La structure, peu enfermée, se distingue par l'absence quasi totale de murs fixes, qui sont modulables selon les besoins. Cet espace est aussi dédié aux rencontres : entre enfants, mais également avec la nature. Il est conçu pour répondre à des besoins liés à l'amusement, tout en assurant des fonctions logistiques, comme la protection contre les conditions climatiques.
L'édifice favorise le développement intellectuel, physique et sensoriel de l'enfant, en particulier le sens du toucher, stimulé par des dispositifs tels que les cordons à actionner pour allumer la lumière. Dans cette maternelle, les enfants développent leur motricité, leur curiosité intellectuelle à travers l'exploration spatiale, la stimulation sensorielle et l'autonomie cognitive, notamment en organisant leur propre espace.
Un apprentissage social est également encouragé grâce au mobilier collaboratif, comme les lavabos et les points d'eau extérieurs, qui favorisent les interactions et la coopération.

03- quels sont les rôles de l'architecture selon Tézuka ?
Réponse : Les rôles de l'architecte selon Tézuka sont de comprendre et d'accompagner le comportement humain, notamment en observant les enfants. L'architecture a également pour mission de stimuler les capacités physiques, intellectuelles et sociales. Dans ce cas précis, elle encourage les mouvements et l'exploration : les enfants peuvent courir, grimper, glisser, explorer, ce qui leur offre une liberté de déplacement et favorise ainsi leur autonomie.
L'architecture doit cohabiter avec la nature, relier l'humain à son environnement, permettre de sentir l'air circuler, capter la lumière, mais aussi favoriser les interactions avec les éléments naturels. Elle doit pouvoir créer un environnement d'apprentissage libre et collectif, avec des espaces ouverts, sans murs ni cloisons fixes, afin de permettre une fluidité entre les activités.
Les enfants peuvent ainsi organiser leur espace comme ils le souhaitent, ce qui développe leur autonomie et leur sens de la communauté. L'architecture doit également stimuler les sens et la curiosité des enfants : ce lieu devient un terrain d'amusement, mais aussi un espace d'expériences sensorielles.
Ainsi, l'architecture ne se limite pas à construire de simples murs : elle doit relier l'homme à ce qui l'entoure : la vie, l'apprentissage, le lien social et la relation avec la nature. Elle est vivante, mouvante, et profondément façonnée par l'humain.

Rédiger le postscriptum pour cet article.
Réponse : **Qu'est-ce que je retire de cet article et de ce film ? Ce que j'ai appris ce dont je vais pouvoir me servir …**

À la lecture de cet article et au visionnage du film, j'ai compris que l'architecture peut être bien plus qu'un simple cadre bâti : elle peut devenir un outil d'éveil, de liberté et de lien avec le vivant. J'ai appris que le mouvement, la nature et l'ouverture des espaces jouent un rôle essentiel dans le développement global de l'enfant : physique, intellectuel, sensoriel et social.

Ce que je retiens, c'est que concevoir un lieu, c'est aussi penser à ceux qui le vivent. Je vais pouvoir me servir de cette approche pour réfléchir autrement aux espaces éducatifs, en intégrant davantage les besoins réels des enfants, leur curiosité, leur besoin de liberté et leur capacité à interagir avec leur environnement.

Ce film et cet article m'ont donné envie de penser l'architecture comme une pédagogie silencieuse, une manière de transmettre des valeurs sans mots, simplement par les formes, les matières et les ouvertures sur le monde.

SYLLABUS _ SEANCE 2 **: LECTURE D'ARTICLES**

1. ARTICLE 1 :

Introduction

Depuis les années 2000, la « zone des abattoirs », au sud-est de Dijon, fait l'objet d'une grande opération de renouvellement urbain à travers l'un des plus importants projets d'écoquartier de la ville. Sélectionnée en 2011 sur la base d'un concours public, ANMA, une agence d'urbanisme et d'architecture au sein de laquelle je suis engagé en tant qu'architecte doctorant, propose un projet baptisé « Écocité Jardin des maraîchers », qui répond à un programme de 1 500 logements et 20 000 m² de bureaux, commerces, activités et zone maraîchère sur une surface de 20 hectares. Le projet doit se construire en quinze ans, en deux tranches : d'abord sur la partie est, occupée par d'anciens abattoirs, comprenant 1 000 logements, dont 350 déjà habités aujourd'hui (dont les trois quarts à loyer modéré) ; puis la seconde, à l'ouest, qui devait comprendre 500 logements sur 7 hectares d'anciennes activités et de terres maraîchères enfrichées.

À partir de 2010, des habitants, militants et associations environnementales se regroupent pour s'opposer à la deuxième tranche du projet, qui prévoit d'urbaniser les « derniers vestiges de la ceinture maraîchère de Dijon ». Ces collectifs organisent une manifestation pour l'accès aux terres et à l'autonomie alimentaire, qui débouche sur l'occupation et la remise en culture d'une partie de la friche agricole. En treize ans, la dynamique de la mobilisation n'a cessé de grandir et de se diversifier, au point que les opposants parlent d'un « quartier libre des Lentillères » (QLL) pour désigner ces terres occupées dans la ville. La lutte s'est bâtie sur une résistance physique et matérielle croissante face au projet d'écoquartier. Elle s'est développée autour d'activités agricoles (ferme maraîchère, potagers collectifs, jardins individuels), de lieux de vie (occupation de maisons, construction d'habitats légers), d'un marché à prix libre hebdomadaire, de chantiers collectifs, de grandes manifestations en ville, ou encore de fêtes de quartier. En 2019, à la veille des élections municipales, le maire annonce l'abandon de la deuxième tranche de l'écoquartier pour sanctuariser ces terres maraîchères, tout en dénonçant l'illégalité de leur occupation. Aujourd'hui, la mobilisation se poursuit pour s'opposer à la potentielle destruction du QLL et pour l'affirmation des formes de vie qui s'y sont développées.

Dans cet article, le devenir contesté de ces sols est étudié sous l'angle d'une lutte entre des manières concurrentes de se réclamer d'une pensée de l'écologie. L'enquête s'appuie sur l'observation participante à des ateliers de travail internes et externes à l'agence d'architecture. Ces observations sont croisées et analysées à l'aide de plusieurs types de sources : les archives de l'agence (appel d'offres, réponses des architectes urbanistes au concours, présentations intermédiaires), des documents officiels (communiqués de presse, conclusion de l'enquête préalable à la déclaration d'utilité publique de la ZAC), des supports de communication et des articles de presse qui traitent du QLL, ainsi que des recherches en géographie sociale sur l'expérience des Lentillères. La mobilisation dijonnaise est mise en perspective grâce à des travaux en géographie, sociologie et philosophie, qui interrogent les récentes luttes environnementales en France.

Ce travail, affilié au domaine de la recherche-projet, constitue une position d'enquête privilégiée : ma participation à la production de documents de l'agence et la rédaction de cet article m'ont permis d'échanger pendant plusieurs mois avec les architectes urbanistes d'ANMA sur cette situation de projet. Mais la position que sous-tend l'analyse comporte des limites : par exemple, l'accès à des entretiens avec des membres de la mobilisation est jusqu'ici difficile. En effet, enquêter « depuis l'agence » n'est pas neutre, d'autant qu'il s'agit d'une situation de projet « en train de se faire », dont les arbitrages politiques quant au devenir du QLL ne sont pas encore arrêtés.

Cet article est organisé en quatre parties. Dans la première, il convient d'abord d'observer l'histoire de ce territoire pour comprendre l'ancrage et les motivations de cette mobilisation socio-environnementale. Cette histoire permet, dans la deuxième partie, de révéler des régimes d'attention au territoire différents selon la perception qu'en ont les acteurs ; elle engage en outre des pratiques narratives et des manières concurrentes de se réclamer d'une pensée de l'écologie. La troisième partie interroge les ressorts communicationnels d'une mobilisation qui entend « ouvrir une brèche impertinente et joyeuse dans la métropole » pour saisir comment se construisent et se solidifient des représentations alternatives. La dernière examine comment les architectes urbanistes reçoivent cette opposition aujourd'hui, alors qu'ils sont interrogés sur le devenir du projet d'écocité au vu de l'abandon de la deuxième tranche et de la potentielle urbanisation d'un secteur situé à l'est du QLL. Il s'agit, pour eux, avec prudence et non-innocence, d'hériter d'une histoire qui leur a échappé et trouble leurs habitudes tout en représentant une opportunité originale de réinterroger l'activité de projet à l'heure du nouveau régime climatique.

La « zone des abattoirs », espace de convergence entre mouvement de squat urbain et mouvement de paysans sans terre

Le projet d'« écocité Jardin des maraîchers », dont une partie est aujourd'hui appelée par les militants occupants « quartier libre des Lentillères », est longtemps resté un espace en marge du développement de la ville. Ancien faubourg des Lentillères, il abrite de petites et grandes industries qui ont progressivement cessé leurs activités au cours du XX^e siècle. En 1963, les abattoirs de Dijon s'installent sur ces terres encore cultivées de la périphérie, suite à leur délocalisation du centre-ville. Des zones d'habitat pavillonnaire remplacent peu à peu les activités industrielles et agricoles, dont la construction s'intensifie dans les années 1970. L'activité des abattoirs (tannerie, boucherie, abattage) s'arrête dans les années 1980, laissant des bâtiments désaffectés, tandis que la zone maraîchère se trouve de plus en plus enclavée par l'urbanisation. Commence alors un début d'enfrichement sur certaines parcelles, alors que d'autres sont encore cultivées. Entre 1990 et 2010, la friche est écartée des dynamiques urbaines. Elle entre dans une phase de déshérence, entre cessation de l'activité agricole et réinsertion du lieu dans

un cadre planifié, propice à un temps de veille. En 2000, lors de la révision du plan d'occupation des sols (POS), la friche, jusqu'alors classée en zone agricole (ZA) devient zone à urbaniser (ZaU). Elle est comprise dans la réserve foncière de l'action publique, qui peut dès lors exercer son droit de préemption. Elle fait l'objet de rumeurs : projet de clinique privée dans les années 1990, puis implantation de la future gare LGV Rhin-Rhône, finalement fixée ailleurs par délibération en 2006.
À l'hiver 1997, plusieurs soirées sont organisées sans autorisation sur la zone des anciens abattoirs par des personnes issues du mouvement de squat, qui décident rapidement de réinvestir le lieu de façon durable. C'est la naissance de l'Espace autogéré des tanneries (EAT), reconnu depuis comme un haut lieu à la fois politique et culturel de la mouvance punk, libertaire et autonome. Après deux années de tensions avec la municipalité, François Rebsamen, maire fraîchement élu, légalise l'EAT en signant une convention d'occupation précaire. En 2009, alors que le projet d'écoquartier se précise au sein de la métropole, la mairie annonce l'ouverture d'une phase de négociation avec l'EAT afin d'organiser son déménagement. L'EAT « tente le pari de la légalisation » et déménage fin 2014 pour renaître sous le nom « Tanneries II » dans un hangar industriel situé à 2 kilomètres des « Tanneries I ».
En parallèle, la défense de l'agriculture locale à Dijon s'accroît dans la société civile. Le recensement des habitants de l'agglomération intéressés par une association pour le maintien d'une agriculture paysanne (Amap), mené par un regroupement d'écologistes, révèle une demande d'environ 700 paniers non pourvue. Le collectif organise des rencontres entre producteurs et consommateurs qui aboutissent à la création de plusieurs Amap, mais son action phare est le lancement en juin 2009 d'une pétition concentrant les revendications sur l'accès au foncier, présenté comme le principal frein au développement de pratiques agricoles alternatives. Un rapprochement est amorcé entre certains membres du collectif d'écologistes et l'EAT. Ces derniers font part de l'existence d'une friche à proximité de chez eux, alors peu connue des riverains. Un projet d'occupation illégale et de défrichage pour en faire un jardin collectif se précise. Un appel public est lancé, intitulé « Libérons les terres », mais se garde d'annoncer ouvertement l'objectif concret de la journée. Le 28 mars 2010, après un rassemblement devant l'hôtel de ville, 200 manifestants se mettent en marche « fourche à la main », des semis dans des brouettes, au son d'une batucada, pour défricher 3 000 m² de terrain aux Lentillères, marquant en quelques heures la naissance du potager collectif des Lentillères (Pot'Col'Le).

Figure 1. Rassemblement « Libérons les terres », 28 mars 2010

Source : Impression écran d'un article publié sur le site internet du quartier libre des Lentillères, « Retour sur 10 ans de luttes aux Lentillères en photos et vidéos », 14 avril 2020, [en ligne] [https://lentilleres.potager.org/2020/04/14/retour-sur-10-ans-de-luttes-aux-lentilleres-en-photos-et-videos], consulté le 05/02/2022.

L'apparente coïncidence entre la présence du squat des Tanneries et l'occupation des Lentillères sur la même zone est en réalité « le résultat d'un double héritage entre mouvement urbain squat et mouvement des paysans sans terres convergeant autour de la réappropriation commune et autogestionnaire des espaces urbains délaissés ». En dépit d'un mode d'action qui peut être affilié à celui des luttes urbaines, les motivations avancées sont avant tout agricoles, signant l'émergence d'un « empaysannement des luttes urbaines ».

Figure 2. Vue aérienne (2008) et axonométrie de l'écocité projetée (ANMA, concours 2011)

© ANMA

En 2009, la collectivité confie par délibération municipale à la Société publique d'aménagement de l'agglomération dijonnaise (Splaad) l'aménagement du secteur, qui acquiert progressivement les terrains concernés par le projet d'écoquartier. La Splaad lance alors un concours pour la maîtrise d'œuvre d'une « cité-jardin contemporaine » sur le site. La municipalité ayant identifié un besoin de construction de nouveaux logements, ce secteur constitue « un enjeu majeur de son devenir en matière d'urbanisation […] permettant de recomposer l'une des sept entrées de l'agglomération ». L'objectif est de « reconquérir ce morceau important de ville, suite à l'abandon d'un certain nombre d'activités liées au site des anciens abattoirs […] en développant des microcentralités accueillantes, reliées aux territoires avoisinants ». Les projets doivent « répondre aux ambitions d'exemplarité en termes de développement durable, les élus souhaitant faire de Dijon une référence européenne en matière d'écologie urbaine ». La Splaad attend des architectes urbanistes que cette « philosophie de société [soit] au service d'une philosophie du projet ». La récente installation des jardiniers squatteurs n'est alors pas mentionnée par le cahier des charges. En 2011, ANMA remporte le concours avec le projet d'« écocité Jardin des maraîchers », qui sera développé plus tard.
Le potager collectif des Lentillères est la première entité à naître de l'occupation de mars 2010. Il matérialise la double revendication d'une alimentation de qualité pour tous et la possibilité de disposer d'un coin de terre à travers la réappropriation collective d'un espace urbain. « Paysans sans terre et urbains sans jardin sont ainsi appelés à s'unir » souligne la sociologue Yannick Sencébé, engagée dans la mobilisation. Pendant deux ans, le Pot'Col'Le, un jardin collectif couplé à des activités comme la projection de films et débats ou de repas collectifs, est le seul collectif sur la friche. Dès le départ, l'occupation de ces sols, aujourd'hui propriété de la Splaad, fait l'objet de tensions. En juillet 2010, l'aménageur démolit la « Villa », lieu de rassemblement du collectif, qui se déplace finalement à la « Grange rose ». Quelques mois plus tard, la fresque arborant l'inscription « Potager collectif des Lentillères », « forme de plaque officielle du lieu », est recouverte de peinture grise par les services de la mairie, avant d'être remise en état par les opposants. Alors que le collectif prévoit de défricher une nouvelle zone pour agrandir ses espaces de maraîchage, en 2012, la métropole envoie une tractopelle pour empêcher l'extension de l'occupation. Une déambulation suivie d'un chantier collectif sont organisés. Au lieu de ralentir l'occupation, ces tensions matérielles débouchent « sur des contre-offensives et des formes de résistance pour "tenir le lieu" tout en le transformant en un véritable quartier ».
En avril 2012 s'ouvre le « Jardin des maraîchers », afin de dépasser le jardinage et aboutir à une production plus conséquente qui se rapproche de l'agriculture, dans une logique d'autosuffisance et de distribution du surplus à travers un marché à prix libre. Inspiré de l'expérience de la ferme du Sabot montée sur la zone à défendre (ZAD) de Notre-Dame-des-Landes en 2011, le nom est ironiquement repris du projet d'écoquartier pour opposer la pratique maraîchère à la mise en scène communicationnelle de la municipalité. Trois maraîchers installent alors leurs habitations sur la friche.
Figure 3. Carnaval du quartier libre des Lentillères, 26 mai 2022

Source : « Récit d'un carnaval haut en couleur », 26 mai 2022, [en ligne] [https://lentilleres.potager.org/2022/05/26/recit-dun-carnaval-haut-en-couleurs-que-la-fete-continue], consulté le 07/07/2022.

Le défrichage se poursuit au profit d'une multiplication des jardins individuels et de cultures maraîchères gérées collectivement. Des maisons sont occupées illégalement, des habitats légers sont autoconstruits, un camping est mis en place ainsi que des espaces communs. Décrit par le quotidien Le Monde comme un quartier « bigarré et autogéré […] où se côtoient maraîchers, zadistes, migrants, étudiants précaires, ingénieurs agronomes, résidents du foyer social voisin », le lieu est aujourd'hui habité à l'année par 80 personnes.
La mobilisation prend la forme d'une « occupation visant à expérimenter collectivement des formes de culture du sol », à travers la remise en question du principe de propriété et d'usages des sols, et de réflexions sur les « communs ». Elle se cristallise autour d'une lutte contre la politique urbaine de la municipalité en place, au nom de l'autonomie alimentaire, de la préservation des espaces agricoles en ville et de l'accueil de sans-papiers. Luttant contre l'urbanisation de la deuxième tranche du projet d'écocité, les militants créent une controverse sur la « fabrique durable de la métropole », en déconstruisant le discours écologique porté par la municipalité à travers la critique du concept d'« écoquartier », figure du développement durable en matière d'urbanisme.
Des représentations concurrentes de l'écologie et du devenir d'une "friche"
Il n'existe pas d'écologie au singulier
De plus en plus de conflits mettent aux prises des écologistes avec d'autres écologistes. Pour le philosophe Yves Citton, il existe aujourd'hui au moins deux façons de se réclamer d'une conscience écologique. La première, l'« écologie gestionnaire », défend des préoccupations environnementales qui consistent à « économiser nos ressources afin de produire de façon plus soutenable les modes de vie qui ont fait notre bonheur depuis le décollement du développement industriel ». Cette écologie gestionnaire agit à travers un arsenal pour « sauver la planète » : économie verte, développement durable, taxe carbone, compensation, incitation et marché des droits à polluer.
La seconde, l'« écologie profonde », propose quant à elle des alternatives collectives concrètes afin de faire émerger d'autres formes de vie à partir de l'activisme politique d'organisations agencées de bas en haut (grassroots), de façon à « revaloriser les liens qui nous attachent les uns aux autres ainsi qu'à notre environnement, ce qui implique de combattre nos addictions actuelles aux fétiches de la croissance consumériste ». Y sont dénoncés les dégradations, la standardisation, les inégalités, l'écofascisme, le brevetage du vivant, pour promouvoir des mouvements d'occupation, de ralentissement, de circuits courts, de commun et/ou de décroissance. Ces deux écologies ont des « écosystèmes attentionnels » différents.
Des écologies qui s'opposent sur le statut de l'économie
Pour l'écologie gestionnaire, à laquelle on peut associer l'action publique, l'économie capitaliste constitue un cadre de référence indépassable, du moins à moyen terme, « pour concevoir et promouvoir des mesures réalistes susceptibles de généraliser à toute l'humanité la prospérité matérielle initiée par la modernisation des sociétés occidentales depuis la fin du XVIII^e^ siècle ». Le projet d'écoquartier de Dijon est d'abord le fruit d'une politique urbaine identifiant un besoin en logements au sein de la métropole, croisée à des territoires « délaissés » représentant un potentiel de requalification pour l'action publique. La chaîne de production de l'écocité Jardin des maraîchers s'inscrit dans une alliance public-privé dont l'équation économique est basée sur des dépenses (achat du foncier, viabilisation des terrains, construction des espaces publics et des équipements,

honoraires des études) et des recettes (financement de la collectivité et revente des terrains viabilisés à des promoteurs), l'opération devant tendre au minimum à un équilibre financier pour l'aménageur.
Aux yeux de la mobilisation, l'économie capitaliste constitue la cause principale du caractère non seulement insoutenable mais surtout indésirable de la politique urbaine dijonnaise. Pour les occupants, le capitalisme a absorbé l'écologie, dont les écoquartiers, « multilabélisés », « en béton, avec beaucoup d'isolants chimiques » sont la traduction. En promouvant le maraîchage urbain, les militants inscrivent ce lieu dans une économie alternative de circuits courts, de modes de production lents, conviviaux et singularisés. Les occupants s'attaquent au régime de la propriété privée exclusive qui soutient les logiques d'aménagement urbain, en revendiquant l'appartenance à un lieu dont ils ne sont pas propriétaires : « C'est l'usage d'un territoire (réglementé par le plan local d'urbanisme) et non la propriété (réglementée par des contrats) qui en détermine l'organe décisionnaire ». Il s'agit de confier le soin de « la terre à celles et ceux qui la cultivent ». Leur lutte s'inscrit dans la « culture squat », dont la première manifestation a lieu lors des luttes paysannes anglaises entre le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècle, avec le mouvement des enclosures : lorsque les seigneurs clôturèrent les campagnes en limitant l'usage des prés communaux à quelques personnes choisies, les paysans luttèrent en occupant illégalement ces terres (to squat signifie s'accroupir, se blottir en anglais).
Les discours mobilisés par les militants du QLL s'inscrivent dans une critique du capitalisme et de la transformation de la nature en marchandise. Leur action revendique un « prendre soin » des interdépendances et des liens interespèces : « Prendre soin de nous tou.t.es, occupant.e. s et usager.e. s du quartier, humains et non-humains, mais aussi de ce qui nous entoure, friches, terres maraîchères, chemin et petits bois. » En sollicitant des autrices. eurs comme Philippe Descola, Isabelle Stengers, Serge Gutwirth ou Sarah Vanuxem, les maraîchers participent à une épistémologie critique de la modernité occidentale, dont l'anthropocentrisme et la pensée « naturaliste » seraient responsables d'une « crise de la sensibilité à l'égard du vivant ». Leurs positions rejoignent en cela de nombreuses enquêtes menées au sujet d'autres luttes environnementales, comme la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, où des formes de vies multiples, telles que les forêts, les animaux, le bocage ou les sentiers, sont évoquées comme des agents ou des actants, voire des acteurs à part entière. Ces enquêtes montrent comment ces luttes tissent de nouvelles alliances avec le vivant en mettant en œuvre des « processus collectifs institutionnels donnant forme et consistance à l'habitation partagée d'un paysage composite et discontinu, comprenant à la fois des humains et des non-humains ».
Des écologies aux échelles d'attention différentes
Pour Yves Citton, ce qui sépare l'écologie profonde et l'écologie gestionnaire est leur échelle d'attention. Pour l'écologie profonde, « c'est l'enracinement d'une sensibilité environnementale dans des pratiques de socialisation qui invente des alternatives concrètes aux dévastations capitalistes ». L'attention des militants est surtout « ancrée dans des pratiques collectives de proximité enracinées dans la matérialité et l'histoire vécue d'un territoire, tramées dans l'invention concrète d'autres formes de liens sociaux ». Bien que l'attention des habitants du QLL se concentre sur un terrain de 7 hectares, leur action s'articule avec des questions d'échelle planétaire : comment s'installer avec légèreté sur un territoire, de manière à ne pas aggraver les dérèglements climatiques en cours ? En affirmant une séparation avec les entités politiques ou institutionnelles et avec la société marchande, la mobilisation défend également le caractère positif de l'ancrage territorial, par la construction d'une « zone du dedans ». S'inscrivant dans une filiation politique anarchiste et libertaire, cette mobilisation revendique une autogestion communautaire des ressources. Les décisions quant à la manière de résister, habiter et cultiver ces sols sont prises lors d'assemblées mensuelles des usagers. L'ancrage dans le tissu social local est central :
C'est un geste politique contre l'urbanisation, qui est d'abord un réseau de liens, et pas un front. Construire des toiles d'araignées qui résistent aux assauts […] c'est multiple, c'est incompressible, quand tu crois avoir compris, c'est un autre collectif qui arrive.
Les architectes urbanistes d'ANMA s'appuient eux aussi sur de « fortes convictions écologistes : des projets urbains inspirés du "génie du lieu", spécifiquement conçus pour le contexte, des bâtiments sur mesure, avec une volonté constante d'utiliser les énergies naturelles ». Fondée en 2001 par Nicolas Michelin, Cyril Trétout et Michel Delplace, ANMA compte aujourd'hui 70 collaborateurs architectes, urbanistes et paysagistes. Depuis vingt ans, l'agence a réalisé plusieurs centaines d'études et de projets d'architecture et d'urbanisme en France et à l'étranger, dont le bâtiment du ministère de la Défense, à Paris (2010-2015), les logements à ventilation naturelle du quartier Grand Large, à Dunkerque (2005-2008) ou encore l'aménagement du quartier des Bassins à flot, à Bordeaux (2008-2019). L'agence critique la financiarisation de la ville et de l'architecture « dominés par le monde de l'argent et du profit à tout prix ». En 2009, Nicolas Michelin, « reconnu pour ses prises de position sur ces questions », est interrogé par la revue de sciences humaines Tracés sur la manière dont l'urbanisme peut constituer une forme « d'écologie appliquée ». Il défend une architecture bioclimatique à travers la conception de bâtiments « peu motorisés, auxquels on n'aurait pas ajouté des panneaux, des capteurs, etc. mais qui sont conçus en fonction du vent, de la pluie et du soleil ». L'agence revendique une démarche « sur-mesure », à travers une « planification douce ». Nicolas Michelin défend « l'écoquartier contre la gated community, ultra-sécurisée », à travers des « idées simples, peu coûteuses mais vraiment efficaces : la rue peut être poursuivie […] comme un espace de sociabilité ».

Figure 4. Perspective de l'espace public central de l'écocité, concours, 2011

© ANMA, 1 plan

Le projet lauréat de « cité-jardin contemporaine » dijonnaise s'inscrit dans ce discours et se veut être une reconversion du patrimoine existant. Plutôt que de passer par une délégitimation de la fonction maraîchère précédente, la redéfinition de l'usage du foncier s'appuie sur une reconversion du patrimoine industriel et agricole des lieux, considérés comme des « outils de projet primordiaux ». Le « génie du lieu » doit ici être « révélé » par les aménagements, afin de « mettre en scène un territoire et son histoire ». Le projet se développe autour d'un espace public central planté, qui suit les traces d'un ancien bassin d'évacuation des abattoirs ; la réhabilitation de certains bâtiments industriels, dont les anciens abattoirs, « qui permettrait de symboliser les traces de l'histoire et d'offrir un espace commercial généreux et atypique » ; la mise en place de jardins familiaux qui permettent de mettre en scène l'histoire maraîchère du site (sur deux hectares pour 170 unités, soit des parcelles de 110 m² pour les futurs habitants).
Les architectes urbanistes testent et affinent les formes urbaines, architecturales et paysagères à travers les outils de la planification et de l'architecture : plan guide à l'échelle 1 : 1000, maquettes et modélisations 3D, images et perspectives, tableaux de calculs permettant une gestion des flux, des matériaux et bilans économiques qui anticipent les retours sur investissement. Ces outils constituent des objets intermédiaires à partir desquels élus, aménageurs, promoteurs, architectes, habitants, aux intérêts parfois contradictoires, débattent et négocient les formes architecturales et urbaines, les espaces publics, les équipements, les lieux de sociabilité, ainsi que le type de montage opérationnel lors d'ateliers de travail. Les architectes analysent et projettent le territoire « sur la base d'une réduction d'échelle, […] qui traduit un mètre de réalité à quelques millimètres sur le papier (ou d'écran) ». Les formes architecturales, représentées à travers ces différents outils et débattues tout au long du processus, se pétrifient à mesure qu'un consensus est négocié entre les différents intérêts dont on reconnaît la légitimité. L'ensemble de ces arbitrages est présenté lors de plusieurs réunions publiques de concertation, au cours desquelles aucune opposition ne se manifeste.

Figure 5. Maquette du projet d'écocité Jardin des maraîchers présentée lors de la réunion de concertation publique préalable à la création de la ZAC (décembre 2011)

© ANMA

Figure 6. Extrait d'un plan des réseaux de l'écocité Jardin des maraîchers, Dijon

© ANMA, Infraservice, bureau d'études en voirie et réseaux divers, 2016

Cependant, alors que la création du Giec en 1988 institutionnalise l'idée d'une crise environnementale, le « récit écologiste » ne pénètre le milieu de l'architecture en France que tardivement, à partir des années 2000, avec un discours globalisant à dominante scientifique et techniciste. Le projet d'écocité Jardin des maraîchers de Dijon s'inscrit en ce sens dans une conception du développement durable basée sur des idées de performance énergétique, de croissance verte et d'un progrès au service d'une architecture qualifiée de plus responsable. Les années 2010 marquent une nouvelle période, durant laquelle la thèse de l'Anthropocène, démontrant l'influence prépondérante des activités humaines sur les dérèglements naturo-sociaux et climatiques, se diffuse dans le champ de l'architecture et fait « vaciller la manière dont les architectes s'emparent de la question écologique », jusqu'alors très orientée vers le développement durable, ou alors traitée à la marge, notamment par des militants, comme au QLL.
Cette « guerre des écologies » renvoie à des manières concurrentes de prêter attention au monde et à ses potentielles transformations, qui s'opposent notamment sur le statut de l'économie, de la propriété et sur la relation au vivant. Les ancrages au territoire diffèrent ainsi selon l'échelle d'attention et les outils de chaque acteur : territoire à gouverner pour l'action publique, territoire de projet pour les architectes urbanistes, territoire de vie, d'expérimentation et de lutte pour les jardiniers squatteurs. En médiatisant son expérimentation, la mobilisation du QLL construit une représentation alternative qui met en débat le devenir de ce territoire. Comment et où se matérialise cette représentation alternative ? Avec quels discours et régime narratif ?
Le quartier libre des Lentillères, une expérimentation concrète qui construit une brèche dans les représentations collectives
La mobilisation contre la deuxième tranche de l'écocité Jardin des maraîchers annonce explicitement ne pas vouloir faire de la politique « une sphère séparée de [leur] vie quotidienne » en travaillant à « ouvrir une brèche impertinente et joyeuse dans la métropole ». L'action des militants du QLL produit la preuve concrète qu'une alternative au modèle urbain proposé par la métropole se fabrique sans son consentement. Ces punk-sowers (« punks-semeurs »), pour reprendre l'une des trois figures créatives de codesign proposées par Céline Bodart et Chris Younès, « inventent de nouveaux rituels pour engager collectivement d'autres formes d'attention et de discussion ; ils imaginent de nouvelles dynamiques de rassemblement pour ouvrir des voies alternatives de création et de négociation ». En apprenant à désapprendre, ils « réinventent ce que signifie construire une communauté concernée par la transformation de son milieu ». En usant de narrations qui tournent notamment en dérision le langage communicationnel de l'action publique et des architectes urbanistes, la mobilisation agit de manière à construire un espacement avec le narratif construit par l'action publique. Lors d'une visite officielle des architectes urbanistes sur le site en 2013, les opposants afficheront une banderole sur laquelle est inscrite « Michelin-Vinci ZAC-ZAD On laisse pas béton ». En affiliant le nom de famille de Nicolas Michelin à l'un des plus grands acteurs français de l'industrie de la construction, ils s'attellent à décrédibiliser l'image et l'action des architectes urbanistes, en les assimilant au « capitalisme vert » et au bétonnage des terres maraîchères.
De manière de plus en plus diversifiée, le collectif diffuse son action grâce à différents médias : site internet, liste de diffusion, journal autoproduit, relais dans des journaux locaux et nationaux. En renommant un espace de la friche « Jardin des maraîchers », repris ironiquement à l'écoquartier planifié, ils déconstruisent le discours diffusé par les porteurs du projet au nom d'une « fabrique durable de la métropole ». Lorsque l'aménageur envoie une tractopelle sur une zone que le collectif projette de défricher, ils organisent avec dérision un « concours de rebouchage de trous » à partir duquel ils communiquent. Le journal du collectif, baptisé « Le Génie du lieu », reprend ironiquement la formule de Nicolas Michelin :
De manière démagogique, il affirme que « le génie du lieu, c'est le lieu, c'est l'impression, l'air, l'atmosphère » […]. Nous sommes l'existant, un existant qui participe à la vie de ce quartier que nous avons rebaptisé "quartier des Lentillères" ».
Lorsque, en 2012, le collectif proclame que la friche porte désormais le nom de « quartier des Lentillères », cette énonciation produit une certaine performativité, faisant exister le lieu au-delà des représentations existantes.

En 2017, ce sont des cartographies d'interpellation et des récits cartographiques qui sont mobilisés : ces représentations sensibles des lieux habités et de leurs dynamiques intègrent des épisodes marquants de la lutte contre l'écoquartier depuis 2010, ainsi que les noms des différents lieux forgés par les occupants. En tant qu'outil de résistance à la technocratie, les représentations graphiques des lieux disputés servent « autant à fixer qu'à faire bouger les lignes de force, [et] participent de la prétention, de quelque nature qu'elle soit, à faire valoir certains usages ou fonctionnalités plutôt que d'autres ». Le quartier a désormais son propre logo : un renard masqué, une carotte et un marteau.
La mobilisation use de la parodie et de jeux de détournements afin de décrédibiliser l'action publique et construire un tiers récit fait de piraterie impertinente, de fêtes et de chantiers collectifs, qui participent à la construction même du lieu et au déplacement du regard à son sujet. La mobilisation des Lentillères, comme les « zones à défendre » auxquelles elle peut être affiliée, constituent « une innovation opérationnelle majeure dans le champ de la contestation environnementale, innovation dont le fonctionnement et l'efficacité reposent sur un triptyque : occupation-résistance-communication ».

Figure 7. Vie et lutte du quartier libre des Lentillères à Dijon : récit cartographique croisant les évènements marquant de la mobilisation avec l'occupation des lieux (2017)

© Mathilde et Nata, membres du collectif des Lentillères
Source : Topophile.net

Ces stratégies communicationnelles « servent non seulement à brouiller les cartes entre le réel et l'imaginaire, mais aussi, à pluraliser les voix de la critique ». Elles contribuent activement à faire raisonner une distance, à faire compter d'autres intervalles, à ouvrir une brèche dans les représentations collectives. Le régime narratif de la mobilisation, qui entremêle images, communiqués, cartographies, détournements, moments festifs ou contestataires, fait exister son expérimentation et ses motifs au-delà de son propre territoire. Le mode de communication expérimenté par le collectif des Lentillères devient performatif, troublant les repères d'expérience des autres acteurs engagés dans le projet d'écoquartier.
Une recherche-projet à l'épreuve d'un conflit terrestre
Au-delà de la binarité, proposer des diagonales
Maintenir de manière monolithique une opposition entre écologie gestionnaire et écologie profonde obstruerait la capacité à saisir la situation dans sa dynamique, et ferait avorter par là toute possibilité de perspectives ou de projections. En l'occurrence, l'abandon du projet contesté marque la victoire de cette lutte, comme la mise en péril des formes d'occupation et des usages que le collectif avait jusque-là développés. C'est sous la pression de la mobilisation qu'à la veille des élections municipales de 2020, le maire annonce l'abandon de la deuxième tranche de l'écoquartier sur lesquels les maraîchers squatteurs sont installés, tout en dénonçant l'« occupation illégale des terres ». Il précise que ces parcelles seront converties en jardins partagés qui devront respecter le cadre réglementaire de baux à conclure avec les occupants. Si la mobilisation n'est plus menacée par le projet d'urbanisation, la pérennisation des formes de vie expérimentées depuis treize ans n'est pas acquise pour autant. Cent cinquante intellectuels signent aussitôt une tribune diffusée par le quotidien Libération pour s'opposer au « projet de normalisation » de ce lieu d'expérimentation écologique et sociale. Comme ce fut le cas à Notre-Dame-des-Landes après l'abandon du projet d'aéroport, les jardiniers squatteurs se retrouvent « face à un dilemme imposé : choisir de quitter les lieux qu'ils ont créés, aimés et habités, ou jouer le jeu de l'institutionnalisation, au risque d'une récupération ou de la perte de la dimension contestataire ». C'est avec l'objectif de proposer à l'action publique une voie de pérennisation de leur expérimentation qu'en février 2020, le groupe juridique du collectif propose la création d'une « zone d'écologies communale » (ZEC) comme alternative à la « zone agricole » du plan local d'urbanisme qui, si elle était appliquée, interdirait l'habitation et donc les formes de vie existantes. La ZEC est une proposition de cadre juridique définie comme une « zone qui favoriserait un entremêlement respectueux entre l'habitat, l'agriculture et le soin de la biodiversité, et dont les usages seraient discutés et décidés dans une assemblée d'auto-organisation ».

En juin 2021, la municipalité annonce la volonté d'urbaniser une bande de terre de 2 hectares située sur la partie est du QLL, le long de l'espace public central, en face des nouvelles constructions de l'écocité, sur des sols pollués par l'activité de petites industries qui les occupaient auparavant. Le collectif multiplie les communications et appelle à différents moments de mobilisation afin d'intensifier son installation dans cette partie du quartier, en organisant notamment des chantiers collectifs et la construction d'une cantine collective. Lors du conseil municipal de mars 2022, le maire appelle les habitants qui désirent cultiver sur ces parcelles à contacter la ville. Refusant de « laisser s'installer un bidonville […] qui est un quartier fermé » et souhaitant « engager des discussions et des négociations avec le collectif », sa volonté affichée est que ce quartier devienne un « lieu exemplaire et ouvert de l'agriculture urbaine ». Le collectif réfute par un communiqué le qualificatif de « quartier fermé », et justifie son ouverture : adresse email publique, assemblée générale et délibérative mensuelle, marchés hebdomadaires à prix libre, programmation culturelle, moments de solidarité, attribution des parcelles de jardins individuels coordonnée par une commission.
C'est dans ce contexte qu'ANMA est interrogée par la Splaad sur l'évolution du projet d'écocité au vu de l'abandon de la deuxième tranche et de la potentielle urbanisation de la bande située à l'est du QLL. Ce moment incertain oblige les architectes urbanistes qui « éprouvent cette réalité à décoder les forces en présence, [à] en saisir la teneur et [à] qualifier l'état des choses ». La situation offre ainsi une occasion d'interroger leur rôle habituel mais aussi de se départir de leurs réflexes. Quels chemins esquisser pour dépasser des représentations collectives à priori concurrentes ? Quelle place pour l'activité de projet face à une expérimentation qui n'a pas eu besoin des professionnels de l'urbain pour « faire quartier » ?
Pour reprendre la philosophe américaine Donna Haraway, pour agir et penser face à « des choses simultanément vraies et impossibles à harmoniser », il ne faut pas vouloir « trouver un "arrangement" qui dissipe tout inconfort naissant » et ne pas chercher la « solution qui nous innocente ou qui rend la situation innocente ». Car « vouloir trouver dans chaque histoire, une fin qui dépasse les conflits, impose de ne pas prendre en compte, ou pas au sérieux, quantité d'êtres, de choses, d'intérêts, de passions, de motifs qui compromettraient l'innocence de la situation ». En tant qu'architecte, cette situation oblige à récuser les choix binaires dans lesquels se laisse emprisonner notre attention (pour ou contre) – et à proposer des diagonales qui, au lieu de choisir entre deux maux contradictoires, ouvrent l'espace d'une dimension supérieure où les opposés apparaissent comme complémentaires entre eux.
« Faire liens » entre la pluralité des attentions
C'est dans ce contexte que débute mon enquête en mai 2022. En tant qu'architecte doctorant au sein d'ANMA, je peux m'autoriser à traiter cette situation de projet différemment et dans un autre cadre que celui de la commande. Mon premier travail – retracer l'histoire de la mobilisation, ses motivations, son organisation et les expérimentations menées depuis treize ans – est réalisé dans le cadre de la recherche scientifique. En croisant diverses sources, j'ai pu redessiner le territoire du QLL. Initialement travaillé pour la thèse, ce dessin est par la suite inséré dans le plan guide de l'agence, car l'existant, ses usages et les différents lieux renommés par le collectif n'avaient jamais été représentés. Le redessin des modes d'occupations illégaux dont on accepte qu'ils prennent place en tant qu'« existant », permet de reconnaître sur le papier certains usages concurrents des sols.
En parallèle, j'ai commencé la rédaction de cet article, devenant lui-même un actant, participant à faire évoluer les représentations de mes collègues au sujet de ce territoire de projet. En ouvrant ce récit à la relecture et aux débats, le processus de partage et de mise au travail construit une distance critique vis-à-vis de la situation de projet. Reconnaissant le potentiel que représentent les expérimentations menées par le collectif pour la ville comme pour l'écocité, les architectes urbanistes sont dans une position fragile. Pourtant garant de l'intérêt public par la loi de 1977 sur l'architecture, ANMA est aussi une entreprise de droit privé comptant 70 personnes qui répond à une commande et à un programme. Lorsque la Splaad lui demande d'actualiser le plan guide de l'écocité, sans l'engager dans un dialogue avec les acteurs concernés par la mutation de ce secteur (les membres du QLL, mais aussi le foyer d'accueil riverain, et les nouveaux habitants de l'écocité), elle limite ainsi le rôle des architectes urbanistes à celui de « metteur en forme ».
Cette situation ambiguë les place au cœur d'injonctions contradictoires, les force à repenser leur mission et le statut du projet, et les invite à construire d'autres alliances avec d'autres pensées de l'écologie. Cherchant à faire apparaître la possibilité d'une troisième voie entre ces manières concurrentes de se réclamer d'une pensée de l'écologie, les architectes urbanistes explorent des représentations qui n'ont de valeur qu'en fonction de l'horizon potentiel d'une discussion élargie. Ils reconsidèrent le projet comme une tierce médiation et cherchent les outils adaptés à la construction d'un tiers récit : les plans et les tableaux de calculs sont abandonnés au profit de scénarios des possibles et d'images volontairement imprécises. Ces documents graphiques sont présentés comme provisoires, dans la perspective d'articuler des représentations concurrentes, de constituer une « interface politique » susceptible de prendre place dans les brèches, dans les espacements entre la pluralité de voix engagées. Fin 2022, l'agence présente au commanditaire un ensemble d'images et de questions dans un document intitulé « Des potentiels pour susciter le dialogue ». Le périmètre de réflexion est élargi à l'espace public central et à une partie de la première tranche, déjà construite ou encore en étude, afin de tisser des parcours entre l'écocité et le QLL. Les usages proposés, les types de programmation potentiels pour « faire liens » ainsi que leur matérialisation restent soumis aux négociations en cours entre la mobilisation et l'action publique. Cette situation, fragile et ambiguë, représente néanmoins une opportunité originale pour engager de nouveaux chantiers de réflexion pour les architectes urbanistes qui pourraient trouver un écho dans d'autres situations de projet.
Conclusion

Cet article rend compte d'une démarche de recherche-projet qui prend soin de déplier l'émergence de conflictualités lors de processus de projets urbains, d'en comprendre les motifs, les histoires et les régimes de représentation : cette démarche participe à déplacer la manière dont les professionnels de l'urbain envisagent leur action. Si l'on considère que l'activité politique ne se réduit pas au pouvoir gouvernemental ou institutionnel, alors les situations dans lesquelles des désaccords émergent et se solidifient entre différents collectifs constituent des moments démocratiques des plus vivants. Pour Jacques Rancière par exemple, le politique est le terrain de rencontre de deux processus hétérogènes : le processus gouvernemental (la police ou l'institution qui assigne une place et des fonctions à chacun, définit les règles) et le processus d'émancipation (la politique au sens large, qui vise à vérifier l'égalité de « de n'importe quel être parlant avec n'importe quel autre »). Le travail essentiel de la politique est alors la configuration de son propre espace. Il s'agit de « faire voir le monde de ses sujets et de ses opérations. L'essence de la politique est la manifestation du dissensus, comme présence de deux mondes en un seul ». Dans la définition d'Hannah Arendt, la politique est l'espace contradictoire d'un lien et d'un écart, « comme une table est située entre ceux qui s'assoient autour d'elle ». Pour elle, la spatialité de la politique n'est pas une métaphore. Elle prend naissance dans l'espace entre les humains, résulte d'une certaine activité qui relève de l'espacement : ouverture d'un espace public, comparution, dont résulte le surgissement d'un « monde ». Ce processus politique est celui de la mise au jour des différences, à travers des opérations de démonstration et de vérification d'un tort : « Le lieu du sujet politique est un intervalle, une faille ». Dans son manifeste compositionniste, Bruno Latour explique quant à lui qu'il n'y a jamais eu de monde commun.
Le pluralisme est avec nous pour toujours. Si nous mettons de côté ce qui nous sépare, il n'y a rien qui nous reste à mettre en commun. Le pluralisme mord trop profondément. L'univers est un plurivers.
Pour lui, la politique n'est pas une science mais un art, ou plutôt des arts, par lesquels on cherche progressivement, par tâtonnements, reprises, hésitations, expérimentations, à rafraîchir continûment le travail de composition de mondes communs.
Pour les architectes urbanistes d'ANMA, cette situation représente une opportunité originale pour penser à nouveaux frais le concept de « génie du lieu » mais aussi pour réinterroger leur rôle, peut-être dans la traduction entre ces écologies multiples. Les bouleversements écologiques caractéristiques de l'Anthropocène, cette période d'accélération des conséquences insoutenables des activités humaines sur l'écosystème terrestre, nous imposent la rédaction d'un nouveau contrat social, que Bruno Latour qualifie de « nouveau régime climatique ». La timidité et la lenteur des réponses institutionnelles à ces bouleversements suscitent des mouvements citoyens et contestataires, comme au QLL, qui ouvrent des brèches, des alternatives concrètes, venant « fêler » les cadres normatifs. La lutte concrète de ces « fêlés », de ces « anormaux » constitue, si l'on pense avec Gilles Deleuze, une réserve d'avenir fragile, qui porte à la fois le danger d'un effondrement total et l'occasion d'une métamorphose du sujet.
Ainsi, le quartier libre des Lentillères s'inscrit dans un arc de luttes nombreuses, dans lesquelles des espaces « indéterminés » sont envisagés comme des opportunités pour expérimenter de nouvelles pratiques écologiques, agricoles et sociales. Ces mobilisations renouvellent la scène écomilitante elle-même, en même temps que les régimes narratifs et les formes d'actions qu'elles développent, et ouvrent des brèches dans les représentations collectives, et font exister leur territoire au-delà de ses propres limites. L'expérimentation « hors-norme » du QLL constitue une piste d'atterrissage à l'heure des dérèglements multiples, pour les alternatives concrètes qui fourmillent localement comme pour les professionnels de l'architecture et de l'urbanisme. Le collectif s'est imposé localement comme un acteur reconnu de l'hospitalité des personnes en situation de précarité. En outre, cette expérimentation pourrait s'inscrire de manière durable dans le projet alimentaire territorial de Dijon-Métropole, lauréat en 2019 du programme national « Territoire d'innovation ». L'action publique locale pourrait alors être précurseuse à travers la mise en place d'un « partenariat public-communs », dont les modalités juridiques et de coopération font actuellement l'objet de nombreuses recherches qui s'appuient sur des expériences existantes en France et à l'étranger.
De plus, cette expérimentation interpelle la tension de toute activité projectuelle entre anticipation et action quotidienne, et met en lumière la nécessité de coconstruction de tout projet urbain, à réinterroger sans cesse sur le temps long. Par son action, la mobilisation positionne l'architecture comme une activité expérimentale depuis laquelle d'autres rapports au monde soutenables sont déjà en germe : le poids physique de l'architecture, son rapport au sol, aux savoir-faire, au vivant, à la propriété. Elle interroge en même temps les régimes de mise en œuvre à travers le chantier comme moment d'apprentissage et d'émancipation. Enfin, ces explorations construites induisent une esthétique vernaculaire à laquelle nombre d'architectes contemporains sont sensibles. Toutes ces pistes, qu'il s'agirait d'approfondir, attestent que la mobilisation dijonnaise représente une mise au travail de la pensée écologique, un laboratoire de l'habiter.
Le contexte d'instabilités multiples auquel elle renvoie rappelle aux professionnels de l'urbain combien il est important de prendre soin des conflictualités générées par les processus de projet. La pluralité des points de vue et l'expression de désirs concurrents sont le signe d'un processus démocratique vivant, au sein duquel les architectes ont toute leur place.
Figure 8. Charpente de la maison commune du quartier libre des Lentillères à Dijon, levée par les Renardes (école de charpentières), en 2021

© Sarah Ador
Source : Topophile.net

Description de l'article et de l'auteur :

Réponse : Le titre de la première revue étudié est « Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère (CRAUP) », il a été écrit par Pierre Bouilhol, qui est un architecte doctorant au sein de l'agence ANMA (Atelier Nicolas Michelin et Associés), engagé dans une convention CIFRE. Cet article date de 2023 (Numéro 17 du dossier « Que font les mobilisations environnementalistes à l'architecture, à l'urbanisme et au paysage ? »). Le titre de l'article est : Des architectes urbanistes au cœur d'une lutte entre des écologies concurrentes. « Quartier libre des Lentillères » contre « écocité Jardin des maraîchers » à Dijon.

Le thème de cet article évoque le conflit socio-environnemental entre le projet institutionnel d'écocité à Dijon et la mobilisation citoyenne du « quartier libre des Lentillères », mis en regard de visions différentes de l'écologie, du projet urbain, et du rôle des architectes urbanistes dans ce contexte du nouveau régime climatique.

Les mots clés qui pourrait décrire cet article seraient : L'écologie, l'écoquartier, la contestation, l'agriculture urbaine, squat, le projet et la ZAD (zone à défendre).

Résumé de l'article :

Réponse : En résumé, cet article présente le conflit entre le projet institutionnel porté par l'agence ANMA et une mobilisation citoyenne locale. En 2011, l'agence ANMA a gagné un concours organisé par la collectivité Splaad pour aménager une cité-jardin contemporaine appelée écocité Jardin des maraîchers. Le projet prévoit la construction d'environ 1 500 logements, 20 000 m² de bureaux, de commerces et d'activités, ainsi qu'une zone maraîchère de 20 hectares. Le projet concerne deux secteurs distincts : à l'est (anciens abattoirs) et à l'ouest (terres maraîchères laissées à l'abandon). Les objectifs sont de montrer l'exemplarité en écologie urbaine, de valoriser le « génie du lieu », de reconvertir le patrimoine industriel, de créer des jardins familiaux et de mettre en avant l'histoire des espaces publics. Cependant, ce projet rencontre une forte opposition de la part du collectif Quartier libre des Lentillères (QLL). Depuis 2010, des habitants, associations et militants s'opposent à la deuxième phase du projet, occupent la friche et ont lancé le potager collectif Pot'Col'Le. Ils y développent des activités agricoles, des jardins individuels et collectifs, des habitats légers, des espaces communautaires et organisent des événements festifs. L'écologie institutionnelle fait l'objet d'une analyse critique. Le capitalisme vert et la commercialisation des terres sont aussi examinés de façon approfondie. Dans ce contexte, certains revendiquent une gestion collective des ressources. D'autres demandent plus d'autonomie alimentaire. Enfin, il est proposé de réexaminer le statut de la propriété.

Sujet, argument et conclusion de l'article :

Réponse : L'évolution du conflit autour du Quartier libre des Lentillères met en lumière la manière dont mobilisations et décisions municipales s'entremêlent. En 2019, la pression citoyenne conduit le maire de Dijon à renoncer à la deuxième phase du projet d'urbanisation afin de préserver les terres maraîchères, tout en rappelant l'illégalité de l'occupation. Ce geste, loin de clore le débat, révèle la complexité des relations entre pouvoir public et initiatives citoyennes, où la préservation écologique rencontre les exigences institutionnelles. L'année suivante, le collectif imagine une nouvelle manière de gérer le territoire : la Zone d'écologies communale. Dans ce projet, habitat, biodiversité et agriculture s'envisagent dans un cadre autogéré, dépassant ainsi le simple zonage agricole. Cette proposition exprime un désir d'autonomie et de multiplicité des usages, illustrant la capacité de la mobilisation à inventer des alternatives concrètes.
Les années 2021 et 2022 montrent que les frictions subsistent, surtout autour de la volonté municipale d'urbaniser une bande de deux hectares à l'est du quartier. La contestation du collectif témoigne de visions opposées sur le devenir du sol, révélant des enjeux profonds quant à la légitimité des usages et à la pluralité des modes de gestion.
À travers cette situation, le rapport à l'écologie se dessine selon deux pôles. D'un côté, la gestion institutionnelle valorise le développement durable, la croissance verte et la performance, tout en s'appuyant sur des normes établies. De l'autre, une approche plus profonde s'attache aux pratiques collectives, aux liens entre humains et non-humains, à l'expérimentation et à la critique du modèle dominant. Entre ces positions, certains cherchent des trajectoires originales, des « diagonales » permettant d'ouvrir la négociation et la médiation, au-delà des oppositions frontales. Par ailleurs, ce contexte contraint les architectes et urbanistes à s'interroger sur leurs responsabilités et leurs outils professionnels. L'auteur, doctorant à l'agence ANMA, observe avec attention comment cette lutte les amène à redéfinir leurs rôles dans la fabrique urbaine. En mai 2022, la réalisation d'un dessin du territoire, prenant en compte des usages existants et même illégaux, marque une reconnaissance inédite de pratiques souvent passées sous silence dans les plans officiels. Cette intégration dans le plan guide de l'agence témoigne d'un changement de regard sur les initiatives citoyennes, et sur leur apport à la réflexion urbaine contemporaine.

Plan de l'article :

Réponse : L'article s'ouvre sur une introduction qui pose le décor historique et social de la zone des abattoirs à Dijon. Cette partie explique comment cet espace, autrefois délaissé, est devenu le point de rencontre entre des mouvements de squat et le monde paysan. Elle met ainsi en perspective les origines du conflit en insistant sur la diversité des acteurs et sur le poids du contexte local.
Dans une deuxième étape, le texte explore les différentes manières dont l'écologie et l'avenir du sol sont envisagés. Ici, il s'agit de montrer la confrontation entre, d'un côté, une écologie institutionnelle axée sur la gestion, la norme et la performance, et, de l'autre, une écologie plus profonde, qui valorise l'expérience collective, l'attention au vivant et la remise en question des modèles dominants.
L'analyse se poursuit ensuite par un focus sur le Quartier libre des Lentillères. Ce passage illustre comment ce quartier devient un laboratoire d'expérimentations où s'inventent d'autres pratiques de la ville. À travers les récits partagés, les actions concrètes et les dispositifs de communication, ce lieu offre une alternative aux schémas urbains traditionnels en valorisant l'autogestion, la diversité des usages et la créativité collective.
Après cela, l'article examine les conséquences de cette situation sur le travail des architectes et urbanistes. Il explique comment le conflit, en mettant à l'épreuve leurs outils et leur posture, les oblige à repenser leur rôle et à ouvrir leurs méthodes à des pratiques souvent ignorées ou marginalisées dans les processus officiels.
Enfin, la conclusion revient sur les principaux enjeux soulevés tout au long du texte. Elle insiste sur la complexité politique de la fabrique urbaine, la pluralité des perspectives écologiques et la richesse des usages qui s'expriment dans ce type de conflit, tout en invitant à considérer l'urbanisme comme un espace de négociation et d'invention plutôt que comme une simple application de normes.
L'article s'intéresse à la confrontation entre deux visions écologiques dans la fabrique de la ville. À Dijon, le projet d'écocité Jardin des Maraîchers, piloté par la collectivité et l'agence ANMA, s'oppose directement au Quartier libre des Lentillères (QLL), né d'une mobilisation citoyenne. Cette opposition met en évidence deux manières très différentes de concevoir le territoire : l'une est institutionnelle, encadrée et techniciste ; l'autre est militante, expérimentale et profondément ancrée dans les usages quotidiens. Elle soulève une interrogation essentielle : quel rôle peuvent jouer les architectes urbanistes face à de tels conflits ?
L'écocité incarne ce que l'auteur appelle une « écologie gestionnaire ». Le projet valorise le patrimoine maraîcher et industriel en mobilisant les outils classiques de l'urbanisme : bilans économiques, plans d'aménagement et dispositifs de concertation. Son ambition est de créer un quartier dense d'environ 1500 logements, présenté comme exemplaire en matière de développement durable. Toutefois, cette démarche reste inscrite dans une logique de performance, de croissance verte et de compatibilité avec le capitalisme.

À l'inverse, le Quartier libre des Lentillères défend une « écologie profonde », issue directement des pratiques habitantes. Les occupants y recréent une agriculture urbaine vivante à travers des potagers collectifs, des jardins familiaux et un marché libre. Ils expérimentent de nouvelles formes d'habitat, allant des squats aux auto-constructions en passant par les habitats légers. Leur démarche s'accompagne d'une critique radicale du développement durable institutionnel, jugé trop marchand et déconnecté de l'expérience concrète. Ils mettent en avant des valeurs d'autogestion, de convivialité et de communs, transformant ce lieu en un véritable laboratoire social et politique.
Ces deux approches produisent chacune un récit différent du territoire. L'écocité construit une histoire institutionnelle, normalisée et officielle, tandis que le QLL développe un récit alternatif qui ouvre une brèche dans le discours dominant et propose d'autres manières de faire ville.
Ce conflit place les architectes urbanistes dans une position complexe. Ils doivent répondre à leur mission institutionnelle tout en reconnaissant des pratiques qui échappent aux cadres établis. Le plan guide de 2022 de l'agence ANMA illustre bien cette tension : en intégrant certains usages du QLL, il marque un geste rare et significatif de reconnaissance de ces pratiques alternatives.
En conclusion, l'article montre que l'écologie n'est pas une idée unique mais une notion plurielle, déclinée selon des visions parfois incompatibles. L'écocité et le QLL en sont deux exemples opposés : l'une incarne une écologie institutionnelle et capitaliste, l'autre une écologie militante, collective et expérimentale. Cette opposition oblige les architectes urbanistes à dépasser une posture purement technique pour assumer un rôle de médiateurs, capables de composer avec la diversité des usages et des récits. L'auteur propose enfin d'ouvrir des « diagonales » : des voies intermédiaires qui reconnaissent la pluralité des acteurs et favorisent une fabrique urbaine hybride, inclusive et ouverte à l'expérimentation.

Pourquoi j'ai choisi ce texte :

Réponse : J'ai choisi d'étudier cet article car il aborde un sujet qui me touche directement en tant qu'étudiant en architecture : la confrontation entre un projet urbain institutionnel, présenté comme un modèle de durabilité et d'exemplarité, et une mobilisation citoyenne qui propose une vision alternative de l'écologie et du rapport au territoire. À mes yeux, cette analyse met parfaitement en lumière la complexité de la notion d'« écologie » dans la construction de la ville, en soulevant l'existence de courants parfois concurrents. D'un côté, je perçois une approche gestionnaire, institutionnelle et normée ; de l'autre, une perspective militante, collective et expérimentale, profondément ancrée dans les pratiques quotidiennes des habitants.
Ce texte m'a paru pertinent précisément parce qu'il ne se limite pas à critiquer les modèles existants, mais interroge aussi de façon explicite la place et le rôle que peuvent occuper les architectes et urbanistes dans des situations conflictuelles. Il m'invite à réfléchir à mes propres outils, à mes méthodes, et à la manière dont certains usages du sol sont représentés ou, au contraire, rendus invisibles. Ces interrogations résonnent directement avec la pratique professionnelle à laquelle j'aspire, rendant ce texte d'autant plus formateur et engageant pour moi.
En outre, l'article s'appuie sur un exemple concret et actuel, situé dans une ville française, qui éclaire les tensions contemporaines entre projet officiel et alternatives portées par les habitants. J'y vois une ressource précieuse pour comprendre comment, aujourd'hui, écologie et enjeux politiques se matérialisent très concrètement dans les domaines de l'architecture et de l'urbanisme.

Analyse des notions :

1. Écologie :

Réponse : L'origine du terme « écologie » remonte à l'allemand Ökologie, lui-même construit à partir de deux mots grecs : oikos (« maison, habitat ») et logos (« discours, étude, science »). Ce mot apparaît pour la première fois en 1866 dans l'œuvre du biologiste allemand Ernst Haeckel. En France, l'usage du terme est attesté dès le début du XX^{e} siècle, notamment lors de congrès botaniques, pour désigner l'étude des relations entre les organismes et leur environnement.
L'écologie désigne l'ensemble des interactions entre les êtres vivants (végétaux, animaux, etc.) et leur milieu : il s'agit d'observer comment ces organismes s'adaptent, interagissent et coexistent. Par extension, le mot revêt également une dimension sociale et politique : il peut désigner un courant de pensée, l'écologie politique, qui prône la protection de l'environnement, la durabilité et l'instauration de relations équilibrées entre humains et non-humains. Les synonymes proposés, selon le contexte, incluent : bionomie, mésologie, écologisme.
Dans le texte étudié, le mot « écologie » ne se limite pas à une discipline scientifique ; il devient un régime de pensée, un cadre permettant d'interroger les manières d'habiter, de concevoir la ville et d'envisager les rapports avec le vivant. Le texte met en lumière l'opposition entre deux manières de revendiquer l'écologie : une approche gestionnaire et institutionnelle, et une écologie profonde, chacune portant des implications normatives et politiques distinctes.

2. Projet :

Réponse : Le terme « projet » trouve son origine dans le latin projectus, participe passé de proicere (ou projicere), signifiant « jeter en avant » (pro- « devant, en avant » + jacere « jeter »). En vieux français, on retrouve « porjeter » dès 1120, dans le sens de concevoir une idée destinée à être réalisée.
Un projet est ce que l'on a l'intention de réaliser, accompagné d'une estimation des moyens à mettre en œuvre pour y parvenir. Il s'agit d'un dessein, d'une idée, d'un plan ou d'un programme. Dans le domaine architectural, le projet désigne les dessins, la planification (plans, coupes, élévations) élaborés en vue d'une réalisation. D'un point de vue philosophique, notamment en existentialisme, le projet peut aussi renvoyer à ce vers quoi l'être humain tend (projet d'existence).
Dans ce texte, le terme « projet » englobe plusieurs dimensions :
Le projet d'aménagement institutionnel, tel que l'écocité, correspond à un plan élaboré par des architectes et des aménageurs urbains, utilisant des outils spécifiques tels que des maquettes, des bilans et des processus de concertation.
Le projet expérimental ou alternatif est initié par des militants occupants et concerne la reconversion des terres, l'adoption de nouvelles modalités d'habitat et l'émergence de récits innovants.
Enfin, la notion de « projet » est interrogée : quel est le statut du « projet durable » dans un contexte de conflit ? Le texte invite à repenser l'acte de projeter, en lui conférant une dimension plus ouverte et moins univoque.

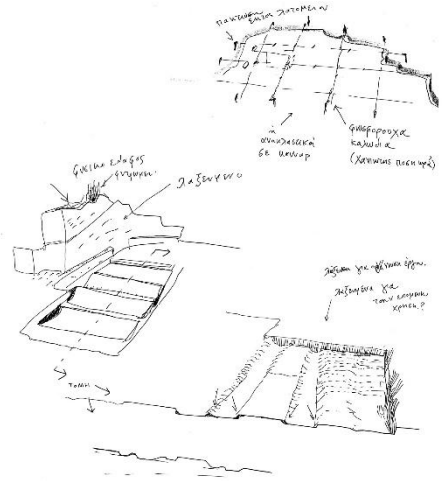
Post-scriptum :

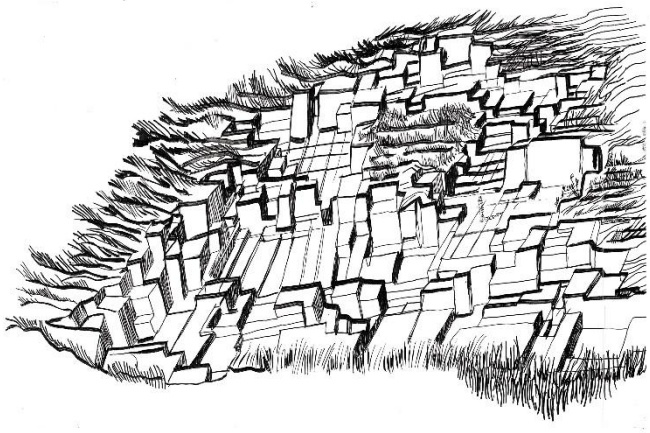
Réponse : La lecture de cet article m'a permis d'aller au-delà d'une vision simpliste de l'urbanisme durable. Jusque-là, je voyais l'« écocité » comme une solution forcément positive, portée par des intentions écologiques et sociales. Mais ce texte m'a montré que derrière le vocabulaire séduisant et les outils de projet très codifiés se cachent aussi des rapports de force, des visions concurrentes de l'écologie et des conflits sur ce que doit être l'intérêt général. J'ai compris que l'écologie n'est pas une notion unique, qu'elle peut être institutionnelle, gestionnaire, mais aussi militante et expérimentale. Cette prise de conscience m'a fait porter un regard nouveau sur le rôle des habitants, qui ne sont pas seulement des usagers consultés mais de véritables acteurs capables de transformer leur territoire. Elle m'a également amené à questionner la place de l'architecte et de l'urbaniste, non plus comme de simples techniciens du projet mais comme des médiateurs engagés dans des situations parfois conflictuelles. En définitive, cette revue a changé ma vision en m'invitant à voir l'urbanisme durable non seulement comme un cadre réglementaire et normatif, mais aussi comme un espace de négociation, de création collective et d'expérimentation vivante.

Article 2 :

Une aire d'autoroute paysagère et archéologique menacée
Une controverse opposant architectes et archéologues a vu le jour récemment en Grèce. Elle a pour objet l'aménagement d'une aire d'autoroute aux abords d'une carrière antique. Au projet des architectes, intelligent et novateur, s'opposent les précautions excessives d'archéologues qui comprennent, apprécient même, mais refusent de donner leur accord à une intervention hors du commun.

Date de publication
04-09-2012
Révision
01-09-2015
Christophe Catsaros
Critique d'architecture indépendant





Aspasia Kouzoupi et Nella Golanda ne sont pas des novices. Finalistes pour le Prix Européen de l'Espace Public Urbain en 2004, elles ont déjà réalisé plusieurs ouvrages d'une rare sensibilité quant à leur lecture du paysage. A la fin des années 1990, elles réhabilitent une ancienne carrière de marbre sur le mont Pendeli dans la banlieue d'Athènes. Avec des foreurs à la retraite, elles créent des formes et des parcours, tout en s'efforçant de donner à voir le savoir-faire et les techniques d'extraction ayant eu cours dans la carrière.

En 2003, elles aménagent les abords de la nouvelle rocade d'Athènes sur le tronçon qui parcourt le mont Hymète. Les restes du chantier de la voie rapide seront réemployés pour l'aménagement paysager.

Dans les deux cas, le duo parvient avec peu de moyens à harmoniser des entités divergentes, voire conflictuelles : les corps montagneux de la région d'Athènes, derniers refuges naturels d'une ville tristement célèbre pour son mauvais bilan environnemental et les ouvrages routiers nécessaires dans une agglomération qui dépasse aujourd'hui les quatre millions d'habitants.

Au fil des projets, Golanda et Kouzoupi sont devenues les spécialistes d'un certain type de réhabilitations. Quand la société Moreas qui gère les autoroutes du Péloponnèse, leur demande de réaménager une aire sur un remblai jouxtant une ancienne carrière, elles ne peuvent évidemment qu'accepter la proposition. Le programme semble taillé sur mesure pour elles : il représente la synthèse des deux chantiers qui les ont rendues célèbres. Il s'agit d'intervenir dans le contexte d'une ancienne carrière, tout en s'efforçant de faire le lien avec une autoroute, un type d'ouvrage habituellement perçu comme intrusif dans son rapport au paysage.

Lecture et interprétation du site
L'élargissement et la mise aux normes de l'autoroute qui relie Corinthe à Tripoli, a créé l'opportunité d'aménager une aire de repos près de l'ancienne carrière de Cléones : un lieu d'extraction millénaire qui a donné la pierre calcaire dont est fait le célèbre temple de Zeus de Néméa. Le site se présente comme une masse rocheuse d'où auraient été retirées des formes rectangulaires : le négatif de centaines de blocs extraits il y a plusieurs siècles.

Le travail des paysagistes commence par une étude minutieuse de la carrière. Elles consultent les archéologues spécialistes de la région de Néméa[1] et identifient trois temps différents dans l'extraction de la pierre. A chaque nouvelle étape, l'orientation de la carrière est légèrement modifiée.

Très rapidement, elles décident de mettre en rapport cette rotation avec celle du regard qui fixe le site depuis l'intérieur d'une voiture en marche. Sur le remblai qui longe l'autoroute, elles imaginent des axes visuels, traduisant ces deux déplacements : celui de la carrière qui se déplace au fil des siècles et celui des automobilistes qui parcourent le site en quelques secondes. Golanda et Kouzoupi se servent d'une technique de stabilisation de talus autoroutiers pour créer un lien entre l'ouvrage de voirie contemporain, et l'ouvrage technologique antique.

Des gabions sont utilisés pour structurer l'espace, ils créent des perspectives qui sont autant de percées cinétiques révélant le site. Perdue dans la masse rocheuse, la carrière était invisible. Le projet la fait apparaître en rythmant sa perception. L'aménagement s'efforce de faire se rencontrer l'échelle spatio-temporelle du site antique avec celle de l'autoroute. Sans mimétisme, les deux architectes conçoivent une composition qui pourrait être qualifiée d'analogue au site archéologique : un système qui transpose sans le copier, la volumétrie de la carrière sur l'aire adjacente.

Le projet devait être finalisé pendant l'été 2011 quand, à la surprise de tous, le service archéologique de Corinthe a ordonné l'arrêt des travaux. L'accord nécessaire pour intervenir aux abords du site archéologique n'avait pas été donné. Ce qui se présente au départ comme une simple erreur de procédure va prendre la forme, quelques mois plus tard, d'une véritable attaque. Dans sa délibération finale, le tout puissant KAS (conseil archéologique central) remet en question le raisonnement même qui anime les paysagistes : celui de créer des passerelles entre le passé et le présent. Pour les archéologues, toute tentative de relier l'ancien et le nouveau présente un risque de confusion. Ils jugent l'ouvrage parasitaire et ordonnent sa destruction immédiate. En Grèce, le conseil archéologique peut bien se targuer d'être une des seules institutions respectées. Il fixe les normes constructives dans les zones protégées, ainsi que dans les agglomérations qui présentent un intérêt historique. C'est lui encore qui décrète l'interdiction totale de construire pour préserver tel ou tel site. Dans un pays où les passe-droits et les pots de vins permettent de construire pratiquement n'importe où et n'importe comment, le conseil archéologique fait office de dernier rempart.

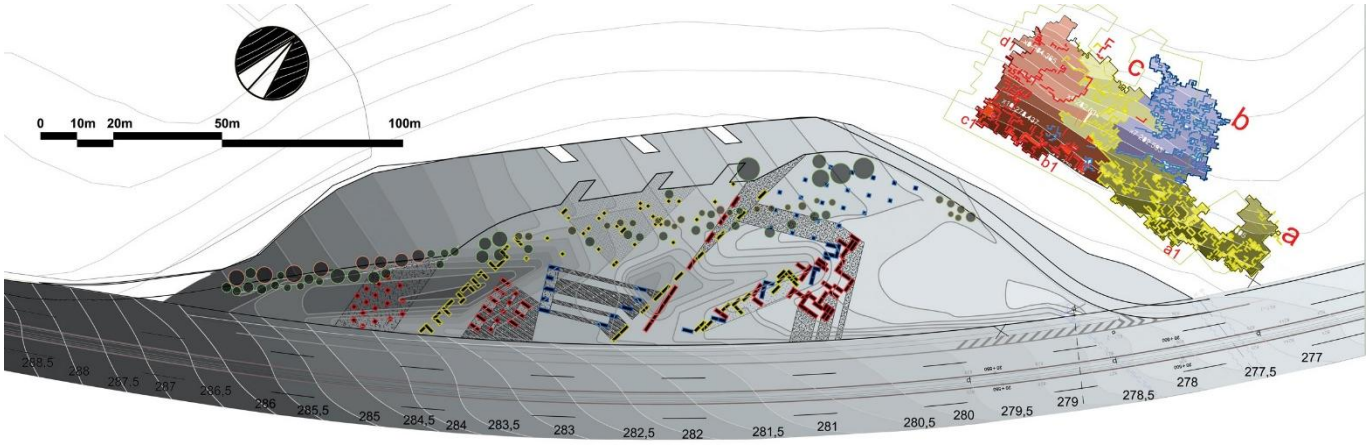
De prime abord, le conflit se révèle être une lutte entre deux raisonnements équivalents : celui des paysagistes qui pensent pouvoir unifier un site fracturé par l'intervention humaine, et celui des archéologues qui rejettent cette réparation au nom de l'intégrité du site archéologique. Pour eux, une intervention paysagère qui rentrerait en dialogue avec le site, porterait atteinte

à son déchiffrage historique. D'elle qui viendrait se greffer sur l'ancienne carrière présente le risque d'être perçu comme émanant d'elle.

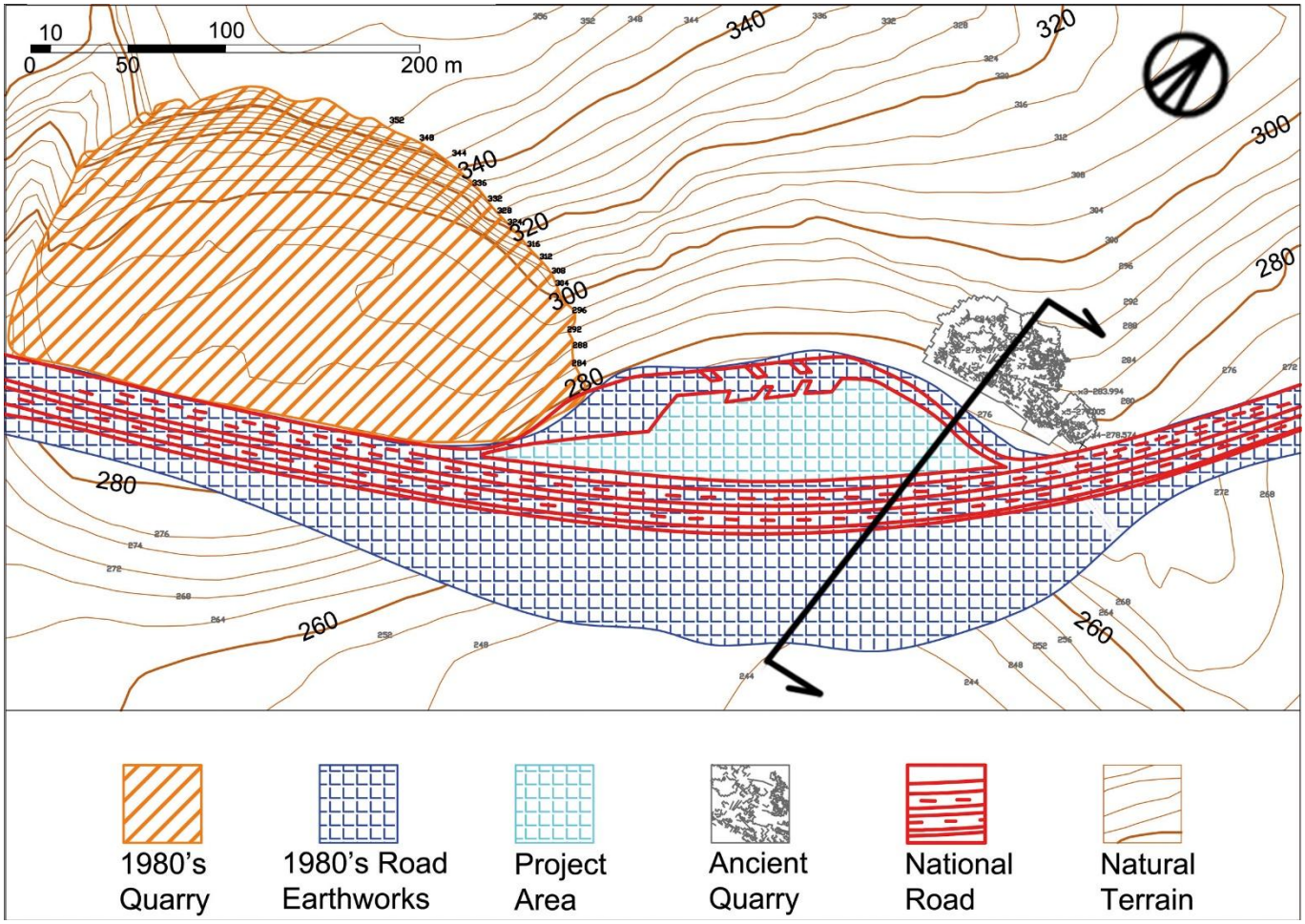
Si au niveau théorique le débat semble impossible à trancher, sur le terrain, un fait donne indiscutablement raison aux architectes : la quasi-invisibilité du site archéologique, préalablement à son aménagement. Avant que Nella Golanda et Aspasia Kouzoupi n'interviennent, aucun effort n'avait été fait ne serait-ce que pour signaler l'ancienne carrière. Caché dans la masse rocheuse, bordé par une autoroute sur laquelle les véhicules défilent à 120 km/h, le site « n'existait pas » sans l'aire de stationnement en cours d'aménagement. Le décret des archéologues contre le projet revient à ordonner la disparition de la carrière, difficilement perceptible par les automobilistes en déplacement.

Les archéologues prônent l'effacement de toute intervention, comme si la suppression des aménagements paysagers pouvait restituer le site dans son environnement d'origine. Outre le fait que l'effacement des traces de l'ère moderne est impossible, l'autoroute n'étant pas déplaçable, il est légitime de se demander si leur guerre contre les intrusions est justifiée. En bannissant l'aménagement paysager, ces derniers ne font qu'appliquer une des règles fondamentales de l'éthique archéologique : lutter contre les mélanges, ainsi que toute intervention qui pourrait porter atteinte à l'intégrité d'un site archéologique. Leur raisonnement consiste à isoler le vestige pour en faire une sorte d'exception spatio-temporelle : un îlot que l'on visite mais dans lequel les activités de la vie courante n'ont pas leur place.

Sites archéologiques ouverts
Face à ce repli des sites archéologiques sur eux-mêmes, nombreux sont ceux qui prônent leur ouverture. Qu'un site archéologique puisse servir de parc, ou qu'un théâtre antique puisse accueillir des représentations, sont des exemples d'ouverture possible. Les archéologues prennent le plus souvent position contre ces initiatives. Leurs réticences de voir un aménagement rentrer en dialogue avec un site antique serait une variante de ce rejet. Rien ne le justifie.



Le conseil archéologique doit pouvoir faire la différence entre le développement (immobilier, touristique) qui menace certaines localités et des ouvrages, ou des pratiques, conçues pour réintégrer des vestiges dans la vie des habitants. Que le conseil archéologique veille sur les ruines antiques est une bonne nouvelle. Qu'il soit réactif et alerte quant à ce qui se construit est une garantie pour la protection du patrimoine. Il faudrait juste faire en sorte de ne pas se tromper de cible. Car le patrimoine sauvegardé n'a aucune valeur s'il est complètement détaché de la vie de ceux à qui il s'adresse. Doit-on leur rappeler qu'un des ouvrages les plus respectés de l'ère moderne, l'aménagement des abords de l'Acropole d'Athènes par Pikionis, génère précisément le même type de mélanges entre l'ancien et le nouveau ? Il s'agit là aussi d'une intervention paysagère qui fait le lien entre la ville contemporaine et son Acropole. Faudrait-il la détruire sous prétexte qu'elle pourrait être perçue comme un vestige antique ?



Description de l'article et de l'auteur :

Réponse : La revue, Espazium, Les éditions pour la culture du bâti, Tracés, a publié le 4 septembre 2012, puis révisé le 1er septembre 2015, un article de Christophe Catsaros intitulé « Une aire d'autoroute paysagère et archéologique menacée ».
Critique d'architecture indépendant, journaliste et auteur, Christophe Catsaros est également l'ancien rédacteur en chef de la revue suisse TRACÉS (2011-2018). Il dirige aujourd'hui les éditions du centre d'architecture arc en rêve à Bordeaux et collabore régulièrement avec des revues telles que Artpress, Archistorm, L'Architecture d'Aujourd'hui ou encore Tracés. Il encadre également les Cahiers de l'IBOIS à l'EPFL Lausanne.

L'article, publié sur le site espazium.ch, s'inscrit dans le contexte d'une controverse en Grèce opposant architectes et archéologues autour de l'aménagement d'une aire d'autoroute à proximité d'un site archéologique. Ce projet, envisagé comme un aménagement paysager contemporain, se situe dans un environnement particulièrement sensible du point de vue patrimonial, une ancienne carrière ayant fourni la pierre utilisée pour des temples antiques.

À travers ce sujet, Christophe Catsaros met en lumière les tensions entre la préservation du patrimoine et les interventions contemporaines. L'article illustre ainsi la difficulté d'articuler modernité et mémoire historique dans les projets d'aménagement du territoire, révélant un débat toujours actuel sur la manière d'intégrer les infrastructures modernes dans des contextes archéologiques de grande valeur.

Les mots clés qui pourrait décrire cet article seraient : architecture, paysage, archéologie, Grèce, carrière antique, autoroute, patrimoine, conservation, controverse, aménagement, Réhabilitation, site archéologique, KAS (Conseil archéologique central)
Ces mots-clés traduisent bien la complexité du sujet : ils relient des disciplines des lieux, une typologie d'intervention, ainsi que les concepts de patrimoine, de conservation, de controverse et d'institutions impliquées (KAS).

Résumé de l'article :

Réponse : L'article de Christophe Catsaros évoque une controverse survenue en Grèce autour d'un projet d'aménagement paysager imaginé par les architectes-paysagistes Nella Golanda et Aspasia Kouzoupi. Leur proposition consistait à mettre en valeur une ancienne carrière, dont la pierre avait servi à la construction du temple de Zeus à Néméa, en la reliant à une aire d'autoroute par une intervention contemporaine mêlant chemins, points de vue et structures en gabions. L'objectif des conceptrices était de rendre visible ce site archéologique et de créer un dialogue entre passé et présent, entre paysage naturel et infrastructure moderne.
Cependant, le Conseil archéologique central grec (KAS) s'est opposé avec fermeté au projet, estimant qu'il menaçait l'intégrité du site. L'institution a non seulement ordonné l'arrêt des travaux, mais aussi exigé la destruction des aménagements déjà réalisés. Cette décision a cristallisé une tension profonde entre deux visions du patrimoine : celle des architectes, favorables à une intégration vivante et contemporaine des vestiges anciens, et celle des archéologues, partisans d'une préservation stricte fondée sur l'isolement du site.
À travers cette affaire, Christophe Catsaros met en lumière les limites d'une approche purement conservatrice et souligne la nécessité de repenser les politiques de gestion patrimoniale. Il défend l'idée d'une coexistence possible entre modernité et mémoire, où la valorisation du patrimoine passe non par sa mise à distance, mais par une réinterprétation sensible et respectueuse dans le présent.

Plan de l'article :

Réponse : L'article s'ouvre sur la présentation de la controverse, en exposant le différend opposant les architectes-paysagistes Nella Golanda et Aspasia Kouzoupi au Conseil archéologique central grec (KAS). Ce conflit porte sur un projet d'aménagement conçu aux abords d'une autoroute, à proximité du site antique de Néméa. Dès l'introduction, le texte situe ainsi le débat entre une volonté d'intégration contemporaine du patrimoine et une approche plus conservatrice menée par l'administration archéologique.
Le contexte et le parcours des architectes sont ensuite rappelés par Christophe Catsaros, qui met en avant l'expérience de Nella Golanda et Aspasia Kouzoupi. Ces deux architectes-paysagistes sont reconnues en Grèce pour leurs interventions, notamment sur des carrières et infrastructures, comme à Pendeli ou autour du périphérique d'Athènes. Leur expérience prouve leur engagement pour une approche sensible du paysage et du patrimoine, ancrée dans des projets qui dialoguent avec l'histoire des lieux.
Vient ensuite la description du projet de Cléones, où les intentions et la conception sont détaillées : il s'agit de révéler l'ancienne carrière en lien avec le temple de Zeus, par le biais d'un aménagement paysager contemporain. L'objectif central est de valoriser visuellement le site, de créer des points de vue et d'utiliser des matériaux simples comme les gabions, afin

d'établir une connexion entre le patrimoine antique et l'infrastructure moderne, sans tomber dans la reconstitution ni l'artificialité.
L'intervention du KAS conduit à l'opposition et à l'arrêt du projet ; l'institution s'est fermement opposée à l'intervention, considérant qu'elle menaçait l'intégrité du site. Le Conseil archéologique a ainsi bloqué le chantier et ordonné la destruction des aménagements déjà réalisés, s'inscrivant dans une logique de conservation stricte, privilégiant l'isolement des vestiges pour mieux les préserver.
L'analyse du conflit permet à Christophe Catsaros de mettre en lumière deux visions du patrimoine : d'un côté, une approche ouverte et contemporaine cherche à réinsérer le patrimoine dans la vie moderne à travers des interventions respectueuses et créatives ; de l'autre, une vision conservatrice défend l'isolement du site afin de le protéger de toute modification contemporaine.
La réflexion élargie sur la gestion et l'ouverture des sites archéologiques amène l'auteur à inviter à repenser les modèles de gestion patrimoniale. Il plaide pour une réconciliation entre modernité et mémoire, en s'appuyant sur des exemples antérieurs comme les interventions de Pikionis à l'Acropole, qui illustrent la possibilité d'un dialogue fructueux entre passé et présent.
En conclusion, l'article, dans une perspective critique sur la rigidité des politiques de préservation actuelles, appelle à une approche plus souple et intégrée. Ce plaidoyer vise à ce que le patrimoine soit valorisé par un dialogue vivant avec la société contemporaine, plutôt que par son isolement ou sa fossilisation.

Sujet :

Réponse : Le sujet de l'article porte sur une controverse en Grèce autour d'un projet d'aménagement paysager reliant une aire d'autoroute à une ancienne carrière antique, dont la pierre servit à la construction du temple de Zeus à Néméa. Ce projet, conçu pour valoriser le patrimoine par une intervention contemporaine, s'est heurté au refus des autorités archéologiques grecques, soucieuses de préserver l'intégrité du site. À travers ce conflit, l'article interroge une problématique universelle : comment concilier la préservation du patrimoine archéologique avec la modernité et l'usage contemporain des lieux ? Il questionne la frontière entre protection et intégration, et la manière dont le passé peut continuer à vivre dans le présent sans être figé ni effacé.

Arguments :

Réponse : Les architectes-paysagistes Aspasia Kouzoupi et Nella Golanda défendent une approche à la fois esthétique et fonctionnelle du site antique. Leur objectif principal est de révéler l'ancienne carrière, longtemps restée invisible aux yeux des usagers contemporains et absente des perceptions quotidiennes. Plutôt que de sanctuariser le lieu, elles proposent d'établir un lien vivant entre le passé et l'infrastructure moderne de l'autoroute. Leur démarche vise ainsi à insérer le patrimoine dans la vie contemporaine, en créant des perspectives visuelles et des circulations physiques permettant de réintégrer ce patrimoine dans l'expérience quotidienne, sans recourir à un mimétisme historique ni à une artificialité décorative.

Cette approche s'inscrit dans la continuité de leurs réalisations précédentes, telles que la reconversion de la carrière du mont Pendeli ou l'aménagement du mont Hymète, qui témoignent de leur méthode fondée sur le dialogue entre paysage, nature, vestige humain et infrastructure moderne. Elles recourent à des techniques contemporaines, notamment l'utilisation de gabions pour stabiliser les talus et structurer l'espace, ce qui permet de révéler la volumétrie du site antique et de créer une séquence rythmée, visible depuis le réseau routier et accessible aux automobilistes. Ce procédé respecte la spécificité du matériau et du lieu, tout en proposant une ouverture spatiale nouvelle.

Le projet permet ainsi de transformer un espace auparavant non signalé en créant des axes de lecture, de circulation et de vue. Il s'agit de faire de l'aménagement un véritable « pont » entre le passé et le présent, susceptible d'enrichir l'expérience de l'usager et d'encourager une prise de conscience patrimoniale collective, dépassant la logique de simple réserve muséale. La reconnaissance internationale dont bénéficient Kouzoupi et Golanda, finalistes du Prix Européen de l'Espace Public Urbain en 2004, vient souligner la cohérence et la pertinence de leur démarche dans le domaine de la valorisation de l'espace public en contexte patrimonial.

Face à cette vision, le Conseil archéologique central grec (KAS) adopte une position résolument stricte, fondée sur le refus de toute intervention moderne sur le site. Selon le KAS, toute action susceptible de créer une « confusion » entre l'ancien et le contemporain est considérée comme un élément parasite, à rejeter par principe, indépendamment de la qualité ou de la discrétion de l'intervention proposée. Les archéologues appliquent une éthique patrimoniale rigoureuse, selon laquelle l'intégrité du site doit primer sur toute autre considération. Le site doit demeurer un « îlot spatio-temporel » détaché de la vie

contemporaine, inaccessible et isolé, afin de garantir sa lisibilité scientifique et d'éviter toute ambiguïté dans la lecture des vestiges.

Les membres du KAS expriment la crainte qu'une introduction de matériaux modernes ou de formes inspirées de l'histoire n'engendre un brouillage de la chronologie et de la compréhension du lieu. Toute nouveauté risquerait, selon eux, de faire passer une intervention récente pour un vestige ancien, ce qui compromettrait la pureté originelle du site. En conséquence, la seule restitution acceptable est, pour eux, celle d'un site rendu à son état supposé originel, sans ajout ni modification contemporaine. Cette posture conduit le Conseil archéologique à ordonner la destruction des aménagements déjà réalisés par les architectes, au motif qu'ils ne sont pas conformes à l'éthique patrimoniale nationale et qu'ils représentent un risque irréversible pour la perception du site.

Enfin, la doctrine patrimoniale du KAS considère le site comme un sanctuaire, interdit de toute interaction ou usage contemporain. Seule la recherche archéologique est tolérée, toute autre intervention humaine étant perçue comme une profanation du lieu. Cette vision traduit un paradigme muséal, où la protection prime sur toute forme d'ouverture ou de dialogue entre le passé et le présent.

Conclusion :

Réponse : L'article conclut sur la difficulté de concilier développement moderne et préservation du patrimoine. Christophe Catsaros met en garde contre le risque de fossilisation lié à une protection trop stricte, qui éloigne le patrimoine de la société contemporaine.
Il appelle à distinguer les véritables menaces (comme la spéculation ou le tourisme de masse) des interventions respectueuses, susceptibles de valoriser un site sans en altérer l'authenticité. L'auteur insiste sur l'importance d'un dialogue entre architectes et archéologues, illustré par l'exemple des abords de l'Acropole aménagés par Pikionis, où modernité et respect archéologique coexistent.
En somme, Catsaros plaide pour une gestion nuancée et intégrée du patrimoine, qui ne doit ni être figé ni isolé, mais trouver un sens vivant auprès des habitants et créer des ponts entre les générations et les usages.

Pourquoi j'ai choisi ce texte :

Réponse : J'ai choisi cet article car il aborde un débat contemporain concernant la préservation du patrimoine et sa valorisation à travers l'architecture contemporaine. Il présente la confrontation entre une conservation patrimoniale stricte et l'intégration d'usages actuels, un sujet qui concerne de nombreux pays cherchant à concilier la protection des vestiges historiques avec les besoins modernes. L'article illustre la complexité de cette coexistence par divers exemples et arguments. La Grèce est citée comme un territoire où ces enjeux sont particulièrement marqués en raison de la présence importante de sites antiques et de la place du tourisme patrimonial. Le cas de l'aire d'autoroute de Cléones, mentionné dans l'article, sert de cas d'étude révélateur des différentes positions et du débat public en cours.
L'analyse proposée par Christophe Catsaros examine les arguments des différentes parties, s'appuie sur l'historique de projets similaires, dont celui de Pikionis à l'Acropole, et adopte une approche de critique indépendante en architecture. J'ai particulièrement été intéressé par la façon dont l'article situe cette problématique dans le contexte plus large des questions actuelles sur la gestion du patrimoine, notamment l'articulation entre mémoire et innovation, l'implication du public et la recherche d'un équilibre entre conservation et dynamiques urbaines et paysagères. Ces problématiques dépassent le cadre local et concernent également la réflexion internationale sur la transmission et la valorisation du patrimoine. La publication dans la revue Espazium confère à l'analyse une légitimité et une visibilité internationales, ce qui me semble pertinent dans un domaine où interdisciplinarité et débat public sont essentiels.
En résumé, j'ai retenu ce texte parce qu'il met en avant la problématique de la préservation du patrimoine sans l'isoler, en soulignant le conflit entre conservation stricte et valorisation contemporaine, tout en invitant à considérer le rôle du passé dans le présent ainsi que les enjeux actuels liés au patrimoine.

Analyse des notions :

1. Carrière :

Réponse : L'étymologie du mot « carrière » remonte au latin populaire quadraria, lui-même issu du bas latin quadrus qui signifie « pierre carrée ». À l'origine, il désignait un terrain destiné à l'extraction de matériaux de construction. Ce terme est également associé à via carraria, soit une « voie pour chars », d'où provient le sens ancien de « chemin » ou « espace de course ».

En architecture et en archéologie, une carrière est donc un lieu d'extraction, par exemple pour l'ardoise, le marbre ou la pierre meulière. Plus spécifiquement, dans le domaine archéologique, une carrière constitue un site d'extraction utilisé dans l'Antiquité, souvent en lien direct avec la construction de monuments historiques. L'étude de ces sites permet de mieux comprendre les techniques de taille, les outils employés et les usages architecturaux des matériaux extraits.
Dans le texte, la carrière antique de Cléones occupe une place centrale. Elle est à la fois un vestige archéologique précieux et un élément du paysage qu'il s'agit de révéler à travers le projet d'aménagement.

2. Paysage :

Réponse : Le terme « paysage » apparaît en français au XVe siècle. Il est formé à partir du mot « pays » auquel s'ajoute le suffixe -age, et il est attesté pour la première fois en 1493 chez Jean Molinet avec le sens de « tableau représentant un pays ». L'origine du mot est probablement influencée par le néerlandais landschap, qui désigne également une représentation picturale.
Dans les domaines de l'urbanisme et de la géographie, le paysage se définit comme une portion de territoire visible, « que l'on peut embrasser du regard ». Mais il revêt aussi une dimension culturelle essentielle : il s'agit d'une construction de l'esprit, qui n'existe que par le regard et l'interprétation de l'observateur. Le paysage est donc à la fois une réalité géographique et une représentation.
Dans le texte, le paysage occupe une place majeure au sein du projet architectural. L'enjeu consiste à instaurer un dialogue entre le site archéologique et l'autoroute moderne, en travaillant sur les perspectives et les rythmes visuels afin de révéler la carrière enfouie.
Ces deux notions sont fondamentales dans le texte car elles incarnent le conflit entre préservation et réinterprétation. Le projet architectural tente de transformer une carrière invisible en paysage lisible, tandis que les archéologues défendent l'intégrité du site contre toute intervention contemporaine.

Postscriptum :

Réponse : Cet article m'a profondément marqué. Il m'a permis de comprendre à quel point l'architecture peut devenir un terrain de dialogue, ou de tension, entre mémoire et modernité. J'ai retenu que l'aménagement d'un site ne se limite pas à sa fonctionnalité ou à son esthétique, mais qu'il peut aussi être porteur de sens, de récit, et de respect envers les traces du passé.
Ce texte m'a ouvert les yeux sur la puissance du paysage comme médiateur entre les époques. Le travail de Nella Golanda et Aspasia Kouzoupi m'a inspiré : leur capacité à révéler une carrière enfouie, à créer des perspectives qui racontent l'histoire tout en s'insérant dans le présent, m'a donné envie de concevoir des espaces qui ne se contentent pas d'exister, mais qui racontent.
Il m'a aussi sensibilisé à la complexité des enjeux patrimoniaux. Le conflit avec les archéologues m'a appris que toute intervention, même bienveillante, peut être perçue comme une menace. Cela m'a poussé à réfléchir à l'éthique de mes futurs projets : comment intervenir sans effacer, comment valoriser sans trahir.
Enfin, ce texte m'a touché personnellement. Il m'a rappelé que l'architecture n'est pas seulement une discipline technique, mais un acte culturel, presque politique. Dans mes futurs travaux, je veux intégrer cette conscience du lieu, cette attention au passé, et cette volonté de créer des ponts entre les mondes visibles et invisibles.

SYLLABUS _ SEANCE 3 **: ENQUETE SUR L'EAU QUE JE CONSOMME**

1. REGROUPEZ VOUS PAR 3 POUR FAIRE CETTE ÉVALUATION EN VOUS RÉPARTISSANT LES CALCULS PAR TYPE DE MACHINE ETC… PUIS FAITES VOTRE ADDITION PERSONNELLE

Réponses :
- Machine à laver le linge = 50 litres / par machine = 1 fois/semaine = 50 litres
- Machine à laver la vaisselle = 12 litres / par machine = Ø
- WC = 9 litres / par chasse d'eau = 21 fois/semaine = 189 litres
- Douche ou bain = 70 litres / par séance = 7 fois/semaine = 490 litres
- Toilette = 5 litres / par séance = 14 fois/semaine = 70 litres
- Ménage = 10 litres / par séance = 2 fois/semaine = 20 litres
- Cuisine = 15 litres / par séance = 7 fois/semaine = 105 litres
- Eau pour boire = 2 litres / par séance = 7 fois/semaine = 14 litres
- La vaisselle = 30 litres / par séance = 3 fois/semaine = 90 litres
- Arroser = 2 litres / par séance = 1 fois/semaine = 2 litres

Sur 7 jours je consomme 1030 litres / sur 1 jour je consomme donc environ 147 litres

2. REGROUPEZ VOUS PAR 3 POUR FAIRE CETTE ÉVALUATION SI VOUS HABITEZ AU MEME ENDROIT

1. D'où vient exactement l'eau que je bois ?

Réponse : L'eau potable de Manot provient de ressources souterraines, principalement des forages profonds dans les formations calcaires du secteur Confolentais. Il ne s'agit pas d'eau prélevée directement dans les rivières ou la Charente, mais d'une nappe phréatique protégée.

2. Quelle est la distance jusqu'à vous ?

Réponse : Le champ captant se situe à environ 3 à 5 km du domicile à l'adresse 2 les Prés Durs, Manot, avec d'autres forages secondaires situés dans un rayon de 2 à 10 km.

3. Combien de personnes sont-elles alimentées par cette même source ?

Pour Manot, environ 550 personnes ce qui correspond au nombre d'habitants. Pour l'ensemble des 83 communes du SIAEP NEC, environ 42 000 à 45 000 personnes bénéficient du réseau d'eau mutualisé.

4. Qui gère cette eau ?

Réponse : La responsabilité de la gestion de l'eau potable à Manot incombe au Syndicat Intercommunal d'Alimentation en Eau Potable Nord Est Charente (SIAEP NEC), qui agit en tant que propriétaire du réseau et maître d'ouvrage. Ce syndicat a pour mission d'assurer l'approvisionnement en eau des habitants de la commune.
L'exploitation quotidienne du réseau, comprenant la maintenance, la surveillance et les interventions d'urgence, est confiée à l'entreprise AGUR Confolens. Celle-ci intervient sur le terrain pour garantir le bon fonctionnement du service et la continuité de la distribution.
La supervision sanitaire de la qualité de l'eau est assurée par l'Agence Régionale de Santé (ARS) Nouvelle-Aquitaine, qui veille au respect des normes sanitaires et à la sécurité de l'eau distribuée auprès des usagers.

5. Quel est le débit ?

Réponse : Les principaux captages qui alimentent le réseau d'eau potable délivrent chacun une quantité comprise entre 500 et 800 m³ par jour. Cela représente, sur une année, un volume total situé entre 180 000 et 292 000 m³ d'eau prélevée et distribuée.

Concernant l'ensemble du Syndicat Intercommunal d'Alimentation en Eau Potable Nord Est Charente (SIAEP NEC), le volume total d'eau fourni chaque année dépasse les 2 millions de m³. Cette quantité permet d'alimenter toutes les communes raccordées au réseau mutualisé.
Pour la commune de Manot, qui compte environ 550 habitants, la portion d'eau distribuée annuellement se situe entre 53 000 et 65 000 m³. Ce volume correspond aux besoins spécifiques de la population locale, assurant une desserte adaptée à la taille de la commune.

6. Quel est le coût ?

Réponse : En 2024, le prix du mètre cube d'eau s'établit entre 2,80 € et 2,89 €. Pour une consommation moyenne annuelle de 120 m³ par foyer, la facture totale s'élève à environ 331 € toutes taxes comprises, hors frais d'assainissement. Ce montant reflète uniquement le coût de l'eau distribuée, sans inclure le traitement des eaux usées.

7. Combien existe-il d'usines avant d'arriver à votre robinet ?

Réponse : Pour chaque captage alimentant le réseau d'eau potable, une station de traitement est présente afin d'assurer la qualité de l'eau distribuée. Ce traitement comprend différentes étapes essentielles, telles que la filtration pour éliminer les particules indésirables, la chloration pour garantir la désinfection et le stockage de l'eau avant son acheminement vers les usagers.
Avant d'être distribuée aux habitants, l'eau peut transiter par un réservoir ou un château d'eau. Ces infrastructures permettent de réguler la pression, d'assurer une réserve suffisante et de sécuriser l'approvisionnement en cas de besoin.
Le réseau d'alimentation en eau potable étant mutualisé, il existe une possibilité de réacheminement de l'eau depuis d'autres stations de traitement si cela s'avère nécessaire. Ce système interconnecté assure une continuité du service et une flexibilité dans la gestion des ressources hydriques.

3. APRES AVOIR RÉPONDU AUX QUESTIONS 1 ET 2

1. Comment pourriez-vous faire des économies d'eau ?

Réponse : Plusieurs gestes simples permettent de réduire sa consommation au quotidien : privilégier les douches courtes plutôt que les bains, installer des réducteurs de débit sur les robinets et la douche, vérifier régulièrement l'absence de fuites dans les installations et récupérer l'eau de pluie pour arroser le jardin ou nettoyer les extérieurs. Adopter ces pratiques contribue non seulement à préserver la ressource, mais aussi à limiter le montant de la facture annuelle pour chaque foyer. Ainsi, une utilisation raisonnée de l'eau participe à la protection de l'environnement et s'inscrit dans une démarche solidaire envers l'ensemble des usagers raccordés au réseau.

Postscriptum :

Réponse : Cette enquête sur ma consommation d'eau m'a permis de prendre conscience, de manière concrète et chiffrée, de l'impact quotidien de mes gestes sur une ressource vitale. En tant que futur architecte, cette prise de conscience est essentielle : elle m'invite à penser l'habitat non seulement comme un espace de confort, mais aussi comme un lieu de responsabilité écologique.
Comprendre le parcours de l'eau, depuis les nappes phréatiques jusqu'à mon robinet, m'a révélé la complexité des infrastructures invisibles qui soutiennent nos modes de vie. Cela m'incite à intégrer davantage la dimension technique et environnementale dans mes projets : choix des matériaux, gestion des flux, récupération des eaux pluviales, optimisation des équipements sanitaires…
Cette activité me pousse à évoluer vers une architecture plus consciente, plus sobre, et plus solidaire. Elle me rappelle que chaque geste compte, et que chaque projet peut devenir un levier d'économie, de pédagogie et de respect du vivant. Grâce à cette connaissance, je peux désormais concevoir des espaces qui favorisent une relation plus juste à l'eau, à la fois fonctionnelle, poétique et durable.

2. COMPRENDRE LES GRANDS CYCLES NATURELS DE L'EAU

À PARTIR DES DOCUMENTS :
https://www.youtube.com/watch?v=4ZDC4bHVYaw
https://www.eaufrance.fr/sites/default/files/2018-07/fiche-03-cycle-de-leau-agences-de-l-eau-onema-2012.pdf

1. DECRIRE LE CYCLE NATUREL DE L'EAU ET FAIRE UN DESSIN SIMPLE A MAIN LEVEE A VOTRE MANIERE AVEC LES INDICATIONS NECESSAIRES EN METTANT EN ROUGE LES IMPACTS DES CHANGEMENTS CLIMATIQUES

Réponse : Le grand cycle de l'eau est un processus perpétuel par lequel l'eau circule entre l'atmosphère, les surfaces terrestres et les nappes souterraines. Voici les étapes principales :

1. Évaporation : L'eau des océans, rivières, lacs et sols s'évapore sous l'effet du soleil et rejoint l'atmosphère sous forme de vapeur.
2. Condensation : La vapeur d'eau se refroidit dans l'atmosphère et forme des nuages.
3. Précipitations : L'eau retombe sur la terre sous forme de pluie, neige ou grêle.
4. Ruissellement et infiltration : L'eau s'écoule vers les rivières, lacs et océans ou s'infiltre pour recharger les nappes souterraines.
5. Stockage souterrain : L'eau circule lentement dans les nappes et peut être extraite pour l'usage humain (eau potable, irrigation).

2. FORMULEZ SOUS FORME DE TROIS QUESTIONS PRECISES LES ENJEUX DU CYCLE DE L'EAU AUJOURD'HUI

Réponses :

1. Comment garantir l'accès équitable à l'eau potable face à l'augmentation des sécheresses et aux tensions sur les nappes souterraines ?
2. Comment préserver la qualité de l'eau malgré la pollution agricole, industrielle et domestique croissante ?
3. Quelles mesures d'adaptation et de gestion durable peuvent être mises en place pour limiter l'impact des changements climatiques sur le cycle de l'eau ?

SYLLABUS _ SEANCE 4 **: HABITER AVEC L'EAU**

1. GIROD CHRISTOPHE, ÉTATS D'EAU

1. Définir l'état + les conséquences sur la ville et l'architecture

Réponse : L'eau, omniprésente et changeante, façonne la ville autant qu'elle la défie. Au fil de ses métamorphoses, elle révèle différentes facettes du paysage urbain, oscillant sans cesse entre la poésie, la perturbation et le signal écologique. Lorsque la neige recouvre la ville, elle se présente sous la forme d'un manteau blanc et silencieux qui ralentit la circulation, modifie l'acoustique et la lumière, tout en purifiant le paysage. Toutefois, cette beauté fragile met en tension la ville moderne, soulignant sa vulnérabilité face à la lenteur imposée.
La glace, qui provient de l'eau figée, incarne le temps suspendu et porte la mémoire du liquide. Ce phénomène, tout en représentant un danger latent par le risque de rupture de conduites ou d'accidents, offre aussi une dimension poétique au paysage urbain. Les fontaines gelées deviennent alors de véritables repères saisonniers, des sculptures silencieuses qui rythment la ville.
La pluie et la crue, en revanche, transforment l'espace urbain par leur abondance et leur mobilité. L'eau fertilise les sols, rythme les saisons et, en même temps, peut endommager les fondations, isoler certains quartiers ou inonder les rues. Ainsi, les zones basses montrent leur vulnérabilité, la perception du sol et la dynamique des circulations urbaines évoluent pleinement sous l'influence de l'eau.
La rosée, plus discrète et fragile, résulte de l'échange subtil entre le sol et l'air. Elle est rare en ville et son absence indique que le sol est malade ou imperméabilisé, ce qui révèle en creux la perte du lien entre la ville et la nature. Dans ce contexte, la rosée devient un indicateur écologique précieux.
Les fontaines quant à elles incarnent l'eau artificielle, maîtrisée par la culture urbaine. Elles rafraîchissent l'espace public, rassemblent les habitantes et habitants, symbolisent le savoir civilisateur et remplacent les baignades naturelles, devenant ainsi des lieux de sociabilité et de plaisir qui participent à l'animation de la ville.
L'orage, accompagné d'éclairs, se manifeste avec force et bouleverse la ville par sa violence soudaine. Il fascine tout autant qu'il ravage, provoquant une rupture sensorielle et émotionnelle. L'architecture subit la brutalité de l'événement et la mémoire collective en garde une empreinte vive.
Enfin, l'eau peut se mêler à la terre pour former des boues, impures et fermentées, qui évoquent la décomposition et la fin d'un cycle. L'atmosphère devient lourde, marquée par les brumes et la putréfaction, tandis que la ville enfouit ses boues dans ses sous-sols, métaphore du vivant refoulé et de ce qui travaille en silence sous nos pieds.
Ainsi, ce panorama met en lumière une ville traversée par l'eau sous toutes ses formes, que celle-ci joue le rôle d'élément vital, de force destructrice, de source poétique, d'indicateur de santé ou de symbole de civilisation. Cette matière fluide interpelle à la fois l'architecture, la mémoire et l'avenir urbain.

2. Choisir 2 états de l'eau et décrire un exemple personnel d'expérience spatiale avec un espace public pour un état et avec un bâtiment pour un autre état de l'eau

Réponses :

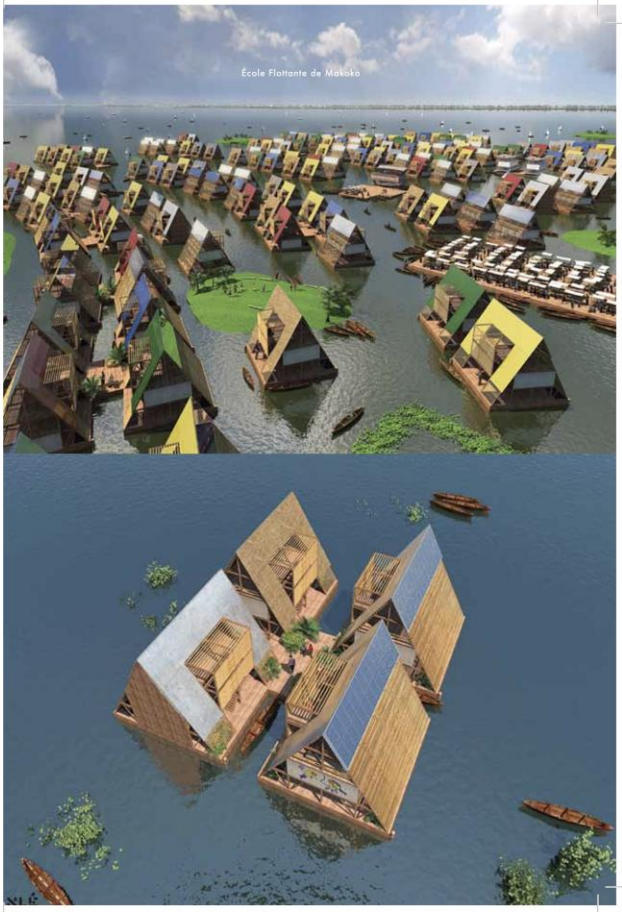
État 1 : L'eau liquide (Espace public : le Miroir d'eau à Bordeaux)

En avançant sur le miroir d'eau, une sensation presque irréelle s'impose. La fine pellicule liquide, posée comme un voile transparent, respire au contact des dalles et semble vibrer sous la lumière. Sous mes pas, la surface frémit, créant de subtiles ondulations qui déforment le reflet du ciel et des façades. L'air, saturé d'humidité, porte un parfum minéral, parfois mêlé à de légères effluves de terre ou de pierre chaude. Par moments, une brume délicate enveloppe les corps, brouillant les contours. Les sons y sont transformés : le brouhaha de la ville s'étouffe, les pas deviennent feutrés, les voix se répercutent comme assourdies, contribuant à cette impression d'être ailleurs. Même le goût de l'air paraît différent, légèrement salin ou métallique, accentuant l'immersion sensorielle. Autour, la ville se reflète dans l'eau : arches du Palais de la Bourse, silhouettes des passants, nuages mouvants, tout semble flotter, suspendu entre ciel et sol. On ne sait plus où commence le réel, où finit le reflet. L'eau devient un matériau de silence et de dissolution des frontières.
C'est à ce point précis que la transition vers l'analyse s'impose : après avoir traversé cette expérience sensorielle dense, on perçoit comment l'eau, en surface, transforme radicalement le rapport à l'espace urbain.
L'effet spatial du miroir d'eau est saisissant : le sol se métamorphose en horizon liquide, offrant à nos pieds le spectacle inversé du ciel. Cette inversion sensorielle relie intimement le corps à l'atmosphère, rendant l'architecture mouvante, éphémère, et en perpétuel dialogue avec les éléments naturels. Ainsi, la surface aquatique révèle la capacité de l'architecture à devenir image, à se dissoudre et se recomposer en fonction des phénomènes extérieurs. L'eau, par sa présence, ne façonne pas seulement une nouvelle esthétique : elle invite à repenser la ville comme un espace vivant, en résonance avec les cycles naturels et la sensibilité des habitants.

État 2 : La neige (Espace rural)

D'abord timides, les premiers flocons tourbillonnent dans l'air, effleurant la terre et les toits. Peu à peu, la neige s'intensifie, recouvrant l'allée d'un voile blanc qui atténue les contours familiers. Les sons s'éteignent, absorbés par cette épaisseur douce qui se dépose progressivement. Le goudron disparaît sous ce tapis immaculé, et chaque pas inscrit une trace éphémère, bientôt effacée par la chute continue. Sur le pin parasol, les branches ploient lentement sous le poids grandissant des flocons, tandis qu'au loin, le champ perd ses sillons et ses herbes, devenu une étendue lisse traversée par la fine ligne dessinée par le passage hésitant d'une biche.
La lumière, d'abord diffuse, s'intensifie à mesure que la couche de neige s'épaissit, donnant à la façade de la maison un éclat lunaire et changeant la couleur des tuiles orangées en un mat pâle. À ce stade, l'effet architectural se révèle : la neige transforme le lieu familier en un espace presque abstrait. Les volumes s'estompent, les lignes du toit et des murs deviennent floues, ne laissant deviner que les ombres portées sur la surface neigeuse. Les ouvertures disparaissent derrière le voile blanc, effaçant les repères habituels et reliant les bâtiments au paysage dans une même continuité silencieuse et lumineuse. Ainsi, la perception des formes architecturales change : le bâti se fond dans l'environnement, révélant sa présence par l'effacement de ses détails et la douceur de ses contours. La neige, en recouvrant tout, offre une expérience sensorielle renouvelée, où chaque souffle de vent ou passage d'animal inscrit dans la blancheur un mouvement discret mais déterminant.

2. SARANO FLORENCE, OUVRIR, L'ECOLE FLOTTANTE DE K. ADEYAMI, DANS ARCHITECTURES POUR L'AVENIR



École
flottante de Makoko

Ce projet est un prototype d'école flottante et déplaçable. Il est conçu pour une communauté africaine qui est face à l'urgence de s'adapter à un avenir incertain. En inscrivant le projet dans une série d'enjeux à l'échelle de la planète, l'architecte Kunlé Adeyami et son équipe, ouvrent également des possibilités d'évolution à d'autres communautés. Derrière l'urgence de la situation, il y a le besoin de trouver d'autres façons de vivre et d'habiter pour ne pas sacrifier certains groupes au profit d'autres populations. Cette expérimentation peut être développée dans différentes directions au-delà du seul programme d'école et des questions d'accès à l'éducation.

Tout s'articule autour de ce site insulaire : la lagune de Lagos devenue une ville-port liée à l'accroissement du trafic pétrolier nigérian vers les pays industrialisés. Les répercussions des activités de cette métropole africaine tentaculaire et du mode de vie des habitants de Makoko sur leur milieu aquatique, engendrent pour eux des conséquences néfastes. La question est désormais de savoir comment tisser d'autres relations avec leur environnement fragilisé. Ce type d'occupation existe tout autour du monde : avec la montée du niveau des océans, habiter sur l'eau devient une réalité pour de nouvelles populations. Ce projet d'école est donc un prototype de réflexions à l'échelle de la planète.

NLÉ « Cette communauté n'a pas de routes, pas de terres et aucune infrastructure officielle pour maintenir sa survie jour après jour. À bien des égards, Makoko incarne les défis les plus importants posés par l'urbanisation et le changement climatique en Afrique côtière. Dans le même temps, il suscite aussi des solutions possibles et des alternatives à la culture invasive de la poldérisation des terres. »

Depuis le début de son existence, au XVIII[e] siècle, Makoko est habité essentiellement par des pêcheurs, comme l'indique son nom. Ils vivent sur l'eau et en tirent aussi leur subsistance. Ici, cohabitent plus de 100 000 personnes, sans eau courante ni électricité, ni assainissement, ni transports collectifs. Les enfants travaillent, jouent, circulent et vendent leurs poissons au marché sur l'eau. Les unités d'habitations occupées par des familles nombreuses sont, comme à Venise, implantées sur des séries de pilotis en bois enfoncés dans la vase. Ces abris de bois et de tôles sont construits selon des modes constructifs vernaculaires.

Avec la montée des eaux, les tempêtes et la pollution, nombre d'entre eux s'effondrent régulièrement et disparaissent dans les profondeurs.

L'école flottante est donc une réponse constructive qui intègre cette contrainte dangereuse. Deux cent cinquante bidons en plastique ont été recyclés, pour être assemblés sur l'eau directement et former une plateforme flottante de 10 mètres par 10. Par-dessus, huit ouvriers, habitants de Makoko, ont assemblé une structure répétitive de cadres triangulaires en bois local, qui s'élève à une hauteur de 10 mètres. Les assemblages de bois déclinent les savoir-faire des habitants. Leurs constructions sont souvent qualifiées de « bidonville ». À l'intérieur de la structure, au niveau intermédiaire, viennent se glisser les salles de classe en bois. Afin de s'adapter au climat tropical, le toit protège du soleil et certains panneaux se soulèvent pour laisser circuler l'air. L'espacement des planches des parois verticales permet d'aérer. Sur la couverture métallique se trouvent des panneaux solaires. Associés à la citerne d'eau située dans plusieurs des bidons de la plateforme, ces panneaux permettent une autonomie soutenable partielle. Des toilettes sèches complètent le dispositif. La forme triangulaire assure une grande stabilité, grâce à son centre de gravité très bas. Cet édifice flottant peut abriter cent élèves.

NLÉ « Jusqu'à présent, Makoko bénéficiait d'une école primaire anglophone, construite sur des pilotis entourés d'eau dont le niveau monte régulièrement. Comme de nombreuses maisons à Makoko, les fréquentes inondations ont fragilisé fortement la structure de cette construction devenue précaire. Malheureusement, l'incapacité de l'édifice à résister aux impacts des précipitations et des inondations accrues a souvent empêché les enfants de bénéficier de ce droit fondamental à l'enseignement. »

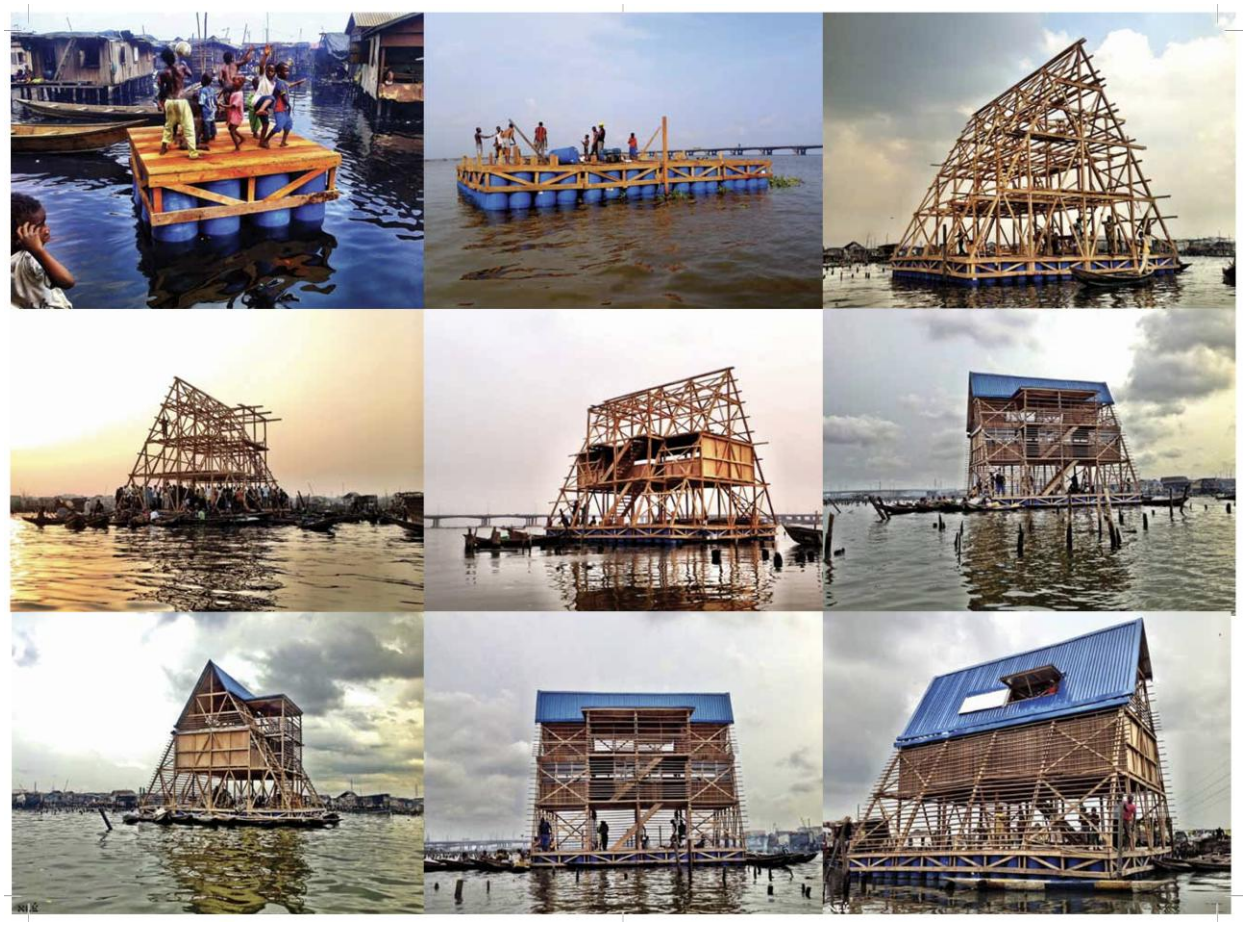
Le premier niveau un peu au-dessus de la ligne d'eau est aussi un ponton d'amarrage pour les embarcations des élèves. Entièrement ouvert sur la lagune, il est l'espace collectif de l'école. Hors des temps scolaires, c'est un espace communautaire ouvert à tous les habitants de Makoko. Au-dessus, se trouvent quatre salles de classe. Les élèves peuvent également suivre des cours au troisième niveau sous le toit. Depuis cette hauteur inhabituelle pour les constructions de cette zone, la vue s'ouvre sur Makoko et

au loin sur le reste de la métropole. Elle permet de prendre la mesure de l'étendue de Lagos. Cette situation en hauteur est très rarement accessible aux habitants de la cité lacustre, contrairement à ceux qui résident dans les quartiers plus récents, sur la terre ferme, où se dressent de grandes tours. Cependant, aucune d'elles n'a vue sur mer, alors que cela est possible depuis cet étrange vaisseau. Ce point de vue unique est réservé aux habitants de Makoko. S'élevant au-dessus des eaux, l'école est aussi un point de repère dans ce paysage mouvant. La plateforme, le seul espace collectif de cette ville sur l'eau, est devenue la place publique qui se remplit d'activités variées.

NLÉ « En étroite collaboration avec la communauté de Makoko, nous avons développé ce prototype de structure flottante qui sert principalement d'école. Cette structure peut évoluer et s'adapter à d'autres programmes : centre communautaire, centre de santé, marché, centre de divertissement ou même logements. Le principe de la structure polyvalente est un cadre triangulaire, sûr et économique qui permet une grande flexibilité d'adaptation en fonction des besoins et des capacités nécessaires. »

Ce projet, financé a posteriori par une O.N.G. et le ministère de l'Environnement, a été au départ pris en charge par l'architecte, seul avec son équipe. L'école, à l'origine était d'abord une réponse au besoin d'éducation de cette communauté. Elle est devenue un générateur de vie et un projet pilote, parce qu'elle représente une alternative soutenable pour les habitations lacustres. Bien sûr, tout se joue dans l'appropriation de ce modèle par les habitants et les réactions des autorités : le gouvernement a déjà détruit des portions de Makoko et veut peu à peu le faire disparaître.

Cette école est une forme d'identité.
Cette école est un manifeste de vie.



1. Quelles sont les différents enjeux de ce projet expérimental ? Et comment le projet tente d'y répondre ?

Réponses :
Enjeux :
La construction de l'école flottante de Makoko s'inscrit dans un contexte marqué par plusieurs défis majeurs. D'une part, la montée des eaux représente une menace constante pour cette communauté lagunaire, rendant la vie sur place précaire et instable. Les habitants sont confrontés à un manque flagrant d'infrastructures adaptées à leur environnement, ce qui limite l'accès aux services essentiels.
Un autre enjeu central concerne le droit à l'éducation : dans un quartier marginalisé comme Makoko, les enfants peinent à accéder à une scolarisation régulière, faute de structures adaptées. Face à ces difficultés, il devient nécessaire de repenser l'architecture scolaire en tenant compte des réalités climatiques et sociales locales, notamment en développant des solutions capables de s'adapter au changement climatique et à la montée des eaux.
Enfin, la question de la durabilité et de l'autonomie énergétique se pose avec acuité : pour garantir la pérennité du projet, il est essentiel de valoriser les savoir-faire locaux, d'utiliser des matériaux vernaculaires, et de mettre en œuvre des dispositifs permettant l'autonomie en énergie et en eau.

Réponses :
Pour répondre à ces enjeux, le projet propose un prototype flottant, conçu pour s'adapter aux variations du niveau de l'eau et offrir une flexibilité d'usages. Sa structure modulaire et déplaçable a été réalisée par les habitants eux-mêmes, favorisant ainsi l'appropriation locale et la transmission des savoir-faire traditionnels.
Les matériaux employés sont issus du contexte immédiat : le bois et des bidons plastiques recyclés servent de base à la construction, ce qui permet de limiter l'empreinte écologique du projet tout en valorisant les ressources disponibles sur place. L'école bénéficie également d'une autonomie partielle, grâce à l'installation de panneaux solaires et à un système de récupération d'eau, assurant ainsi son fonctionnement dans un environnement dépourvu d'infrastructures classiques.
La structure triangulaire du bâtiment, stable et adaptable, répond non seulement aux besoins d'une école pouvant accueillir une centaine d'élèves, mais aussi à d'autres usages collectifs : centre de santé, marché ou logements selon les nécessités de la communauté. Cette flexibilité illustre la capacité du projet à s'inscrire durablement dans le quotidien des habitants de Makoko.

2. Quelles sont les similitudes et les différences de ce projet avec les édifices existants de Makoko ?

Réponses : La comparaison entre l'école flottante de Makoko et d'autres initiatives similaires met en lumière à la fois des points communs essentiels et des spécificités marquantes.

Similitudes :
Les deux projets partagent une construction principalement en bois, utilisant des techniques et un savoir-faire vernaculaires propres aux populations locales. Ils sont tous deux édifiés sur l'eau, ce qui reflète une parfaite adaptation à l'environnement lagunaire et aux modes de vie qui en découlent. Par ailleurs, l'usage collectif et communautaire est au cœur de ces réalisations : ces structures flottantes servent de lieux de rassemblement, d'échange et de partage pour la communauté, au-delà de leur fonction première d'école.

Différences :
Cependant, certaines différences distinguent la structure de Makoko. Sa forme triangulaire lui confère une stabilité accrue, essentielle pour résister aux inondations et variations du niveau de l'eau. La hauteur inhabituelle du bâtiment offre également une vue panoramique sur la lagune et la métropole, renforçant ainsi son rôle de repère visuel et identitaire. La durabilité de la construction est renforcée par l'intégration de technologies modernes, telles que les panneaux solaires assurant l'autonomie énergétique, une ventilation naturelle et des toilettes sèches garantissant l'hygiène. Enfin, l'école flottante de Makoko est devenue un véritable symbole architectural, un manifeste de vie et de résilience pour la communauté.

3. Quels sont les divers rôles et usages de cet édifice flottant ?

Réponses : L'école flottante de Makoko a été conçue pour accueillir jusqu'à cent élèves dans un environnement adapté à leur contexte de vie. La structure comprend un ponton d'amarrage, ce qui facilite l'accès par voie d'eau, et offre un espace collectif qui favorise les échanges et les activités communes.
Au-delà de sa fonction éducative, ce bâtiment joue un rôle central dans la vie de la communauté. Il sert de lieu de rassemblement pour les réunions, accueille le marché et peut être utilisé comme centre de santé ou pour des loisirs, selon les besoins des habitants. Ainsi, l'espace collectif de l'école reste ouvert à la communauté en dehors des heures de classe, devenant un véritable centre social, culturel ou sanitaire selon les circonstances.
Enfin, la structure se distingue également comme un repère visuel et identitaire fort dans le paysage de Makoko. Elle symbolise l'appartenance de la communauté à son environnement et incarne un manifeste de vie et de résilience pour ses habitants.

4. Quelles leçons retirer de MAKOKO ?

Réponses : Le projet de l'école flottante de Makoko met en avant la nécessité fondamentale d'habiter avec l'eau plutôt que de chercher à la combattre. Cette approche valorise une adaptation intelligente à l'environnement lagunaire, en faisant de l'eau un élément central du mode de vie et de la structure architecturale.
L'appropriation du projet par les habitants apparaît comme un facteur déterminant de sa réussite. L'implication active de la communauté assure non seulement la pérennité de l'initiative, mais confère également à l'ouvrage une dimension identitaire forte. L'école flottante s'inscrit ainsi dans une logique de co-construction, où le projet n'est pas imposé de l'extérieur mais réalisé en étroite collaboration avec les usagers locaux.
L'une des grandes forces du projet réside dans son caractère de prototype : la structure est reproductible ailleurs et peut être adaptée à d'autres programmes selon les besoins. Cette souplesse fait de l'architecture un véritable outil de résilience et de dignité pour les populations exposées à des conditions difficiles.
La résilience communautaire se manifeste ici par la capacité collective à inventer des solutions avec peu de moyens. L'innovation architecturale est toujours pensée en fonction du contexte, prenant en compte les contraintes climatiques et sociales spécifiques à la communauté. L'école flottante de Makoko se présente ainsi comme un manifeste global : elle propose un modèle qui peut être répliqué partout dans le monde, face à la montée des eaux et aux défis environnementaux contemporains.

5. Quelle est la définition de l'architecture selon l'auteur de ce projet ?

Réponse : Pour Kunlé Adeyemi, l'architecture se conçoit avant tout comme un manifeste, à la fois social et écologique. Il la définit comme un cadre polyvalent, capable de garantir la sécurité, l'économie et l'adaptabilité face aux besoins spécifiques

d'une communauté. Cette vision dépasse la simple fonction d'abri : l'architecture devient porteuse d'identité et incarne la vitalité d'un groupe humain.
Adeyemi insiste sur le fait qu'une véritable architecture doit pouvoir s'adapter et tirer ses enseignements du lieu et des habitants. Selon lui, elle ne représente pas une forme figée : il s'agit d'un processus vivant qui évolue en fonction des impératifs humains et environnementaux, tout en contribuant à forger l'identité collective d'une communauté.

Postscriptum :
Réponse : La lecture des travaux de Christophe Girot et de Florence Sarano a considérablement enrichi ma compréhension de l'architecture. Ces textes abordent l'eau non plus uniquement comme une contrainte technique, mais comme une véritable matière de projet et un élément actif influençant les perceptions, les rythmes et les modes d'habiter.
Chez Girot, l'eau se manifeste dans ses multiples formes (neige, pluie, glace, boue, rosée), chacune dévoilant une facette différente du quotidien urbain. Cette pluralité transforme la perception du temps, du son, de la lumière et même de la marche, incitant à concevoir l'espace architectural comme un environnement réactif, sensible aux états de la matière, capable de s'adapter à la saisonnalité, à la température et à l'humidité. Ainsi, l'eau est envisagée comme un outil poétique d'analyse et de conception, susceptible d'insuffler mouvement et vitalité à l'environnement urbain.
Le projet de Kunlé Adeyemi à Makoko illustre parfaitement la convergence entre cette dimension poétique et une nécessité pragmatique : il interroge la possibilité d'habiter lorsque la terre ferme disparaît. L'école flottante dépasse le simple cadre bâti pour incarner une leçon de résilience, démontrant qu'une architecture pertinente émerge de l'écoute attentive du contexte, de ses contraintes et de ses usagers. Ce modèle encourage le développement d'une architecture réversible, évolutive et responsable, qui entretient un dialogue constructif avec l'eau et intègre la précarité comme moteur d'innovation.
Ces réflexions soulignent que l'architecture ne consiste pas uniquement à se protéger de la nature, mais constitue aussi un moyen de composer avec elle. Elles invitent à concevoir des projets adaptatifs, capables de flotter et d'évoluer en harmonie avec les transformations du monde environnant, plutôt que d'y opposer une résistance systématique.

SYLLABUS _ SEANCE 5 **: LECTURE D'ARTICLE**

https://topophile.net/faire/dans-le-connemara-faire-place-a-la-pluie/

Dans le Connemara, faire place à la pluie
Ryan W. Kennihan *| 13 février 2024*

RWKA - Clifden House — Le site en surplomb de Clifden Bay // Shantanu Starick / Topophile

Introduction
Qui *Ryan W. Kennihan Architects : Ryan W. Kennihan, Colin Mac Suibhne, Jarek Adamczuk et Laura Carroll.*
Quoi *Rénovation et extension d'une maison familiale.*
Où *Clifden, County Galway, Irlande.*
Quand *Études : 2015-2018 | Chantier 2017-2020 (dont un arrêt de 6 mois).*
Pourquoi *Pour tenter de faire place à la pluie et la rendre présente.*
comment *Structure existante en maçonnerie (mur creux) | Nouvelle structure primaire : poteau-poutre en béton armé coulé in situ | Remplissage : maçonnerie et ossature de bois massif (épicéa) | Charpente : bois massif (épicéa) | Couverture : tôle métallique ondulée | Nouvelle dalle : béton armé, isolée avec des panneaux rigides synthétiques | Isolation des murs creux existants : billes de polystyrène insufflées | Isolation des murs neufs : panneaux rigides synthétiques | Finition extérieure : enduit sable-ciment peint | Finitions intérieures : plâtre et contreplaqué (plaquage de bouleau) | Parquet : chêne | Menuiseries intérieures et extérieures : bois.*
Pour qui *Un couple de retraités qui souhaitait un lieu pour rassembler toute la famille, enfants et petits-enfants.*
Avec qui *Ingénierie : John Britton Consulting Engineers.*
Par qui *Entreprise : Sean Burke Construction | Charpentier : Matthew O'Malley Timber.*
Combien *Surface totale 248 m² : maison existante 136 m² + extension 112 m².*

Bungalow
Chloé Cattan* | L'un des principaux enjeux de ce projet était de composer avec la maison existante : un bungalow (1), un type de maison populaire depuis les années 1970 qui condense aujourd'hui de nombreuses problématiques architecturales. Et le résultat est surprenant : il est difficile, sinon impossible, de distinguer la maison existante de la nouvelle intervention. Expliquez-nous : quelle était la situation existante et comment vous avez travaillé avec celle-ci ? Pourquoi avoir choisi de masquer les limites entre l'existant et le nouveau ?
Ryan W. Kennihan | Cette situation est assez banale en Irlande rurale. Elle est causée par des règles d'urbanisme strictes, ayant pour but de limiter l'émergence de nouvelles constructions dans les campagnes. Ainsi, pour obtenir une maison à l'endroit désiré, les habitants doivent la plupart du temps acheter un bien existant — souvent de pauvre qualité — pour le rénover et/ou l'étendre au lieu de bâtir du neuf.

La maison préexistante // Ryan W. Kennihan Architects / Topophile

Bien que la plupart de notre travail avec l'existant tente de faire émerger un langage architectural contemporain en partant des qualités essentielles du bâtiment d'origine, dans certains cas, comme ici cet affreux « bungalow », nous concevons le nouveau et transformons l'existant dans le but de créer une esthétique unifiée.
La plupart des principes mis en place pour l'extension sont dérivés de la maison existante — la hauteur de la ligne de faîte et la pente du toit, les dimensions du plan, l'orientation, etc. Mais lors de la conception de l'extension, beaucoup de nouvelles idées ont émergé : principes structurels, débords de toitures, gouttières, matérialité etc. Elles ont ensuite été appliquées à la maison existante.
Une grande partie des baies de la maison d'origine a été conservée et le plan du bungalow est toujours clairement visible, avec son long couloir aveugle distribuant les chambres ! Mais finalement, c'est comme si l'existant et le nouveau avaient eu une conversation et fini par trouver un accord.

Côté est, le corps de jonction // Shantanu Starick / Topophile

Climat
Il y avait une forte volonté de reconnecter la maison à son lieu, son topos. L'implantation de l'extension ainsi que le système structurel choisi y participent. Comment avez-vous interrogé le site et ses alentours ? Quelle approche avez-vous développé pour recréer ces liens ? De quelles références vous inspirez-vous ?
Bien que mon intérêt principal soit l'étude des cultures constructives locales, j'essaie aussi de me concentrer sur des aspects plus universels de la vie humaine. Notre conscience innée des conditions météorologiques, de la topographie, de la géologie et de la végétation nous permet de comprendre les bâtiments qui répondent directement à ces paramètres qui les entourent.

De typiques contreforts // D.R.

*Lorsque l'on observe un riyad marocain, une maison mousgoum en terre, un tún norvégien, nous sommes immédiatement touchés par la synthèse faite entre la vie et le topos qui se manifeste à travers le bâti. Et puisque les qualités d'un environnement local tendent à être stables dans le temps, ce qu'Auguste Perret a pu appeler les « conditions naturelles et permanentes » **(2)**, le sens et la résonance émotionnelle de ce type de réponse synthétique perdura et sera compris par tous, et encore plus profondément par les locaux. Ainsi, concevoir une maison dans l'idée d'un dialogue intime avec le topos en la connectant aux éléments qui ont été et seront toujours des constantes de la vie locale, peut lui conférer une sorte de caractère intemporel.*
Dans l'ouest de l'Irlande, le climat est fortement présent. Souvent, il fait l'objet de lamentations ; il est considéré comme un poids incommensurable. Pour notre Beach Road House, l'idée était d'exacerber les qualités de cet environnement, en particulier la pluie et le vent, pour essayer d'en changer la perception. Il fallait passer d'une expérience négative à une expérience positive de ceux-ci au sein de la maison.

La végétation apprécie les exutoires // Shantanu Starick / Topophile

Le toit est une composante dominante de l'extérieur, puisqu'il déborde pour servir de parapluie et d'abri sur l'ensemble du périmètre de la maison. Grâce à l'extension, nous avons aussi recréé une cour au centre, comme une oasis de paix et de calme, à l'abri des vents nord-atlantiques. Ces deux composants permettent de se sentir mentalement et physiquement abrité de l'environnement extérieur.
Pour pousser la réflexion sur l'expérience positive des éléments climatiques, nous avons essayé d'animer la maison à travers la gestion des eaux pluviales. L'idée était de lui donner vie grâce à l'eau qui y chemine, comme le sang dans nos veines. Le toit

métallique amplifie le son des gouttes, les ondulations du bardage les canalisent en petits filets ruisselant vers les gouttières qui, déportées, permettent de voir la lumière passer à travers l'eau lorsqu'elle y tombe. Elle disparaît ensuite dans les descentes avant de réapparaître aux pieds des contreforts et s'en aller pour de bon dans l'un des douze avaloirs, créant un bruit sourd. Finalement, comme vous le dites, la maison prend vie quand il pleut. D'ailleurs, les habitants la préfèrent à cette occasion !

La gouttière suspendue-supportée // Shantanu Starick / Topophile

Langage

Travailler avec des éléments vernaculaires peut être dangereux, voire problématique, lorsqu'ils sont employés à outrance et sans logique fondée. Comment trouvez-vous l'équilibre entre une architecture naissant et s'inscrivant localement dans un paysage et son histoire et les problématiques contemporaines ? Comment transposez-vous ces éléments traditionnels dans un langage architectural qui se réclame de son temps ?

Pour moi, il est très important de construire des bâtiments qui puissent communiquer et avoir du sens pour tout-un-chacun, pas seulement les architectes et autres « designophiles ». Il est particulièrement important que les bâtiments aient de la valeur et du sens pour les usagers et leur communauté. Ils doivent alors émerger d'une culture constructive locale, c'est-à-dire avec des formes, des structures et des matériaux familiers. Ces éléments façonnent la base quotidienne de l'environnement bâti.

Lorsque l'on commence chaque projet, on débute par l'étude très précise des bâtiments alentours afin d'en distiller plus tard les caractéristiques essentielles. Parfois ces bâtiments sont des structures vernaculaires, encore très présentes dans les paysages ruraux irlandais ; d'autres fois le point de départ est une maison ordinaire des années 1960, un bâtiment mitoyen de l'époque géorgienne [XVIII^e & début XXI^e s., N.D.T.] ou un ensemble industriel des années 1980. Dans tous les cas, l'approche est similaire : il faut développer un langage architectural contemporain qui émane des éléments constitutifs du monde alentour. Ceci donne aux bâtiments une base sensée et compréhensible, en plus de garantir un renforcement des importantes cultures constructives locales.

Cette approche requiert toujours, comme vous le suggérez, un équilibre précautionneux. Si l'on va trop loin dans une direction, on risque la nostalgie anachronique. Si l'on pousse dans l'autre direction, on risque la nouveauté superflue et égocentrique. L'une des clés pour « rester moderne tout en retournant aux sources » est de ne rien considérer comme un style ou dans la dialectique « beau / moche », mais au contraire d'aller chercher les principes fondamentaux et de tenter d'en comprendre la logique. Quelle est leur raison d'être ? Et comment peuvent-ils être utiles dans une nouvelle composition ? J'essaie d'obtenir la vérité du site et de construire à partir d'elle un nouveau langage basé sur ses principes.

Cela se vérifie souvent à la question suivante : telle ou telle forme de construction est-elle encore pertinente aujourd'hui ? Par exemple, on peut dire qu'une colonne a une valeur spatiale et structurelle mais que la surmonter d'un chapiteau ionique et la creuser de cannelures serait ridicule. Pourtant, lui donner une proportion de 1/9 et exprimer un joint à sa base et à sa tête permet d'évoquer une tradition dans un langage contemporain. Cette manière de travailler donne aux bâtiments un sens de simultanéité — à la fois anciens et nouveaux, traditionnels et contemporains, uniques et ordinaires.

Intérieur-extérieur

L'architecture montre également une forte dichotomie entre l'intérieur et l'extérieur. L'aspect extérieur de la maison est massif, caractérisé par des matériaux et des couleurs à dominante froide, par des angles droits et incisifs. L'atmosphère

intérieure est légère, faite de matières aux couleurs chaudes et de courbes accueillantes. Une très forte scénographie a été mise en place. Qu'est-ce qui vous a amené à concevoir ainsi ? Y avait-il une attention particulière portée à la manière de vivre dans cette maison, en relation avec le paysage ?
L'aspect extérieur répond au paysage environnant et à la culture constructive locale. L'aspect intérieur est dicté par la volonté de créer un lieu de vie invitant, plein de caractère et de lumière.
Ces deux composantes sont liées par le travail de la structure. En dessinant une charpente en bois à chevrons formant fermes sans entraits, fine et d'un faible entraxe, les espaces intérieurs bénéficient d'une certaine hauteur sous plafond et gagnent en légèreté et en chaleur. Ceci est également rendu possible par la structure externe, faite de larges ceintures et de contreforts en béton armé, reprenant les efforts des chevrons. Ce système résout la question structurelle, mais, plus important encore, cela permet au bâtiment de s'inscrire dans une longue tradition de maisons vernaculaires maçonnées irlandaises, présentant régulièrement des contreforts. Ceux-ci étaient ajoutés pour résister aux efforts horizontaux des charpentes en bois bon marché et de mauvaise facture.

Assemblage du pignon en parpaings et ossature bois // Ryan W. Kennihan Architects / Topophile

Il y a également un autre thème faisant ce lien entre intérieur et extérieur, une autre dichotomie avec laquelle nous travaillons à travers plusieurs projets : celle de la plastique contre la tectonique. Pour moi, les éléments plastiques permettent de créer des figures abstraites, de répondre à la lumière, de faire référence à d'autres bâtiments ; tandis que les éléments tectoniques expriment la manière dont le bâtiment est construit et tient debout, et ce qu'ils racontent de l'artisanat.
A l'extérieur, la netteté abstraite des murs fait référence aux foyers ruraux vernaculaires et est balancée par la texture brute des contreforts en béton et des chevrons en bois. A l'intérieur, la structure bois paraît fabriquée aussi finement que du mobilier, tandis que le ruban abstrait de plâtre blanc en partie basse n'est là que pour façonner l'espace. Il dénude gentiment la structure pour former la table à dîner baignée de lumière.

Coin salle à manger ; vue sur la baie // Shantanu Starick / Topophile

Matériaux locaux

La question des matériaux se pose également. On pourrait dire que le béton de ciment coulé in situ ou l'ossature bois ne font pas partie du panel de matériaux locaux, ni de la culture constructive locale. Bien que la maison soit très finement implantée dans son environnement, d'un point de vue culturel et historique, les matériaux mis en œuvre sont très génériques. Pensez-vous que d'autres matériaux plus écologiques auraient pu être mis en œuvre ? Que signifie construire écologique en Irlande aujourd'hui ?

Concernant le béton, je ne suis pas d'accord. Je pense qu'il fait véritablement partie de la culture constructive irlandaise. Puisque les arbres sont rares sur l'île depuis des siècles, toute l'architecture du pays s'est développée selon une logique stéréotomique plutôt que tectonique, devenant une architecture de la masse plutôt qu'une architecture de l'élément.

Si, traditionnellement, cela s'est traduit par des bâtiments en pierre ou en briques assemblées au mortier de chaux, depuis le XX^{e} siècle, le béton sous une forme ou une autre a été le matériau de construction dominant. Et malheureusement, à cause de l'industrie de la construction et des compétences disponibles, il continue de dominer et d'être le moyen de bâtir le plus abordable ici. Dans un sens, construire en béton permet de faire référence à de nombreuses méthodes constructives traditionnelles du XX^{e} siècle.

D'un autre côté, nous avons bâti le doublage intérieur des murs et la charpente avec un bois sourcé en Irlande pour améliorer la qualité environnementale de la maison et lui conférer du caractère. Il n'y a quasiment aucune maison sur l'île qui soit construite avec une structure bois, surtout dans l'ouest du pays. Les murs périphériques sont en parpaings de ciment revêtus d'un enduit ciment car les artisans l'exigeaient. Ils ne croyaient pas qu'un autre matériau soit capable de garder la structure au sec et à l'abri dans le climat nord-atlantique.

En Irlande, beaucoup d'aspects de la construction durable sont simples à mettre en place, en grande partie grâce au climat tempéré, mais aussi grâce aux récents changements normatifs qui considèrent la soutenabilité de la construction comme un prérequis : hautes performances isolantes, sources d'énergies renouvelables, systèmes de ventilation contrôlée. Toutes ces choses sont obligatoires et deviennent plus abordables.

Les ressources nationales en matières premières étant relativement limitées, construire de manière écologique reste très cher et donc hors de portée pour des bâtiments ordinaires. Un bâtiment en ossature bois qui coûte trois fois rien aux États-Unis vaut deux fois le prix d'une maison en blocs de ciment ici. Ces tendances sont profondément installées dans l'industrie et résistent au changement. Nous aimerions les voir évoluer plus rapidement mais en attendant, on pousse partout où l'on peut !

Cuisine, coin salle à manger et coin cellier // Shantanu Starick / Topophile

Chemin des eaux

Ce projet est extrêmement détaillé, malgré un budget humble et maîtrisé. Quelle est la proportion d'éléments standards venant de l'industrie et la proportion d'éléments réalisés sur mesure pour ce projet ? Pourriez-vous donner un exemple ?

Aucun des projets sur lesquels nous avons travaillés jusqu'à présent n'avait de budget illimité. Au contraire, la plupart d'entre eux ont dû être réalisés avec de petits budgets ! Ainsi, je commence toujours par me demander comment faire le plus possible avec les méthodes de construction répandues. Comment aller plus loin dans l'usage de ces matériaux ordinaires, pour leur donner du caractère, tout en concevant pour les compétences de l'entrepreneur moyen ?

Cette approche tend à produire des bâtiments plus abordables, résonnant plus en harmonie avec les nombreux bâtiments ordinaires qui les entourent et qui ont pu être réalisés au moyen de méthodes et matériaux similaires.

Pour la Beach Road House, le matériau de toiture, les bois des chevrons, le béton et l'enduit des murs extérieurs sont très communs, tout comme le plâtre des parois intérieures. Les gouttières sont un bon exemple de ce à quoi je fais allusion. Elles sont tout à fait standard, prêtes à l'emploi. Nous avons simplement étudié avec attention ce qui était disponible chez les fabricants en choisissant leur modèle le plus large et en y associant les pattes de fixation les plus longues. L'ensemble crée un effet de déport : les gouttières pendent de la toiture et reposent sur le béton. Nous avons détourné ces éléments ordinaires pour les transformer en éléments phares de la maison.

D'un autre côté, nous avons tout de même eu la chance, pour cette maison, de dessiner également beaucoup d'éléments sur-mesure pour contrebalancer ces éléments ordinaires. Évidemment, faire traverser la structure à travers l'enveloppe, façonner les contreforts pour qu'ils supportent les gouttières et y intégrer les descentes d'eaux pluviales… Ces éléments spécifiques façonnent le caractère particulier de la maison avec soin et complexité. Quand bien même : ils ont été réalisés sur place, à l'aide de matériaux et coffrages ordinaires. Ces pas de côté sont permis par le talent des artisans de ce chantier !

Gouttière pendante et chevrons sur poutre de ceinture en béton armé // Shantanu Starick / Topophile

Comment imaginez-vous le futur de ce site et de la maison ? En quoi le projet est-il conçu pour durer ?
Pendant la conception comme pendant la construction, j'essaie de « voir loin ». Cela semble être pour moi la seule approche rationnelle ! Nous essayons de réaliser des bâtiments qui auront une valeur à long terme — être fonctionnels, bâtis de manière robuste, équipés pour affronter le climat et avoir une esthétique basée sur des principes dont la valeur perdure et continuera de perdurer.
Comme dirait Shigeru Ban, in fine, un bâtiment ne survivra que s'il est aimé. Si ces usagers l'aiment, ils continueront de l'utiliser et d'en prendre soin. Il y a une raison pour laquelle la Villa Savoye [de Le Corbusier, N.D.E.] est devenue une grange abandonnée si rapidement. En concevant la Beach Road House comme une réponse directe aux conditions météorologiques locales, un lien fort se crée entre l'esthétique du bâtiment et les solutions techniques, lui procurant une endurance à long terme. Par exemple, notre obsession pour le chemin des eaux de pluie a requis qu'aucun joint ne soit pris à la légère et que des solins métalliques soient mis en place autant que nécessaire, mais de manière réfléchie et soignée.

La mousse se développe dans l'avaloir humide // Shantanu Starick / Topophile

Avec le temps, la maison prenant de l'âge, certains aspects vont se patiner et d'autres seront remplacés. Les murs blancs, nets et lisses seront peints et repeints, restant « comme neufs » tandis que le béton sera marqué par son milieu. Il vieillira et des mousses y pousseront. À plusieurs endroits, nous avons choisi d'encourager cet esthétique du vieillissement, car nous croyons que la maison en sera plus riche. Par exemple, à l'entrée, l'eau va se déposer et stagner sur les surfaces lisses des contreforts. Leur base sera aussi éclaboussée au niveau des avaloirs. Ces endroits vont vieillir plus rapidement que d'autres. Cette dichotomie du neuf contre l'ancien amplifiera la dichotomie recherchée entre plastique et tectonique.

*Source : **B.N.F. Gallica**.*

1. Pourquoi et comment le climat a-t-il dirigé le projet de cette maison ?

Réponses : Pourquoi ?
Située à Clifden, dans le comté de Galway, à l'ouest de l'Irlande, la maison s'implante dans un environnement caractérisé par un climat particulièrement humide et venteux, en bordure de l'Atlantique. La pluie et le vent constituent des éléments omniprésents du contexte naturel local, façonnant le paysage et le quotidien des habitants.
Loin de considérer ces conditions climatiques comme un simple obstacle ou un fardeau insurmontable, les commanditaires et l'architecte ont choisi d'en faire une ressource. Leur intention était de transformer la contrainte climatique en une opportunité : il s'agissait de redéfinir la relation entre l'intérieur et l'extérieur, en donnant une dimension sensible et tangible à la présence de la pluie et du vent dans l'expérience de la maison.

Comment ?
Le projet adopte le parti pris d'exacerber les qualités de ce contexte environnemental : la pluie n'est pas seulement gérée comme une contrainte, mais elle devient un élément perceptible, audible, et « vivant » au sein de l'habitation. Ce choix se traduit par une architecture qui met en valeur la présence des éléments naturels.
Pour ce faire, la sélection des matériaux, des formes et des détails architecturaux répond directement au climat local. Le recours à une toiture métallique ondulée, des débords de toit généreux, des gouttières soigneusement dimensionnées, des descentes d'eau et des avaloirs permet non seulement de canaliser efficacement la pluie, mais aussi de la rendre visible et perceptible par les habitants.
L'organisation structurelle et formelle de la maison, toit, charpente, murs, contreforts, orientation, est pensée en dialogue constant avec le climat. Par exemple, l'orientation du bâtiment et l'utilisation de débords de toit servent à protéger les espaces de vie des vents dominants, tandis que la création d'une cour intérieure offre un abri contre les bourrasques atlantiques. Ainsi, chaque choix architectural est dicté par la volonté de composer avec les éléments, pour une expérience habitée en prise directe avec le climat du Connemara.

2. Quels sont les rôles du toit selon l'architecte ?

Réponses : Le toit de la maison, dans le projet développé en Connemara, assume une multiplicité de fonctions qui vont bien au-delà de la simple couverture : il devient un véritable dispositif architectural au service de l'expérience des éléments et de la relation au paysage.

Abri et parapluie : protection et zones de transition
Débordant largement, le toit agit comme un parapluie géant couvrant tout le périmètre de la maison. Cette extension permet non seulement de mettre à l'abri les habitants des pluies latérales et des vents fréquents de la région, mais elle crée aussi des espaces intermédiaires entre l'intérieur et l'extérieur. Ces zones de transition favorisent une perception fine du climat, tout en offrant des lieux de passage et d'attente protégés autour de la maison.

Amplification sensorielle de la pluie : expérience visuelle et auditive
Le choix d'une tôle métallique ondulée pour la toiture s'inscrit dans une volonté d'amplifier la présence de la pluie : le matériau réagit au contact des gouttes, produisant un son caractéristique qui accompagne les habitants lors des intempéries. Par ailleurs, les ondulations de la tôle favorisent la circulation de l'eau, créant des jeux de ruissellement perceptibles à la fois par la vue et l'ouïe. Le toit devient ainsi un véritable instrument sensoriel, qui rend la pluie « vivante » au sein de la maison.

Canalisation et gestion des eaux pluviales
Loin d'être une surface passive, le toit est conçu pour canaliser efficacement l'eau de pluie. Sa forme et son orientation dirigent les eaux vers des gouttières, des descentes et des avaloirs soigneusement dimensionnés. Ces dispositifs, choisis et disposés

avec attention, permettent non seulement de gérer les flux d'eau mais aussi de les rendre visibles et sensibles pour les occupants. La gestion de l'eau de pluie s'intègre ainsi pleinement à l'expérience architecturale.

Intégration au paysage et au climat local
Enfin, le toit prend en compte les spécificités du bâti vernaculaire du Connemara : il adopte des proportions, des pentes, des hauteurs et des lignes héritées de l'architecture locale. Cette démarche permet d'inscrire la maison dans son contexte géographique et climatique, en favorisant son intégration visuelle et fonctionnelle au paysage environnant.

3. Pourquoi et comment offrir des expériences positives des éléments et notamment la pluie ?

Réponses : L'intégration de la pluie et du vent dans la conception architecturale vise avant tout à transformer la perception que l'on en a. Habituellement considérés comme des désagréments ou des « mauvaises conditions », ces éléments deviennent, dans cette approche, des sources de plaisir et de vie au sein de la maison. Ce renversement de perspective permet de voir la pluie et le vent comme des acteurs positifs de l'expérience domestique, capables d'enrichir le quotidien plutôt que de le contraindre.
Par ailleurs, ce parti pris renforce le lien entre l'habitant et son environnement. La maison n'est alors plus un simple abri hermétique face aux éléments extérieurs, mais un espace qui dialogue avec le climat, qui permet à ses occupants de ressentir le passage du temps et la spécificité du lieu. Cette ouverture au contexte climatique confère à l'habitat du caractère, de l'émotion et du sens, rendant l'expérience du lieu plus profonde et signifiante.
Enfin, cette démarche vise à concevoir un habitat durable à plusieurs niveaux. D'une part, la durabilité physique est assurée par une construction robuste, une gestion maîtrisée des eaux de pluie et le choix de matériaux appropriés. D'autre part, la durabilité psychique et affective se manifeste par l'attachement que développent les habitants envers leur maison, qui devient un espace aimé, entretenu et porteur de sens au fil du temps.

Modalités de mise en œuvre
Pour concrétiser cette approche, l'architecture s'appuie sur différents dispositifs. L'un des aspects majeurs consiste à rendre le parcours de l'eau visible et audible. La toiture, par exemple, amplifie le son des gouttes de pluie, tandis que les gouttières suspendues et les descentes d'eau permettent d'observer la lumière traversant l'eau en mouvement. Ces dispositifs offrent une expérience sensorielle directe, où la pluie devient perceptible à la fois par l'ouïe et la vue.
La création de protections contre le vent, telles que les toits débordants ou une cour intérieure abritée, permet également de profiter de lieux protégés lors des intempéries, tout en maintenant une connexion sensorielle avec l'extérieur. Ainsi, même lorsque le temps est pluvieux ou venteux, les habitants peuvent rester en lien avec le paysage et le climat environnant.
Enfin, le contraste des matériaux joue un rôle essentiel dans cette expérience. L'extérieur, souvent plus massif et aux teintes froides ou aux couleurs évoquant l'extérieur, s'oppose à un intérieur chaleureux et lumineux. Cette opposition accentue le caractère accueillant de l'espace intérieur, même lorsque les éléments se manifestent à l'extérieur, et participe à la création d'une atmosphère confortable et protectrice.

4. Décrire les principes des dispositifs architecturaux liés à la pluie et leurs conséquences.

Réponses : L'intégration de la pluie dans la conception architecturale offre une occasion unique de transformer un phénomène considéré comme contraignant en une expérience sensorielle, esthétique et fonctionnelle positive. Plusieurs réalisations à travers le monde, et particulièrement en Irlande, illustrent comment des dispositifs architecturaux ingénieux valorisent la relation entre l'habitat et les éléments naturels. Examinons ces principes à travers des exemples concrets, tout en explicitant les termes techniques pour une meilleure compréhension de chacun.

Toiture métallique ondulée : de la pluie source d'ambiance
Un premier principe marquant est le choix d'une toiture en métal ondulé, qui transforme la pluie en acteur principal de l'expérience domestique. Ce dispositif, popularisé par des architectes comme Glenn Murcutt en Australie ou, en Irlande, dans la Rain Room House conçue par le cabinet ODOS Architects, amplifie le son des gouttes pour créer une atmosphère immersive et apaisante. La tôle nervurée, par sa forme, fait résonner le ruissellement, rendant la pluie à la fois visible et audible de l'intérieur. Cette approche, au-delà de l'effet acoustique, participe à l'esthétique du bâtiment, comme on le voit aussi dans les maisons rurales modernes du Connemara, où le métal reflète la lumière changeante du ciel irlandais. Il faut toutefois noter que cette solution accroît la perception sonore lors des averses : un point qui, selon les sensibilités, peut renforcer le sentiment d'appartenance au lieu ou nécessiter une isolation acoustique adaptée.

Débord de toiture généralisé : créer des espaces intermédiaires

Dans la continuité de cette expérience sensorielle, le débord généralisé de toiture joue un rôle protecteur et structurant. En prolongeant largement le toit au-delà des murs, comme l'a réalisé l'architecte Peter Zumthor dans la chapelle Saint-Benoît en Suisse, on crée des espaces semi-abrités qui permettent de circuler autour de la maison tout en restant connectés à l'extérieur, même sous la pluie. En Irlande, la House at Goleen de Niall McLaughlin Architects illustre également ce principe : ses larges auvents protègent les façades et offrent des zones de transition douces entre intérieur et extérieur. Cette solution limite l'impact direct des intempéries sur les murs, réduit l'érosion et préserve les ouvertures. Elle nécessite cependant une structure porteuse renforcée pour supporter le poids et la prise au vent de ces avancées.

Gouttières suspendues, déportées et avaloirs : une mise en scène de l'eau
Prolongeant la réflexion sur la gestion visible de l'eau, les systèmes de gouttières et d'avaloirs sont pensés pour théâtraliser le parcours de la pluie. Les gouttières suspendues, fixées à distance des murs par des supports ou des contreforts, recueillent l'eau du toit pour l'acheminer vers des avaloirs. Un avaloir est un dispositif d'entrée d'eau, souvent en forme d'entonnoir ou de grille, qui dirige le flux vers les descentes d'eau ou un système de récupération, tout en évitant les débordements. Ce principe est mis en œuvre de façon remarquable dans la Roof House de Tezuka Architects au Japon, où l'eau descend en cascade devant les baies vitrées, créant un spectacle vivant à chaque averse. Les gouttières et avaloirs ne sont pas seulement pratiques : ils participent à la poésie du lieu, tout en nécessitant un entretien régulier pour éviter obstructions et corrosion.

Cour intérieure et protection contre le climat : un abri ouvert sur le ciel
La gestion du climat ne s'arrête pas à la toiture : l'organisation des espaces extérieurs joue également un rôle essentiel. L'introduction d'une cour centrale, comme dans la Maison de la Pluie du collectif Lacaton & Vassal, crée un espace protégé des vents dominants, en Irlande, il s'agit souvent des vents nord-atlantiques, tout en restant ouvert à la lumière et aux sons de la pluie. Cette cour, située au cœur de la maison, devient un lieu de calme et d'observation, offrant un contraste bienvenu avec les zones plus exposées. Son efficacité dépend d'une implantation et d'une orientation soigneusement étudiées afin de maximiser la protection sans sacrifier l'apport de lumière naturelle.

Structure, contreforts et choix des matériaux : allier robustesse et identité
Enfin, la durabilité et le confort de la maison reposent sur des choix structurels adaptés. L'utilisation du béton armé, des murs maçonnés ou à ossature bois, et d'enduits extérieurs assure une résistance optimale aux intempéries. Les contreforts extérieurs, éléments massifs placés en saillie des murs, servent à renforcer la stabilité du bâtiment, mais aussi à détourner les eaux de ruissellement loin des fondations, limitant ainsi le risque d'infiltration. On retrouve cette stratégie dans de nombreux cottages traditionnels irlandais, où les murs épais et les contreforts protègent la maison des bourrasques et de la pluie latérale. À l'intérieur, le bois, utilisé pour la charpente ou les revêtements, crée une atmosphère chaleureuse et contrastée, invitant à profiter de l'abri lorsque la météo se fait capricieuse. Certains matériaux, comme le béton brut, se patinent avec le temps, intégrant la transformation naturelle du lieu à l'identité architecturale de la maison.
En conclusion, l'architecture qui dialogue avec la pluie ne se contente pas d'y résister : elle en fait un atout, une source de beauté et de bien-être, en s'inspirant de réalisations emblématiques et en s'appuyant sur des dispositifs expliqués et accessibles à tous.

Postscriptum :
L'analyse de ce projet m'a démontré que le climat constitue un facteur déterminant dans la conception architecturale, dépassant le simple cadre d'une exigence technique. L'approche de Ryan W. Kennihan, qui consiste à intégrer la pluie, le vent et la lumière au sein de l'expérience quotidienne des usagers, met en évidence l'importance d'un dialogue constant avec les éléments naturels pour développer une architecture réfléchie.
Ce projet illustre également que chaque composant, qu'il s'agisse du toit, de la gouttière, des débords ou des matériaux, contribue à valoriser le climat et la qualité de l'espace vécu. Cette démarche incite à concevoir des projets qui ne se limitent pas à protéger de l'environnement extérieur, mais qui cherchent à révéler l'identité du lieu et à renforcer l'interaction entre l'humain et son contexte.
Enfin, cette lecture a mis en lumière la notion de durabilité émotionnelle : une architecture durable est celle qui suscite une expérience sensible et enrichissante au quotidien, même dans des conditions météorologiques difficiles. Dans le cadre de mes études, cela m'amène à accorder une attention particulière aux perceptions, aux ambiances, aux matériaux et à la qualité sonore, tout en maintenant une rigueur technique et formelle.

SYLLABUS _ SEANCE 6 **: LECTURE D'ARTICLE**

Nouveau cœur de régiment pour la Légion étrangère
Aveyron - Orianne Dupont
Publié le 29 août 2017 à 00h01

© MOON SAFARI

L'agence d'architectes bordelaise Moon Safari a remporté en juin le concours pour la conception, la réalisation et la maintenance du cœur de régiment de la 13e demi-brigade de la Légion étrangère sur le camp militaire du Larzac, à La Cavalerie (Aveyron) qui accueillera à terme 1 300 légionnaires. Une opération de 15 000 m2 et 42 M€ HT, réalisée en BIM, qui comprend un poste de commandement, une place d'Armes, quatre bâtiments d'hébergement, un poste de sécurité et une chaufferie biomasse. Une réalisation qui se démarque par ses exigences environnementales fortes et le soin apporté aux espaces extérieurs.

L'opération se veut sobre, d'où l'utilisation du bois pour l'intérieur (plafond acoustique, plancher, escaliers), du béton pour l'ossature poteau-poutre et de la pierre locale en extérieur pour les soutènements. Les équipes de Moon Safari se sont adaptées au contexte aveyronnais : climat rude et gestion de l'eau délicate. Le réseau de chaleur de tout le site repose sur deux chaudières bois - afin de soutenir le développement de la filière bois locale et deux chaudières gaz en secours. Les eaux grises (douches) alimenteront les pédiluves pour le nettoyage des bottes et celles de la toiture seront utilisées pour les sanitaires et l'arrosage. Tous les gravats issus des démolitions ont été réutilisés sur place, tout comme les remblais. L'établissement du service d'infrastructure de la Défense (Esid) de Bordeaux s'est d'ailleurs vu attribuer le Trophée de la commande publique 2016 dans la catégorie achat public durable pour l'Etat pour la démarche éco- et socio responsable de l'opération
(Lire « Le Moniteur » n° 5913, p. 83).

Architecture locale et thématique étrangère. Le poste de commandement, au centre du projet, est un bâtiment bioclimatique Bepos, équipé d'un générateur photovoltaïque, dont le surplus de production pourra être redistribué aux autres bâtiments. Le rafraîchissement et le réchauffement des lieux sont assures grâce à deux patios, recouverts d'une membrane
ETFE et situes de part et d'autre du poste de commandement. L'hiver, l'air du double flux y sera chauffé et l'été il sera rafraîchi.

« Le groupement s'engage sur la performance énergétique, précise Arnaud Guirao, cofondateur de l'agence Moon Safari, nous allons former les personnes à l'usage des bâtiments. » Des scénarios d'occupation et d'utilisation ont été réalisés pour prévoir la consommation d'énergie. Pour l'extérieur, le maître d'œuvre a cherché à créer des lieux de vie harmonieux entre les bâtiments dans un espace boisé, en intégrant des références aux différents sites historiques de la brigade (Algérie, Djibouti et Emirats arabes unis) : arbre à palabres, tente berbère et une reproduction à l'identique de la porte d'Ali-Sabieh (Djibouti), à l'entrée du régiment.

Orianne Dupont, Journaliste, bureau de Bordeaux du Moniteur

Présentation de l'article et du projet

Réponse : L'article, publié dans la revue Le Moniteur, ne précise pas de manière explicite le nom de son auteur, bien que plusieurs propos soient rapportés au nom d'Arnaud Guirao, cofondateur de l'agence Moon Safari et maître d'œuvre du projet. Paru en 2018, ce texte coïncide avec le début du chantier de la 13e demi-brigade de la Légion étrangère à La Cavalerie.

Titre de l'article

Réponse : Intitulé « Nouveau cœur de régiment pour la Légion étrangère », l'article s'intéresse à la genèse et à la mise en œuvre d'un nouveau centre de régiment sur le plateau du Larzac, conçu par l'agence d'architecture bordelaise Moon Safari.

Thématique abordée

Réponse : À travers ce projet, l'accent est mis sur une architecture bioclimatique, durable et locale, parfaitement pensée pour affronter les conditions climatiques spécifiques du Larzac. L'ensemble s'attache également à préserver et valoriser l'identité militaire et la culture propre à la Légion étrangère, offrant ainsi une réponse architecturale adaptée au contexte et respectueuse de son environnement.

Mots-clés et axes du projet

Réponses : Le projet architectural de la 13e demi-brigade de la Légion étrangère sur le plateau du Larzac s'articule autour de plusieurs thèmes majeurs. Il met en avant une architecture bioclimatique pensée pour répondre aux conditions climatiques spécifiques du site, tout en valorisant l'utilisation de techniques d'écoconstruction et de matériaux locaux, tels que le bois utilisé pour les finitions intérieures. La durabilité est également au cœur du projet, avec une attention particulière portée à la performance énergétique : le recours à la biomasse et à un réseau de chaleur alimenté par des chaudières bois, ainsi que l'intégration de solutions innovantes comme le double-flux et les patios couverts de membranes ETFE pour la régulation thermique.

La dimension patrimoniale et identitaire est très présente, l'ensemble architectural étant conçu pour préserver et mettre en valeur le patrimoine militaire et la culture propre à la Légion étrangère. L'agence Moon Safari, lauréate du concours, a ainsi proposé un projet où l'architecture dialogue avec le paysage et les origines du régiment, tout en intégrant les outils numériques du BIM pour la conception, la réalisation et la maintenance.

Enfin, l'accent est mis sur la gestion responsable de l'énergie et des ressources, à travers la réutilisation des gravats et le recyclage des eaux grises pour l'arrosage et les sanitaires. Ces choix traduisent la volonté d'inscrire le centre régimentaire dans une démarche de bâtiment durable, respectueux de son environnement et exemplaire en matière de performance énergétique.

Résumé du projet du nouveau centre de régiment de la 13e demi-brigade de la Légion étrangère

Réponse : L'agence d'architecture Moon Safari a été désignée lauréate du concours portant sur la conception, la réalisation et la maintenance du nouveau centre de régiment de la 13e demi-brigade de la Légion étrangère, situé au sein du camp du Larzac. Ce projet d'envergure s'étend sur une superficie de 15 000 m² et représente un investissement de 42 millions d'euros hors taxes. Il est dimensionné pour accueillir jusqu'à 1 300 légionnaires.

L'ensemble a été conçu et réalisé en BIM (Building Information Modeling), permettant une gestion optimisée à chaque étape, depuis la conception jusqu'à la maintenance. Le programme comprend divers équipements essentiels à la vie régimentaire : un poste de commandement, une vaste place d'armes, plusieurs bâtiments destinés à l'hébergement des militaires, un poste de sécurité ainsi qu'une chaufferie biomasse.

Exigences environnementales et choix constructifs

Réponse : Le projet se distingue par une approche particulièrement exigeante en matière environnementale. Les finitions intérieures privilégient l'utilisation du bois, tandis que la structure des bâtiments est réalisée en béton. Pour les soutènements, la pierre locale est employée, favorisant ainsi l'intégration du projet dans son environnement immédiat.

Le réseau de chaleur est alimenté par des chaudières à bois, assurant une source d'énergie renouvelable, et il est complété par un système de double-flux ainsi que par des patios couverts de membranes ETFE qui contribuent à la régulation thermique des espaces intérieurs. Des mesures de gestion responsable des ressources sont également intégrées, telles que la réutilisation des gravats issus du chantier et le recyclage des eaux grises, utilisées pour l'arrosage des espaces verts et l'alimentation des sanitaires.

Dialogue avec le paysage et références identitaires

Réponse : L'architecture du centre vise à créer une harmonie avec le paysage du plateau du Larzac tout en affirmant l'identité de la Légion étrangère. Des références aux origines du régiment sont visibles à travers différents éléments formels et symboliques intégrés au site, comme l'évocation de la tente berbère, la porte d'Ali-Sabieh ou encore des allusions à l'Algérie, Djibouti et aux Émirats arabes unis. Ces choix contribuent à inscrire le projet dans la continuité de l'histoire et de la culture de la Légion tout en répondant aux exigences contemporaines de durabilité et de fonctionnalité.

Présentation détaillée du projet et de ses caractéristiques

Réponse :
1. Présentation générale du projet et du lauréat (Moon Safari)
Le projet du nouveau bâtiment du régiment de la Légion étrangère sur le plateau du Larzac, dans l'Aveyron, est le fruit d'un concours public remporté par l'agence Moon Safari. Inscrit dans un environnement naturel particulièrement exigeant, ce projet répond aux besoins opérationnels du régiment en proposant une capacité d'accueil adaptée. Il se distingue également par la prise en compte d'objectifs ambitieux en matière de durabilité et d'intégration territoriale, démontrant ainsi une volonté d'allier fonctionnalité militaire et respect de l'environnement local.

2. Caractéristiques architecturales et environnementales
L'approche architecturale et environnementale du projet repose sur une démarche bioclimatique affirmée. L'utilisation de matériaux locaux, notamment le bois et la pierre, traduit un engagement en faveur de la filière courte et de la valorisation du patrimoine naturel régional. La gestion durable de l'eau et de l'énergie, pensée en cohérence avec les contraintes du site, vise à favoriser l'autonomie et la sobriété du bâtiment. L'implantation du projet épouse la topographie du plateau du Larzac, exploitant les spécificités climatiques pour optimiser le confort thermique tout en limitant les besoins énergétiques. Cette adaptation au contexte géographique renforce la cohérence et l'intégration du projet dans le paysage environnant.

3. Valeurs symboliques et culturelles
Au-delà de ses qualités techniques et environnementales, le projet revêt une dimension symbolique forte. Il intègre des références explicites à la culture et à l'histoire de la Légion étrangère, affirmant ainsi une identité architecturale à la fois sobre et fonctionnelle. Cette sobriété architecturale ne relève pas de la neutralité : elle traduit une volonté de valoriser la vie régimentaire et de renforcer le sentiment d'appartenance à travers une architecture porteuse de sens et de mémoire pour les légionnaires.

4. Bilan et reconnaissance
La qualité globale du projet a été reconnue par l'attribution du Trophée de la commande publique durable en 2016, soulignant son exemplarité en matière de construction écologique. Ce bâtiment s'érige désormais en modèle pour la conception d'infrastructures militaires respectueuses de l'environnement, parvenant à concilier performance, identité et responsabilité dans un contexte exigeant.

Sujet

Réponse : Cet article traite le sujet suivant : Comment une architecture militaire contemporaine peut-elle concilier performance énergétique, sobriété et identité symbolique dans un environnement rural exigeant ? Ici plusieurs défis environnementaux sont en jeux et c'est ainsi que nous, futurs architectes, devons réfléchir.

Les principaux arguments en faveur d'une architecture militaire contemporaine durable

Réponse : L'architecture militaire contemporaine est capable de se réinventer en s'appuyant sur l'innovation et la durabilité, rompant ainsi avec les modèles standardisés traditionnellement associés à ce type de construction. Le projet du Larzac en est l'illustration parfaite, montrant que la conception d'un bâtiment militaire peut être pensée localement, en tenant compte des enjeux écologiques, tout en répondant aux exigences stratégiques de l'armée.

L'utilisation de ressources locales telles que le bois, la pierre ou l'eau permet de limiter l'impact environnemental du projet, tout en soutenant l'économie régionale. Ce choix de matériaux et de gestion des ressources s'inscrit dans une démarche responsable, qui valorise le territoire et son patrimoine naturel.

Par ailleurs, l'intégration de symboles historiques et culturels dans la conception architecturale renforce le lien entre le bâtiment, son environnement et la mémoire de la Légion étrangère. Cette dimension symbolique donne du sens à l'architecture, qui devient alors un support de mémoire collective pour les légionnaires.

Enfin, l'approche technique adoptée, notamment à travers l'utilisation de la maquette numérique (BIM) et l'objectif de bâtiment à énergie positive (Bepos), anticipe les évolutions à venir dans la conception des infrastructures publiques. Elle place ce projet à l'avant-garde de la construction durable, en conciliant performance énergétique, sobriété et respect de l'identité du lieu.

Conclusion

Réponse : Le nouveau cœur de régiment de la Légion étrangère représente une véritable avancée dans l'évolution de l'architecture militaire contemporaine. Ce projet témoigne d'un engagement fort en faveur de modèles constructifs plus responsables, en s'appuyant sur une démarche qui privilégie à la fois la sobriété architecturale, la performance énergétique et le respect du patrimoine immatériel propre à la Légion étrangère.

En conciliant ces différents objectifs, le bâtiment s'impose comme un symbole de la modernisation écologique des infrastructures publiques en France. Loin de se limiter à une mission fonctionnelle, il intègre pleinement les valeurs historiques et culturelles du corps d'armée qu'il accueille, affirmant ainsi une identité forte et durable. Cette réalisation illustre la capacité de l'architecture à répondre aux exigences contemporaines tout en restant porteuse de sens pour ses usagers.

Choix et portée de l'article

Réponse : J'ai choisi cet article car il montre de manière exemplaire comment l'architecture ne se limite pas à une fonction technique. Elle peut aussi devenir un vecteur de cohésion, un support de mémoire et un outil d'innovation durable. À travers le projet du Larzac, on saisit la possibilité de réaliser des infrastructures militaires en respectant l'environnement, tout en intégrant une forte dimension symbolique et culturelle. Cette démarche met en avant l'idée qu'il est envisageable de répondre aux besoins stratégiques de l'armée sans négliger l'impact écologique ni l'identité du lieu.

Cette approche me paraît particulièrement inspirante dans le cadre de ma formation en architecture. Elle relie efficacement la recherche de performance énergétique, la conception bioclimatique et la prise en compte du sens du lieu. En démontrant qu'il est possible de concilier efficacité, respect de l'environnement et valeurs culturelles, l'exemple du Larzac offre une perspective enrichissante sur le rôle de l'architecte face aux défis contemporains.

Post-scriptum

Réponse : Cette lecture m'a permis de comprendre comment un projet architectural peut allier exigence technique, respect du lieu et sens symbolique. À travers l'exemple du nouveau cœur de régiment de la Légion étrangère, j'ai découvert qu'un bâtiment militaire peut devenir un modèle d'architecture durable, à la fois fonctionnel et porteur de mémoire.

Ce projet m'a fait réfléchir à l'importance de concevoir avec le contexte, en utilisant les ressources locales et en intégrant les contraintes climatiques dans la conception. Il montre aussi que la sobriété architecturale peut être synonyme de justesse, et non de simplicité.

Enfin, cette étude m'encourage à envisager mes futurs projets avec une approche plus globale et responsable, où la performance énergétique ne s'oppose pas à la poésie du lieu, mais la complète. C'est une leçon sur la manière dont l'architecture peut réconcilier l'innovation et l'identité, la technicité et le sens.

SYLLABUS _ SEANCE 7 **: LECTURE D'ARTICLE**
https://metropolitiques.eu/Des-territoires-pour-tous-les-ages.html

Présentation de l'article et du projet

Réponse : L'article intitulé « Des territoires pour tous les âges », rédigé par Angélique Giacomini et publié le 15 juillet 2024 dans la revue Métropolitiques, examine la problématique du vieillissement démographique ainsi que les adaptations nécessaires des espaces urbains et sociaux afin d'assurer l'accueil de toutes les générations.

Angélique Giacomini, docteure en sociologie, est chercheuse associée au LIR3S (UMR 7366, Université de Bourgogne) et déléguée générale adjointe responsable de la prospective au sein du Réseau francophone des villes amies des aînés (RFVAA). Son expertise dans la sociologie du vieillissement et les politiques territoriales donne à son article une approche à la fois scientifique et concrète.

Thématique abordée

Réponse : Le texte traite du vieillissement démographique en France, un phénomène inédit qui nécessite de repenser les politiques publiques pour rendre les territoires plus conviviaux et adaptés à toutes les générations. L'autrice met l'accent sur la nécessité de lutter contre l'âgisme, c'est-à-dire les préjugés négatifs associés à la vieillesse, qui mènent trop souvent à des politiques de compensation plutôt qu'à des politiques d'inclusion et de participation.

L'article s'appuie notamment sur l'expérience du Réseau francophone des villes amies des aînés (RFVAA), affilié au programme « Villes et communautés amies des aînés » (VADA) de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Ce programme promeut la création de territoires favorisant le vieillissement en bonne santé, la citoyenneté à tout âge et la participation active des aînés à la vie publique.

Plan de l'article

Réponse : Le texte est organisé en trois grandes parties.

La première, intitulée « Âgisme et prise en compte des aînés dans les politiques publiques », met en lumière les stéréotypes persistants qui enferment les personnes âgées dans une image d'incapacité et de dépendance. Ces représentations, souvent intériorisées dès l'enfance, influencent la manière dont les politiques locales sont conçues. Giacomini illustre ce point par l'exemple des transports à la demande pour les aînés : au lieu d'adapter les transports publics à tous, on crée des dispositifs spécifiques qui finissent par stigmatiser et exclure ceux qui en bénéficient.

La deuxième partie, « Le changement de repères sur l'âge : un levier de modernisation des politiques locales », propose de revoir en profondeur la conception des territoires. L'autrice montre que le vieillissement n'est pas seulement un enjeu médical mais aussi environnemental et social. Les collectivités doivent adapter leurs politiques à la diversité des âges et à la transformation démographique, en favorisant la convivialité, la mobilité douce et la mixité générationnelle. L'OMS a d'ailleurs démontré qu'une meilleure prise en compte du vieillissement permet de répondre à la plupart des objectifs de développement durable.

La troisième partie, « Consulter et co-construire pour améliorer l'environnement social et bâti », insiste sur la participation citoyenne des aînés. Selon Giacomini, il est essentiel d'intégrer leur parole et leur expérience dans la conception des espaces publics et des politiques locales. Les marches exploratoires, organisées dans certaines villes amies des aînés, permettent par exemple de repenser la voirie, le mobilier urbain ou l'éclairage en fonction des besoins réels des habitants âgés. Ces démarches participatives renforcent le sentiment d'appartenance au territoire et font des seniors des ambassadeurs du changement urbain.

Conclusion

Réponse : À travers cet article, Angélique Giacomini défend l'idée que les aînés doivent être perçus comme des citoyens à part entière, détenteurs d'une expertise d'usage précieuse. Le vieillissement n'est pas un fardeau pour la société, mais une opportunité de repenser nos environnements pour les rendre plus inclusifs, accessibles et solidaires. En replaçant les personnes âgées au cœur de la fabrique territoriale, c'est la qualité de vie de toutes les générations qui s'en trouve améliorée.

Choix et portée de l'article

Réponse : J'ai choisi cet article car il propose une vision positive et innovante du vieillissement, en lien direct avec les questions d'urbanisme et d'architecture sociale. Il montre que la conception d'un territoire ne se limite pas à l'aménagement physique, mais qu'elle repose sur la prise en compte des modes de vie et des relations intergénérationnelles. En tant qu'étudiant en architecture, cet article m'aide à comprendre comment l'espace peut devenir un outil de santé publique, d'inclusion et de lien social, et comment le regard porté sur les habitants, quels que soient leur âge ou leurs capacités, influence directement la manière de concevoir la ville.

Post-scriptum

Réponse : Ce que l'autrice a voulu démontrer et pourquoi ce sujet m'intéresse en tant qu'étudiant en architecture.

Angélique Giacomini cherche à démontrer que le vieillissement de la population n'est pas un problème à résoudre mais un enjeu collectif de transformation des territoires. Elle montre que l'âgisme, c'est-à-dire la tendance à considérer les personnes âgées comme fragiles et dépendantes, conduit à des politiques urbaines inadaptées, centrées sur la compensation plutôt que sur l'inclusion. Son objectif est de repenser la ville pour qu'elle soit habitable à tout âge, en plaçant la participation des aînés au cœur des politiques locales.

Ce sujet m'intéresse profondément en tant qu'étudiant en architecture, car il met en lumière la responsabilité sociale et spatiale du concepteur. L'article m'amène à comprendre que concevoir un espace inclusif, accessible et stimulant pour les personnes âgées, c'est avant tout penser une ville plus humaine et durable pour tous. Cela me pousse à envisager l'architecture comme un outil de santé publique et de lien social, capable d'agir sur la qualité de vie quotidienne.

De quelle manière cet article interroge les rôles des architectes aujourd'hui ?

L'article questionne directement le rôle des architectes en les invitant à sortir d'une posture purement esthétique ou technique pour devenir des médiateurs du social et du territoire. Giacomini insiste sur la co-construction des projets avec les habitants, notamment les aînés, dont la parole est souvent mise de côté.
Ainsi, le rôle de l'architecte ne se limite plus à produire un espace, mais à écouter, traduire et intégrer les expériences vécues dans la conception du cadre bâti.
Dans le contexte actuel, où les villes doivent répondre à des défis démographiques, environnementaux et sanitaires, cette vision redéfinit l'architecte comme un acteur du bien-vieillir et du vivre ensemble intergénérationnel.

Les pistes et horizons ouverts sur les compétences des architectes

Cet article ouvre plusieurs horizons sur les nouvelles compétences que les architectes doivent développer.
D'abord, la capacité d'analyse sociale du territoire : comprendre les usages, les vulnérabilités et les dynamiques intergénérationnelles devient essentiel pour concevoir des espaces pertinents.
Ensuite, la dimension participative du projet : savoir animer des démarches de co-construction, organiser des marches exploratoires, intégrer les retours des habitants dans le processus de conception.
Enfin, la pensée inclusive : apprendre à concevoir pour la diversité des corps, des âges et des capacités, non comme une contrainte, mais comme un levier créatif.
Ces compétences élargissent le métier d'architecte vers une posture plus civique, sensible et responsable, où l'architecture devient un moyen de soutenir le vieillissement actif et la convivialité urbaine.

Ma position personnelle par rapport au sujet

Je me reconnais dans la vision proposée par Angélique Giacomini. Pour moi, l'architecture ne peut plus être pensée seulement comme un objet esthétique ou fonctionnel : elle doit être un espace d'inclusion, d'équité et de dialogue entre les générations.
Je suis convaincu que la prise en compte du vieillissement est une opportunité pour repenser nos façons d'habiter et de concevoir, et non une contrainte technique. En intégrant la parole des aînés, on apprend à mieux écouter les besoins réels des usagers, à ralentir le rythme de conception, à observer les détails du quotidien, tous ces gestes qui nourrissent une architecture plus juste et plus durable.
Cet article me conforte dans l'idée que l'architecte du XXIe siècle doit être à la fois concepteur, observateur et citoyen engagé, capable de concevoir des espaces qui accompagnent la vie, plutôt que de simplement la contenir.

SYLLABUS _ SEANCE 8 **: PROJETS ANNA HERINGER**

https://www.youtube.com/watch?v=l7JKKFdyZtM

1. Pour chaque projet quelles sont les intentions de l'architecte ?

Réponse :
Thématique 1 : Construire des relations durables et favoriser l'appropriation communautaire
Sous-titre : L'architecte cherche à impliquer directement les habitants et les usagers dans la construction pour que le bâtiment devienne un lieu de lien social et d'identité collective.

Projet : METI School (Bangladesh)
- Impliquer la communauté locale dans la construction, afin que les enfants et les habitants se sentent partie prenante du bâtiment.
- Créer des espaces sensoriels et chaleureux (grottes, cabanes dans les arbres) pour renforcer le lien affectif des enfants avec leur école.

Projet : Centre pour personnes handicapées / atelier textile (Bangladesh)
- Offrir une architecture inclusive et accessible à tous (rampe, grottes) pour que le bâtiment devienne un lieu de partage, de thérapie et d'échange.
- Construire un "petit univers" relationnel où enfants avec et sans handicap interagissent, repensant les règles sociales.

Projet : Autel de la cathédrale de Worms (Allemagne)
- Transformer l'acte de construction en un acte collectif, en invitant paroissiens, enfants et élus à participer.
- Faire de l'autel un symbole de l'identité collective, grâce à l'intégration d'objets personnels des habitants.

Thématique 2 : Utiliser les ressources locales pour bâtir de manière responsable
Sous-titre : L'architecte privilégie les matériaux et la main-d'œuvre de proximité afin de réduire l'impact écologique et de valoriser les savoir-faire traditionnels.

Projet : METI School (Bangladesh)
- Employer la terre présente sur place et le bambou local pour limiter l'empreinte écologique.
- Mobiliser la main-d'œuvre villageoise comme ressource constructive.

Projet : Siège Omicron (Autriche)
- Façonner le sol humide local à la main, sans coffrage, pour démontrer l'usage de la terre dans un contexte moderne.
- Maintenir une technique "low-tech" tout en intégrant des systèmes modernes (électricité, chauffage, ventilation).

Projet : Usine à blocs de terre "Factory Earth"
- Produire des blocs compressés à partir de la terre locale afin de créer un matériau circulaire et durable pour d'autres projets.

Thématique 3 : Faire de l'architecture un moteur de développement économique et social
Sous-titre : L'architecte conçoit le projet comme un levier qui réinjecte les budgets dans l'économie locale et crée des opportunités d'emploi et d'autonomie.

Projet : METI School (Bangladesh)
- Réinjecter le budget de construction dans l'économie locale (salaires journaliers, achats au marché, artisans).
- Stimuler l'activité locale : le bâtiment ne sert pas seulement à l'éducation, mais agit comme moteur économique.

Projet : Centre pour personnes handicapées / atelier textile (Bangladesh)

- Créer des emplois locaux, notamment pour les femmes du textile, et favoriser leur indépendance tout en les gardant reliées à leur village.
- Utiliser le bâtiment comme catalyseur d'autonomie économique et sociale, dépassant la simple fonction architecturale.

Projet : Autel communautaire (Worms, Allemagne)

- Restaurer la pratique communautaire de construction, en redonnant aux habitants l'opportunité de participer physiquement.
- Valoriser la participation comme acte de réappropriation collective de l'espace sacré et social.

Thématique 4 : Exprimer une esthétique organique et donner du sens à la forme
Sous-titre : L'architecte s'inspire de la nature et des objets personnels pour créer une architecture sensorielle, poétique et signifiante.

Projet : METI School (Bangladesh)

- Concevoir des formes organiques (voûtes, grottes) inspirées par la nature pour créer des espaces protecteurs.
- Offrir une expérience sensorielle : toucher la terre, ressentir la matière, se connecter au sol.

Projet : Bamboo Hostels (Chine)

- Utiliser le bambou tressé en structures légères, presque "tentes-lanternes", pour allier tradition et modernité.

Projet : Autel de la cathédrale de Worms (Allemagne)

- Créer un autel au-delà de la fonction liturgique : un lieu rempli d'objets personnels, symbole d'amour et de communauté.
- Développer une esthétique où la beauté est "l'expression formelle de l'amour".

2. Quelles sont les motivations d'Anna Heringer pour utiliser le matériau terre en architecture ? Que retirez-vous pour votre prochaine pratique de de chacune de ces familles de motivations pour utiliser la terre ?

Réponse :
Thématique 1 : Choisir la terre pour réduire l'impact écologique et valoriser un matériau naturel
Sous-titre : Cette thématique montre comment la terre, abondante et recyclable, permet de limiter l'empreinte carbone et de construire avec des ressources locales.

- La terre est présente localement dans de nombreux contextes, elle ne demande pas d'import massif.
- Elle est recyclable et réparable : on peut la remodeler, la réparer, la réutiliser.
- Sa transformation nécessite peu d'énergie, ce qui réduit l'empreinte carbone par rapport aux matériaux industriels.

Thématique 2 : Utiliser la terre pour rendre la construction accessible et inclusive
Sous-titre : Ici, l'accent est mis sur la simplicité et la non-toxicité du matériau, qui permet à des personnes de tous âges et capacités de participer au chantier.

- La terre peut être travaillée avec des outils simples ou même à la main, ce qui rend la construction accessible à tous.
- Elle est non toxique, saine à toucher et agréable à manipuler.
- Elle permet d'impliquer des populations variées (enfants, personnes âgées, personnes handicapées) dans le processus de construction.

Thématique 3 : Employer la terre comme moteur de développement social et économique local
Sous-titre : Cette thématique insiste sur le rôle de la construction en terre pour créer des emplois, renforcer les compétences et réinjecter le budget dans l'économie locale.

- Le budget de construction reste dans la communauté grâce aux salaires locaux et aux achats sur place.
- La construction en terre devient un moteur d'emploi et de formation : artisans, habitants, femmes peuvent y participer.
- Elle renforce la fierté des habitants qui construisent eux-mêmes leurs bâtiments.

Thématique 4 : Faire le choix éthique d'une architecture porteuse de sens et de lien
Sous-titre : Elle souligne la dimension philosophique et symbolique de la terre, qui relie à la nature et transforme l'architecture en acte politique et communautaire.

- La terre symbolise la connexion à la nature et rappelle nos racines.
- L'architecture doit porter du sens et de l'amour (« form follows love »), pas seulement répondre à une fonction.
- Construire en terre est un acte politique et éthique : il redistribue pouvoir, argent et dignité.

Ce que je retiens pour ma pratique future :
Je retiens que je peux toujours observer les ressources naturelles présentes sur le site de mes projets et envisager la terre ou tout autres matériaux présent sur notre site comme une option durable pour réduire l'empreinte écologique. Mais, Je retiens également que je peux concevoir des chantiers participatifs et inclusifs, en utilisant des méthodes simples qui permettent à chacun de contribuer. Je peux aussi penser mes projets comme des moteurs de développement local, en stimulant l'économie et en renforçant la dignité des habitants. Ainsi, une architecture doit raconter une histoire et porter du sens, au-delà de la seule fonction technique.

3. Comment l'architecte définit-elle les rôles des architectes ? Qu'en retirez-vous pour vos futures pratiques ?

Réponse :
Thématique 1 : Assumer la responsabilité de transformer la société par l'architecture
Sous-titre : L'architecte utilise les ressources et les projets pour générer des changements sociaux positifs.

Inventaire :
- Les architectes disposent d'un pouvoir : ils gèrent des ressources, des fonds et des décisions.
- Ils ont une responsabilité envers la société.
- L'architecture doit servir à construire non seulement des bâtiments, mais aussi des communautés.

Thématique 2 : Faciliter la participation et agir comme médiateur dans le processus de construction
Sous-titre : L'architecte crée des conditions de co-construction où habitants et artisans deviennent acteurs du projet.

Inventaire :
- L'architecte ne doit pas imposer ses idées : il doit collaborer avec les habitants, artisans et usagers.
- Son rôle est de créer des processus qui permettent la co-construction et l'appropriation.
- Il doit organiser des chantiers participatifs et des moments d'échange.

Thématique 3 : Transmettre et croiser les savoirs pour former les générations futures
Sous-titre : L'architecte enseigne et partage des techniques vernaculaires en les combinant avec des connaissances contemporaines.

Inventaire :
- Elle enseigne et organise des workshops de construction en terre.
- Elle transmet des techniques vernaculaires (terre, bambou) et les combine avec des savoirs globaux.
- Elle valorise le croisement entre traditions locales et connaissances contemporaines.

Thématique 4 : Militer pour une architecture éthique et équitable
Sous-titre : L'architecte remet en question les standards industriels pour promouvoir une frugalité heureuse et redistribuer le pouvoir de bâtir.

Inventaire :
- Elle remet en question les standards classiques de l'industrie du bâtiment (matériaux, coûts, bénéfices).

- Elle prône une "frugalité heureuse" : moins de surface, mais des espaces de qualité, durables et humains.
- Elle souhaite redonner à la population le pouvoir de bâtir, en rendant la construction participative et signifiante.

Ce que j'en retiens pour mes futures pratiques
Je retiens que : je peux me voir comme plus qu'un simple concepteur mais comme un acteur du changement social, conscient de l'impact de mes décisions ; je dois encourager la participation active dans mes projets, en intégrant des phases collaboratives et des moments de co-création. ; je peux inclure la transmission et le partage dans ma pratique, en formant et en valorisant les savoirs locaux et traditionnels. ; Mais aussi, que je dois adopter une posture éthique, en réfléchissant non seulement aux coûts et aux techniques, mais aussi à la question de "qui profite du projet" et comment il peut renforcer l'autonomie des communautés.

Postscriptum :

Réponse : Ce travail autour des projets d'Anna Heringer a profondément enrichi ma compréhension du rôle de l'architecture et de la posture de l'architecte. Il m'a permis de dépasser une vision strictement formelle ou technique du projet pour envisager l'architecture comme un acte social, politique et profondément humain.

À travers ses réalisations, j'ai compris que concevoir un bâtiment ne consiste pas uniquement à répondre à un programme, mais à créer des relations : entre les habitants, les matériaux, le territoire et les savoir-faire locaux. L'implication directe des usagers dans le processus de construction m'a fait prendre conscience de l'importance de l'appropriation : un bâtiment est durable lorsqu'il est aimé, compris et porté collectivement.

L'usage de la terre comme matériau principal m'a également amené à repenser la notion de durabilité. Au-delà de ses qualités écologiques, la terre devient un outil d'inclusion, de transmission et d'émancipation. Elle permet de construire autrement, avec des moyens simples, accessibles, tout en redonnant une dignité aux gestes constructifs et aux personnes qui bâtissent. Cela m'encourage, dans ma pratique future, à toujours observer les ressources disponibles sur site et à envisager des solutions frugales, locales et sensibles.

Enfin, la définition du rôle de l'architecte proposée par Anna Heringer m'a marqué : l'architecte comme médiateur, facilitateur et acteur du changement, responsable de l'impact social et économique de ses projets. Cette vision me pousse à adopter une posture plus engagée dans mes études, à intégrer la participation, la transmission et l'éthique comme des dimensions essentielles du projet architectural.

Ainsi, ce devoir m'a permis de comprendre que l'architecture ne se limite pas à produire des formes, mais qu'elle peut être un levier de transformation sociale, capable de renforcer les liens humains, de valoriser les territoires et de donner du sens à l'acte de bâtir. Cette approche influence désormais ma manière d'aborder les projets et constitue un socle important pour mon évolution en tant que futur architecte.